

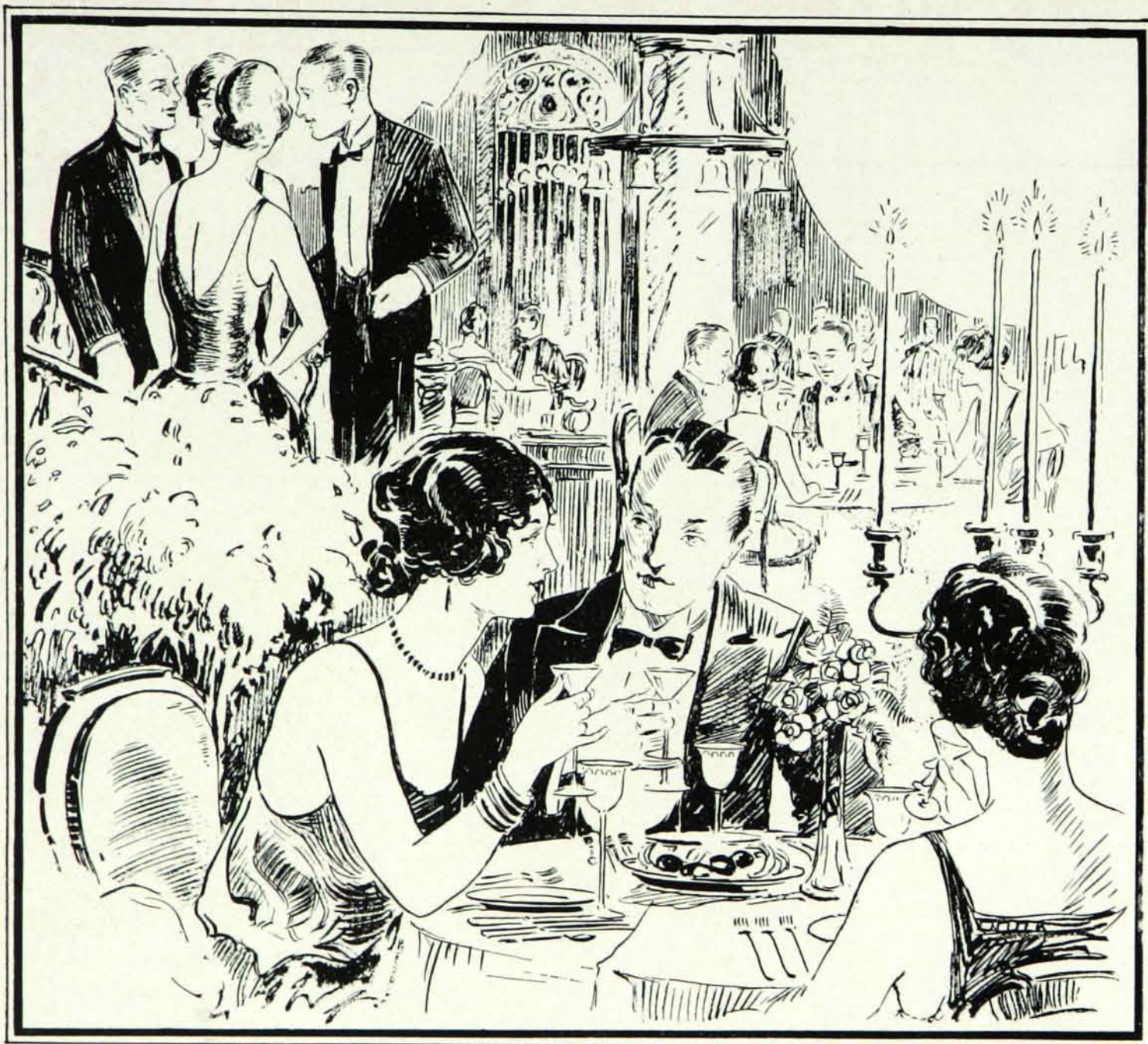
VOL. IV — No 4

Montréal — Beauceville, Juillet 1929

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer





Cocktails by Burnett With **WHITE SATIN** — GIN —

Constituent le début tout indiqué d'un repas parfaitement préparé.

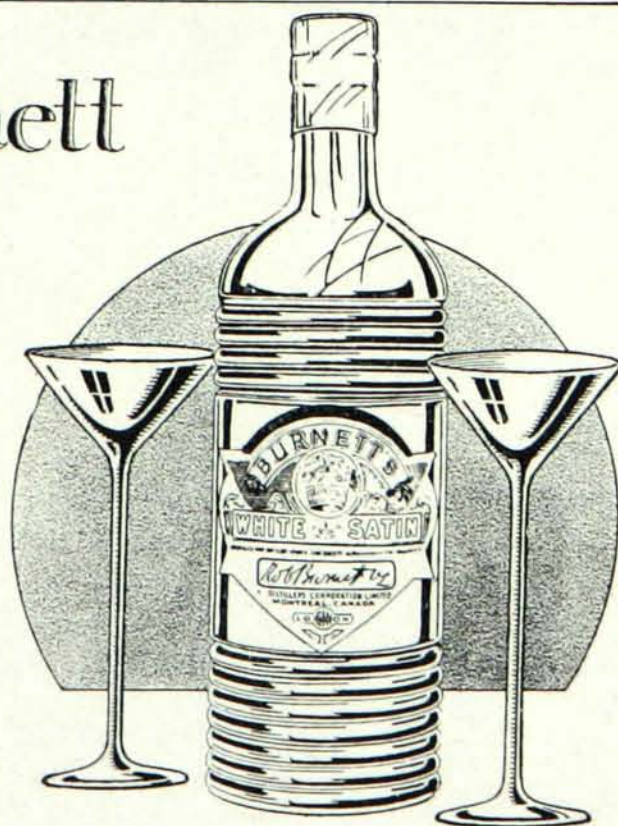
Essayez la recette que suggère le maître d'hôtel du célèbre Hôtel Bermudiana, des Bermudes. Vous vous rendrez alors compte combien un cocktail peut être délicieux quand il est préparé avec le WHITE SATIN GIN.

LE "BERMUDIANA ROSE"

Jus d'un demi-citron
2 oz. de White Satin Gin
1 oz. de Apricot Brandy
1 oz. de Grenadine

1 cuillerée à thé de sucre
Agitez bien avec les petits
morceaux de glace et servez
dans un verre à vin.

Le WHITE SATIN GIN de Sir Robert Burnett ajoute à un cocktail une saveur et un arôme que ne peut lui donner aucun autre "gin".



D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

NOTRE IGNORANCE

Certes, il n'est pas aisé de savoir tout ce qui se passe dans le monde et de le retenir. Nous lisons les journaux d'un oeil distrait, et l'acte qui s'est déroulé dans notre village ou notre quartier revêt plus d'importance pour nous qu'un événement qui eu lieu en un coin éloigné du monde.

Nous venons d'en faire l'expérience. A un de nos amis, nous avons posé cette question:

"Vous avez bien lu votre journal ce matin?"

—Mais oui.

—D'un bout à l'autre?"

—Jusqu'aux annonces.

—Bien. Il y est parlé de douze messieurs qui ont pour noms: Borgbjerg, Munch, Zahle, Stauning, Bramsnas, Dahlgaard, Hauge, Bording, Rasmussen, Dahl, Steincke et Priis-Skotte. Savez-vous qui ils sont?"

—Des membres du comité des experts?"

—Non.

—De la Société des Nations?"

—Pas davantage.

—Est-ce qu'ils sont connus?"

—Très! Ils sont célèbres chez eux.

—Je regrette... je donne ma langue aux chats.

—Eh bien! ce sont les noms des nouveaux ministres suédois.

—Je n'avais pas remarqué."

Nous sommes de grands ignorants. Ce qui nous console, c'est que, lorsqu'on change de ministère en Canada, les Suédois peuvent faire les mêmes constatations.

LE BAISER FORCE

Un baiser? Mais, à tout prendre, qu'est-ce? Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer.

Ah! ces poètes, ces exquis, ces délicieux poètes! Ils ne voient pas les choses comme tout le monde.

Le baiser n'est point nécessairement un acte d'amour. Judas nous en a donné la preuve, et l'on sait ce que valut le baiser Lamourette. De plus, les très jeunes enfants n'aiment pas toujours embrasser les vieillards dont la joue ou le menton pique un peu trop fort. Et même les époux finissent par accomplir ce geste d'une façon machinale... Quand ils ne l'oublient pas.

Mais le baiser par force, le baiser imposé au nom de la loi n'existait pas encore. C'est chose faite depuis une semaine. Un certain McCabe, de New-York, avait contracté la mauvaise habitude de battre sa femme. Celle-ci, lasse de ce traitement, porta plainte devant le tribunal. Et le juge octroya six mois de prison au brutal époux. Il lui accorda le sursis à une condition: c'est que ce Mc Cabe embrassât sa femme au moins une fois par jour.

Le mari s'exécute, paraît-il. Mais il est aisé d'imaginer que ce baiser légal ne doit faire plaisir ni à l'un ni à l'autre... Quand il aura exécuté sa peine, le méchant mari dira-t-il, comme dans notre vieille chanson française:

La pénitence est douce
Nous recommencerons?

C'est peu probable...

LES ENFANTS ET LA TYPHOÏDE

Les enfants des écoles sont en vacances et des centaines de familles iront passer la belle saison à la campagne. A cette occasion, nous désirons mettre les parents en garde contre le danger pour leurs enfants de contracter la fièvre typhoïde.

Les causes de la fièvre typhoïde étant connues, il est possible de la prévenir, "L'Eau" et le "Lait" renferment les germes de cette maladie lorsque ces éléments sont malsains. Dans l'eau: les conduites des privs et d'égoûts défectueux qui s'infiltrent dans les systèmes d'aqueduc et dans les puits qu'ils infectent de germes de la typhoïde. Ces germes s'introduisent ensuite dans le corps humain par l'eau potable ou par celle dont on se sert pour la préparation des aliments crus.

Dans le lait: dans les laiteries, la malpropreté et la négligence occasionnent souvent l'introduction des germes de la typhoïde. Si le lait est laissé à découvert, les mouches l'infectent aussi. Dans ce cas, il faut faire bouillir le lait trente minutes afin de détruire les germes.

On peut donc se mettre à l'abri des atteintes de la typhoïde en évitant les causes de cette maladie.

On peut également se faire vacciner contre la typhoïde. Ce moyen qui assure une protection certaine n'offre, du reste, aucun danger.

GAIETE DU SOIR

EST-CE un oiseau qui chante? Un ruisseau qui murmure?

La brise qui souffle harmonieusement?

A cette heure, pourtant, déserte est la ramure,
La brise dort et l'onde a dit son dernier chant.

Serait-ce que la nuit au manteau plein d'étoiles
M'apporte un rêve bleu comme ses bleus rayons?

Ou que dans l'air d'été, liliputiennes voiles,
En mon âme bruit un choeur de papillons?

Serait-ce le souvenir dont le réveil m'enchanté?
Serait-ce une douleur qui s'enfuit loin de moi?

Serait-ce un vieil amour encore brillant d'émoi?

Mais enfin, qu'est-ce donc qui dans mon être chante?

C'est l'heure vespérale et c'est le grand silence.

Le silence profond d'où s'exhale la paix

Qui, dans la solitude, en effluve s'élance

Comme un arôme sain venu des bois épais.

C'est l'infini bonheur d'écouter, dans son âme,

Les sons mystérieux que module l'espoir;

C'est de tout croire bon, comme la fleur, la femme,

De balancer son vers ainsi qu'un encensoir.

Albert LOZEAU

LE CARDINAL ET LA SAINTE

Mgr Touchet a sa statue dans la cathédrale d'Orléans. Il la mérite amplement, car, devant l'histoire, il restera l'illustre champion de Jeanne d'Arc, qu'il magnifia par la parole et par le livre et que, le premier, alors qu'elle n'était encore que Bienheureuse, il appela "la Sainte de la Patrie".

S'il appartient à ses prédécesseurs, Mgr Dupanloup et Mgr Coullié, de mener Jeanne sur les voies de la vénéralité, c'est à Mgr Touchet que revint la gloire de conduire les nouvelles procédures canoniques bienheureuse et sainte.

C'est lui-même qui remit à Léon XIII le volumineux dossier de plusieurs milliers de pages, constitué en cent trente-cinq séances de neuf ou dix heures chacune.

"Comment, Monseigneur, lui dit le Souverain Pontife, c'est vous qui avez présidé tout le temps?"

—Saint-Père, s'il y avait à se fatiguer, autant valait-il que ce fût à moi qu'à un autre."

Et après avoir exposé les raisons de son zèle, il ajouta:

"Quand Votre Sainteté aura béatifié Jeanne, dès le lendemain, avec votre permission, je poursuivrai la canonisation.

—Bien!" dit laconiquement le vieux pape.

Et Mgr Touchet fit comme il l'avait dit. Cinq siècles après son martyre, Jeanne, "notre Jeanne", était reconnue sainte aux acclamations du monde entier.

PENSEES CHINOISES

Qui change de couleur en voyant de l'or changerait de geste s'il n'était pas vu.

Quel est le plus grand menteur? Celui qui parle le plus de soi.

Un sot ne s'admire jamais tant que quand il a fait quelque sottise.

Ou la vie n'est qu'un songe, ou il y a bien des gens qui rêvent.

LES MOUSTIQUES

C'est en vain que jusqu'ici, on a déployé toutes les tentatives possibles pour faire la conquête des moustiques. Chaque année, à l'époque des grandes chaleurs, l'armée innombrable de la gent moustiquaire envahit les villes et les campagnes et attaque ses ennemis — les mortels, avec un impitoyable acharnement. Les blessures ne sont pas mortelles, mais elles causent souvent de l'effusion de sang mais toujours une irritation désagréable et une démangeaison insupportable.

Est-ce à dire que si l'on ne peut combattre les moustiques, il faut rester inactif et se résigner à subir des piqures douloureuses? A ce propos, la Metropolitan Life soumet aux lecteurs un moyen simple et efficace de les rendre pratiquement inoffensives. Il suffit de mettre sur la piqure une ou deux gouttes d'ammoniaque, pour que sa sensation irritante et la démangeaison cessent comme par enchantement. Il n'y a pas d'inconvénient d'employer l'ammoniaque même sur la peau des jeunes enfants.

LE FLAIR DE LA POLICE

Chaque fois qu'un crime est commis et qu'on n'identifie pas sur-le-champ le coupable, nous nous demandons avec une sorte d'anxiété comment la police s'y prendra pour le découvrir. Le plus souvent, elle ne possède aucun indice. Pas d'empreintes digitales relevées, pas d'objets appartenant au meurtrier trouvés quelque part, aucune déposition de témoins... Et le plus fort, l'incroyable, c'est que, dans la plupart des cas, on finit par mettre la main sur le criminel.

Quelquefois, la victime est morte de telle façon qu'on ne peut discerner s'il y a crime ou suicide. Une enquête minutieuse et dont nous, profanes, n'avons pas la moindre idée, est alors ordonnée. On procède à une reconstitution. Reconstitution extrêmement hasardeuse puisque personne ne peut prouver qu'on se trompe ou qu'on a raison. Eh bien! là encore, la police parvient à déchiffrer l'énigme sanglante.

Le dernier cas est celui du représentant de commerce trouvé mort sur le pont de Poissy. Qui l'avait tué?... On chercha. On remarqua qu'il avait aux doigts de la main droite deux taches de graisse. C'était tout... On finit par retirer du fleuve dragué pour l'occasion aux environs du pseudo crime, un revolver d'ordonnance. La veuve reconnut qu'il avait appartenu au défunt. Un capitaine de gendarmerie prit le revolver et fit le simulacre de se suicider. Et alors, il montra sa main. Deux taches de graisse y étaient marquées, à la même place que sur la main du mort. La preuve du suicide était faite!

Cela nous paraît simple, après coup. Mais, en réalité, c'est tout bonnement merveilleux!

VILLAGES LACUSTRES.

L'assèchement du lac Nemi n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait. La première galère a subi l'action corrosive des siècles. La seconde sera-t-elle en meilleur état?

Ce demi-échec n'empêche pas d'autres entreprises similaires opérées dans le lac de Constance. Au cours de l'hiver dernier, le niveau particulièrement bas des eaux a permis de découvrir, dans le voisinage de Sipplingen, de nombreux pilotis, vestiges d'habitations lacustres. Et cela a éveillé la curiosité des amoureux du passé. Bientôt, on disposera sur le lac un caisson de cinq cents mètres carrés de surface. On pompera l'eau à l'intérieur et l'on pourra ainsi explorer minutieusement le fond.

On espère déterminer ainsi de façon précise l'emplacement des rives du lac à l'âge de pierre et à l'âge de bronze, et obtenir des éclaircissements sur l'installation des villages lacustres, aussi bien que sur le mode d'existence de leurs habitants.

LA SAGESSE DES ANCIENS.

La nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.

Zénon.

Celui qui ne dit rien de bon parle toujours trop quand il ne prononcerait que deux syllabes.

Philémon.

Les bienfaits les plus prompts sont les plus doux; le bienfait qui tarde cesse d'être un bienfait; il ne mérite plus ce nom.

Lucien.

C'est augmenter les maux de la patrie que de crier trop haut contre ceux auxquels on ne peut remédier.

Tacite.

La mer et les femmes ont des colères qui se valent. Une méchante femme est pour son mari une tempête à domicile.

Ménandre.

La bourse du sage est facile à ouvrir, mais elle n'est pas percée: il en sort beaucoup d'argent, mais il ne s'en perd pas.

Sénèque.

Mets-toi en état d'obtenir la supériorité, et sache cependant te contenir dans les bornes de l'égalité.

Isocrate.

Le malheur qui nous frappe nous trouve tous également sensibles; l'âme se console vite des malheurs d'autrui.

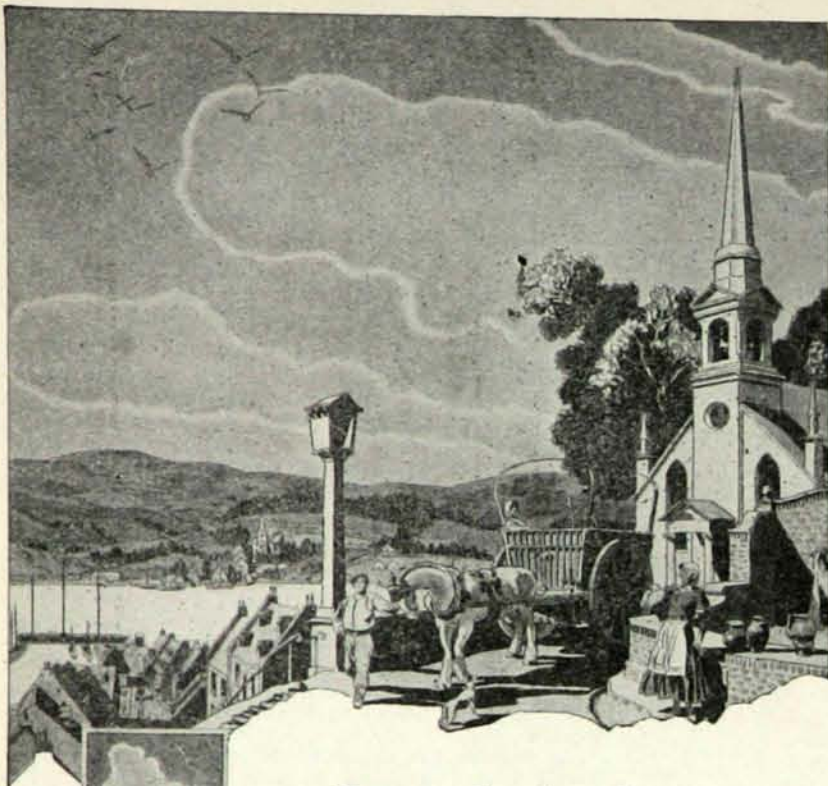
Pindare.

La coupe de la vie serait douce jusqu'à la fadeur, s'il n'y tombait quelques larmes amères.

Pythagore.

La richesse et la vertu sont comme deux poids mis dans une balance; l'un ne peut monter que l'autre ne baisse.

Platon.



Lesendroits de
vacances y
fourmillent

LE VIEUX CANADA FRANCAIS

L'AME française, transplantée dans cette bonne vieille province de Québec vous invite. Vous y trouverez dans le langage, les moeurs, les habitations, l'hospitalité... de ses habitants gais et sympathiques, tout le charme piquant de la vieille Normandie. Forêts verdoyantes, lacs d'azur, le Saint-Laurent dans toute sa majesté, pêche, natation, vie de camps — golf et tennis — lacs et cours d'eau navigables, célèbres places d'eau et séjours paisibles, tout s'offre à votre repos et à votre amusement.

Jours ensoleillés, nuits fraîches. Amusements des époques passées, la vie confortable des paysans — le langage et les moeurs de la vieille France, vous raviront.

Pour renseignements quant aux endroits de vacances et de promenades s'adresser à l'agent du Canadien National le plus rapproché.

CANADIEN NATIONAL
Le Plus Grand Chemin de Fer de l'Amérique

Ce que l'on voit

LARMES PRECIEUSES

Il aurait été un charmant papa s'il n'avait eu sans cesse l'humeur bourrelée par l'obsession de cinq grandes filles modernes.

Cinq grandes filles!... Pas vrai? Mais oui! Je ne mens pas: cinq grandes filles, toutes comprises entre seize et vingt-deux ans. "Mais cela ne doit pas être commode!" Pas commode? Allez y voir! Moi je dirais, harassant, terrifiant, épouvantable... Cinq grandes filles avec des toilettes, des humeurs, des caprices. Cinq grandes filles qui veulent plaire, sortir, recevoir, se rendre aimables...! "Mais ce doit être un martyre pour le papa?" ... Dites donc, un supplice.

Toujours est-il, que ce sont cinq jeunes filles qui veulent plaire. Oh! Elles y réussissent, car elles sont très aimables, et... jolies. Mais, mon Dieu, comme, depuis que notre mère Eve est sortie du Paradis Terrestre — où il n'y avait nul regard indiscret — les femmes se voient dans la triste (ô combien triste!) obligation de se vêtir, les cinq grandes filles de papa veulent elles aussi, s'habiller. Je dis elles veulent s'habiller! Oui et non... Tenez, faisons une distinction, comme tout bon philosophe: ELLES PAIENT POUR SE FAIRE HABILLER, TOUT EN SE FAISANT BETEMENT DESHABILLER.

Et s'il en est un qui n'est pas sur les roses, c'est le papa, quand il reçoit les factures de sa coûteuse progéniture. Il en enrage littéralement, ce pauvre copain. Il se prendrait la tête à deux mains... "Mais où donc l'avait-il, cette tête, quand il s'était décidé à fonder un foyer?... Qu'avait-il besoin de perruches dans sa famille?... Mais, là, il était à bout..."

"Voyez donc cette nouvelle facture qui m'arrive... Elles vont me ruiner, ces coquines... Nom d'un nom! Si cela a du sens commun!..." Et le papa se laisse écrouler au fond du fauteuil qu'il occupe dans son fumoir. "Trois cent quatre-vingt sept dollars et soixante-dix-huit cents... Et tout cela, dans l'espace d'un mois... Une robe pour Mlle Henriette, Vingt dollars. Souliers pour Mlle Cécile, Neuf Dollars. Un costume de voyage pour Mlle Suzanne, Quarante-cinq dollars. Sept paires de bas, Quatorze dollars... Cinq boîtes de poudre compacte, deux fers à friser, parfum, carmin, etc... etc..." Le pauvre papa en perd presque la boule... Mais c'est fou... c'est... c'est d'un sans-gêne effroyable que de métamorphoser ainsi ses sous, ses pauvres sueurs en un tel monceau de sottises, de ridicules costumes de parade, qui ne valent pas plus que celles qui les portent...

"Une chance que leur mère ne se met pas dans le branle, elle aussi... Ce serait bien la banqueroute..."

Et pour la deuxième fois le papa se plonge rageusement, dans son confortable fauteuil de cuir.

Une lettre de son courrier, oubliée devant lui, réveille tout à coup sa colère.

"Tiens, encore une autre facture, je suppose. Envoyez, envoyez, chers petits anges d'enfants... Envoyez, et, toi, bonhomme, paye..." D'un geste rageur, il ouvre l'enveloppe.

"Ho!... Et les yeux dilatés, il lit: Un manteau de rat musqué pour Madame. Fait sur mesure: Quatre cent vingt-cinq dollars.

Le papa ouvre de grands yeux, regarde à droite et à gauche, comme s'il s'attendait à voir surgir quelque horrible fantôme, qui viendrait lui arracher sa bourse... des éclairs passent devant ses yeux... (Ce pauvre papa, il vient justement de dîner)... Ses oreilles sonnent un carillon endiablé... Sa vue s'obscurcit... Son cerveau se vide d'idées... Il lui semble qu'un grand trou noir est sous ses pieds et qu'il tombe dans ce trou... Un spasme, et il s'évanouit...

* * * *

Lorsqu'il reprit conscience, il était entouré de douze grands yeux effarés, fixés sur lui avec inquiétude. Au coin de chaque oeil, une minuscule larme se promenait, prête à tomber, au moindre signe de complication. Le brave papa vit tout cela d'un clin d'oeil. Il sembla s'absorber, pendant quelques instants dans une méditation profonde. Finalement, il releva la tête, et dit de son ton Bonhomme des meilleurs jours: "Tout de même, que la vie est chère, mes chers enfants... Voilà six larmes... qui me coûtent, au-delà de huit cents dollars..."

MURRAY WARREN E. E. D.

Vol. IV, No 4

ABONNEMENT: — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Edouard FORTIN
Directeur



J.-A. FORTIN
Gérant-Général

Jules La Rivière, secrétaire de la rédaction.

JUILLET 1929

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
1725 rue St-Denis, Montréal.

Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par
La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

EN MARGE DE BAGARRE

SUR LA SOMME EN 1917

Dans l'abri du petit poste 27, ce matin alors que Français, Anglais et Allemands, à la venue de l'aube, ont remis leurs fusées éclairantes, et que le chaos de la nuit a fait place à un calme complet, l'escouade de garde repose en toute sécurité. Deux veilleurs, seuls, l'oeil aux créneaux blindés, d'où l'on voit nettement la ligne blanche que forme la première tranchée allemande, par delà les fils de fer barbelés et les chevaux de prise à quelques cinquante mètres seulement, font bonne garde. Les autres fatigués à la suite d'une nuit bien remplie, où leurs nerfs furent soumis à forte épreuve, où à deux reprises différentes, ils durent repousser à coups de grenades et de fusils un ennemi audacieux qui tentait de surprendre leur petit poste, dorment maintenant d'un sommeil lourd de bête de somme.

De l'abri peu profond, recouvert de quelques pieds de terre crayeuses s'échappent de singuliers ronflements, graves ou aigus; il s'en exalte aussi cette odeur forte de la chair humaine au repos.

Au dehors, courlis et pinsons animent de leurs chants et de leur course ailée le paysage matinal, parfumé par les fleurettes des tranchées que caresse un soleil timide.

Soudain un sifflement qui, lointain grossit, enfle; puis un fracas énorme qui déchire les airs et les oreilles, et oppresse les poitrines, tandis que des morceaux de fonte s'éparpillent en tous sens, au milieu d'un haut nuage de fumée et de terre pulvérisée: une torpille allemande vient de tomber à moins de trois mètres en avant du petit poste creusant dans le sol une cuvette d'importance. Presque aussitôt, une deuxième torpille raye l'espace de sa masse sombre et s'abat comme une monstrueuse bête à bout de souffle, écornant sérieusement, cette fois le parapet derrière lequel les deux guetteurs, toujours attentifs, n'ont que le temps de s'aplatir à terre pour n'être pas décapités par la trombe épouvantable.

Et les torpilles succèdent aux torpilles et les explosions aux explosions.

Dans l'abri les hommes se sont éveillés en sursaut. Sitôt dressés sur leur mince couche de paille, ils comprennent...

... "Voilà la danse des torpilles qui commence!" grommelle l'un d'eux du ton maussade d'un homme dérangé brutalement dans son sommeil.

"Ces sales boches..., est-ce qu'on les embête, nous, ce matin", ronchonne un autre.

Une pluie de pierres s'abat sur le boyau, à l'entrée même de la cagna.

— "C'est à notre petit poste qu'en veulent ces chameaux-là! remarque le caporal. Et il dépêche aussitôt un de ses hommes pour dire aux deux sentinelles de rentrer. Pas besoin de s'exposer inutilement pendant le bombardement. D'autant plus qu'il n'y a pas

SOMMAIRE

Juillet 1929

	Page
D'un mois à l'autre	1
Larmes précieuses	Murray Warren 2
La redoute 27	Auguste Galibois 4
La causerie du directeur	Edouard Fortin 5
La Sainte de France	Josette Clotis 6
Un vrai pêcheur à la ligne	Georges Boyer 9
L'Idylle du Reposoir	Anonyme 10
Madame s'amuse	Murray Warren 12
Avec des bobines	Ménagère 13
Héroïsme et Amour	Mechtilde 14
La Causerie de Tante	17
Le Courrier de Franceline	18
Nos Broderies Vennat	19
Les Modes	20
D'une rive à l'autre	23
La Page des Enfants	24
La Bonne Cuisine	25
L'Été (caricature)	26
Courrier graphologique	Carol Prézeau 27
Muguets et faux muguets	30
Le Dernier Mot	40

* * *

C'est notre second numéro de vacances que nous offrons à nos lecteurs. Le mois prochain, nous aurons un troisième numéro où nous causerons de nos plages québécoises, des joies des excursions sur les lacs enchanteurs. Notre prochaine livraison contiendra également une belle étude de Madame Tassé, sur les grandes figures de femmes du siècle de Louis XIV, une captivante nouvelle de Payse, plusieurs autres nouvelles illustrées et foule de renseignements intéressants. Ne manquons pas cette livraison de *Mon Magazine*, en vente dans tous les dépôts de journaux.

à craindre que les Boches viennent dans le petit poste pendant ce temps-là".

L'instant d'après, les trois soldats accourent bien vite, l'échine courbée: "Mince! s'exclame l'un des veilleurs,

vous parlez d'une façon qu'ont ces Boches de dire: "Bonjour" aux gens!"

Maintenant, tous les gardiens du petit poste sont-là, au fond de leur terrier, écoutant les explosions plus ou moins proches, et causant comme

Les vacances

AVANT les vacances, c'est un travail actif, un redoublement d'étude et d'attention pour passer de bons examens, réussir un concours. Puis c'est un soupir de soulagement quant tous les efforts d'une année scolaire se trouvent rassemblés dans un seul ouvrage qu'on vient de terminer, mais il ne nous donne pas toujours satisfaction; car chaque élève voudrait produire des chefs-d'oeuvre aux Beaux-Arts!

Au dernier cours quand la cloche sonne, les adieux et les promesses s'échangent... ce sont des "Goods Bye", "Bonnes vacances", "A l'an prochain". On forme le projet de se revoir durant l'été; on s'égosille à qui mieux-mieux, et l'on se sépare...

L'exposition s'inaugure brillamment, une foule élégante et distinguée visite nos vastes salles, où sont exposés des travaux vraiment méritoires et qui dénotent un progrès général.

Et l'élève est en vacances!... mais je regrette mes cours réguliers et leur petit train-train habituel; les personnes connues; les gens que l'on voit journellement; les amitiés nouées; les brins de conversation qui roulaient toujours sur l'école, centre de toutes nos idées; enfin la bonne camaraderie qui régnait entre nous tous.

Cependant les vacances sont nécessaires, elles nous permettent de nous reposer et de voir le chemin parcouru dans notre vie d'étudiant, de constater les réussites ou les manquements, et malgré tout de relever la tête et de continuer confiant vers notre but... Car le temps passe vite, c'est peut-être sa seule valeur, il nous fait apprécier les bons instants, les instants consacrés à l'étude, aux Beaux-Arts ou ailleurs, et il nous encourage à toujours faire de notre mieux pour l'avenir.

Marie-MARGUERITE.

s'ils se trouvaient dans quelque endroit tranquille.

Le petit poste 27 et ses abords présentent un aspect lamentable; partout des excavations, des éboulis, des tas de terre, des monceaux de fonte; des parapets éventrés, des boyaux obstrués. La cagna elle-même est criblée d'éclats et de morceaux de pierre. Il y aura du travail ce soir pour les sections de réserve!

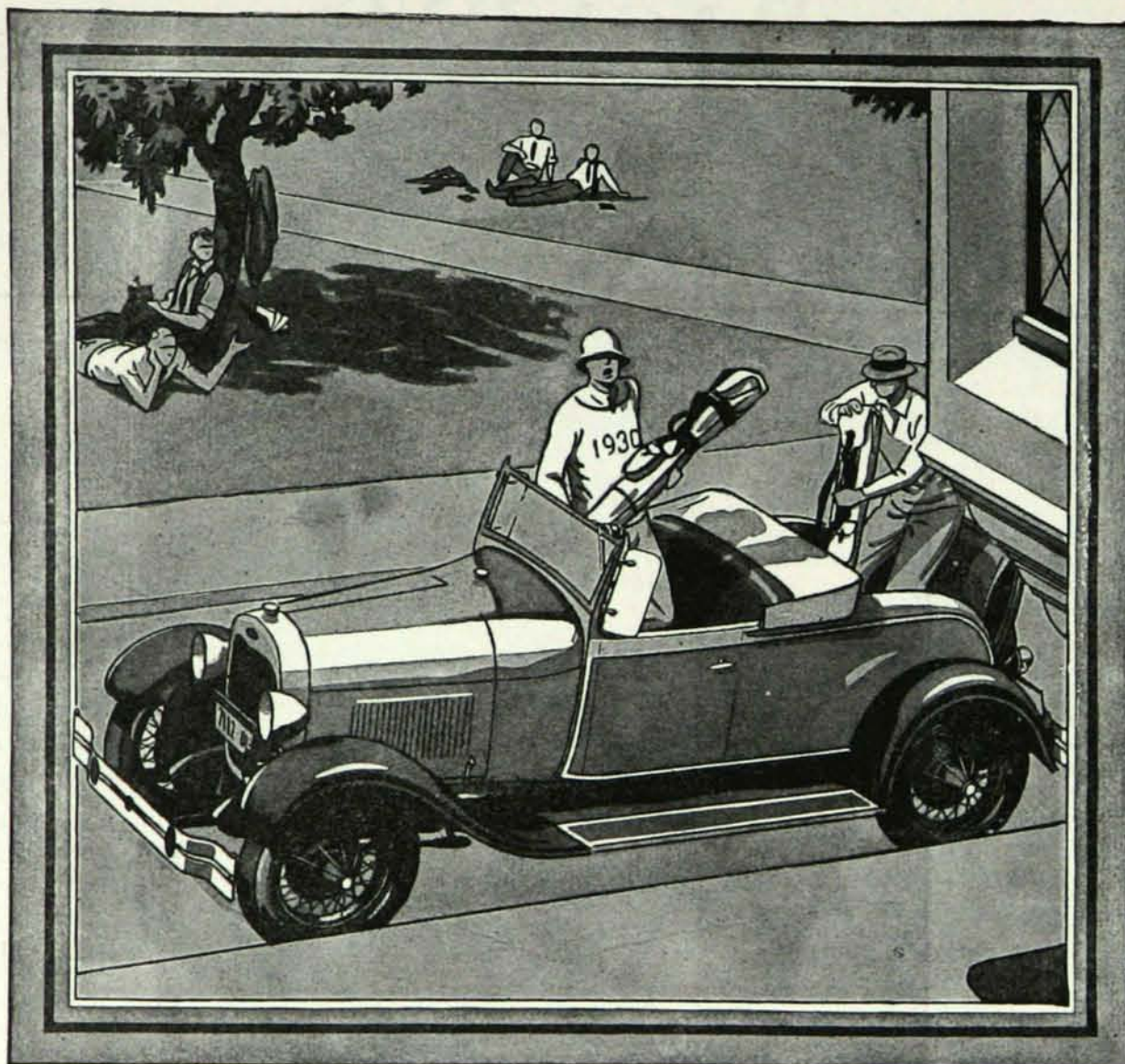
Le bombardement allemand, qui a duré près de deux heures, s'est éteint définitivement. Le caporal rédige alors un billet qu'il charge Cassegrain de porter au chef de section. Puis du haut de l'escalier de la cagna, il crie:

— "C'est fini, les gars... Collard et Morin... c'est votre tour de garder."

Le calme règne à nouveau sur tout le front du secteur. Le petit poste 27 a repris sa vie normale; les hommes à tour de rôle, veillent aux créneaux.

Les courlis et les pinsons étrangers à la guerre, continuent leurs chants et leur ronde insouciant.

JOSEPH



Bon rendement avec économie

LE Ford est plus qu'un nouvel auto. C'est l'expression d'un idéal—un idéal dont le but est de procurer à tout le monde les bénéfices du transport moderne.

Pour atteindre ce but, on a fixé un prix bas et on a pris grand soin d'assurer l'économie d'opération et d'entretien. Peu de caractéristiques ont une importance plus grande pour des millions d'automobilistes.

Des chiffres, provenant de sources nombreuses, démontrent que le Ford fait en moyenne 20 milles par gallon de gasoline, et des milliers de Fordistes rapportent un millage plus considérable sur de longs parcours. La dépense d'huile est également minime. On épargne grandement aussi sur les pneus par suite de la stabilité de la voiture, de l'aisance de la direction et du dessin parfait des roues.

Tous les pneus employés sur le Ford, ou recommandés pour renouvellement, sont fabriqués spécialement par les principaux manufacturiers de pneus selon les spécifications établies par la compagnie.

L'entretien mécanique est peu coûteux à cause de la simplicité du dessin et de la qualité d'endurance qui se trouvent incorporées dans chaque pièce.

L'économie d'opération et d'entretien du Ford est démontrée d'une façon évidente par les achats toujours plus nombreux et répétés par les conseils municipaux, les gouvernements fédéral et provincial, la Sûreté et les grandes compagnies industrielles qui tiennent un compte exact des



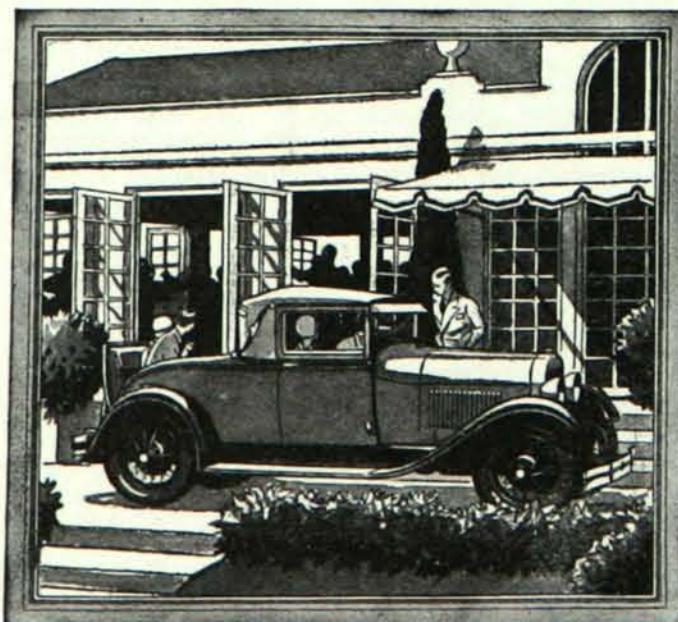
FORD MOTOR COMPANY
OF CANADA, LIMITED

dépenses d'auto. Ford n'a été choisi qu'après des essais rigoureux de toutes les caractéristiques de valeur et de rendement d'un auto.

Un autre avantage est le fait que la compagnie Ford ne fait pas de changements radicaux à chaque année; ce qui a pour conséquence de maintenir la valeur de votre placement. En autant que possible, les améliorations apportées au Ford sont faites de façon à ce que les Fordistes actuels puissent en bénéficier promptement et à très peu de frais.

Le grand nombre de distributeurs du Ford dans le monde entier et l'attention vigilante que l'usine donne au service sont des facteurs additionnels d'économie. Ce service commence par les instructions nécessaires lorsque vous achetez l'auto et comprend une inspection gratuite à 500, 1,000 et 1500 milles.

Où que vous résidiez et où que vous alliez, vous n'êtes jamais bien loin d'un distributeur de Ford qui a été spécialement formé et outillé pour vous aider à obtenir des milliers de milles de tourisme plaisant et agréable avec le moins d'ennuis et à meilleur marché possible.



Illustré ci-dessus, au milieu d'une scène collégiale, vous voyez le magnifique Ford. A gauche, le Coupé Sport. L'achat de tout Ford comporte le choix de la couleur.

La Causerie du Directeur

SUCCES LITTERAIRES

Deux collaborateurs de "Mon Magazine", deux sympathiques amis de notre oeuvre, viennent de recevoir une belle récompense de leurs travaux littéraires et un éclatant hommage à leur talent. Ce sont mademoiselle Simone Routier, poétesse, de Québec, et notre confrère, M. Jean-Charles Harvey, rédacteur en chef au "Soleil", également de Québec. Le jury du prix David vient de couronner le volume de vers que mademoiselle Routier a publié, il y a quelques mois, l'"Immortel Adolescent", en même temps que le dernier travail en prose de Harvey, "L'Homme qui va". Un prix de \$1,700 vient prouver, à chacun de ces deux écrivains du terroir, que le gouvernement sait encourager les efforts que déploient les nôtres pour développer notre littérature nationale et reconnaître le véritable talent là où il se trouve. Nous voulons bien joindre nos félicitations bien sincères à toutes celles que ces lauréats ont reçues et nous leur souhaitons de continuer à produire davantage, et avec un poli encore plus grand. Nous n'entreprendrons pas d'analyser ces deux oeuvres. Notre revue, lors de leur parution, en a donné une étude critique développée. Mademoiselle Routier s'est révélée un talent supérieur, nourri de lectures variées mais tout particulièrement des poètes de l'époque lamartinienne, et ses vers respirent un parfum d'exotisme qui nous éloigne à peu près totalement du terroir provincial. Elle aura à vaincre tout ce qui lui reste encore d'influence étrangère pour devenir véritablement personnelle et conquérir un titre incontestable à l'individualité poétique. Quant à Harvey, son style lui est bien personnel et l'on sent courir dans ses phrases aux périodes châtiées, rarement nonchalantes, un souffle véritable, fruit d'une longue culture et de solides études. On a pu discuter le mérite intrinsèque de son oeuvre, la valeur des thèses qu'il soutient, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a produit un livre nouveau, un livre qui fera époque dans l'histoire de notre littérature nationale. Que ces deux artisans de la pensée et des lettres canadiennes continuent ardemment leur noble travail. Ils ont déjà bien mérité de la province qui a su couronner leurs efforts.

LE PROGRAMME PERRON

Quoiqu'il s'agisse de la chose agricole, notre revue aurait mauvaise grâce de ne pas s'en intéresser. Le nouveau ministre de l'Agriculture, M. Perron, vient de faire connaître son programme de restauration de l'Agriculture. Il paraît que notre agriculture avait besoin d'un nouveau regain de vigueur pour se maintenir au niveau du progrès général et qu'elle traversait une crise. Va pour la crise, et M. Perron, en homme énergique et expéditif qu'il est, a donc résolu de prendre le taureau par les cornes (en agriculture, la méthode est de mode) et voilà ce qu'il entend faire: à la base de ce grand travail de restauration, il place la diffusion de l'enseignement agricole. Instruire le cultivateur sur les méthodes nouvelles de culture, faire disparaître les méthodes désuètes, répandre les découvertes qui ont été faites pour rendre le plus productif possible le labeur toujours rude de l'ouvrier de la terre. C'est la première besogne à accomplir. Cette diffusion amènera une production plus intense et la conquête de notre marché domestique. Chose extraordinaire, nos cultivateurs se laissaient couper l'herbe sous le pied par des exportateurs étrangers qui s'emparaient du marché de notre province et nous vendaient des produits agricoles que nos fermiers de chez nous auraient pu et peuvent encore nous fournir et davantage. Ce non sens économique était causé par le manque de connaissance et le défaut de production. Et quand cette production sera amplifiée à sa véritable limite, nous irons, avec des produits améliorés, sur les marchés étrangers, chercher notre part du commerce d'exportation. Pour réaliser ces progrès, M. Perron compte sur la puissance de l'organisation. L'agriculture va être solidarisée. Les sociétés d'agriculture et cercles agricoles vont être renoués, et l'organisation paroissiale sera la cellule d'une organisation géante qui embrassera tout le territoire rural de la province. Par cette organisation seront régies, suivant une direction rationnelle, la production et la vente. Afin que ne manquent point les moyens d'action, l'organisation est assurée d'avance des ressources financières et des subsides qui seront nécessaires. Félicitons-nous donc de ce beau et patriotique mouvement et secondons-le.

SINGULIERE AVENTURE

Et maintenant, quittons le domaine des affaires sérieuses pour entrer dans le domaine des choses plus légères, plus reposantes et laissons au sympathique informateur des

Chemins de Fer Nationaux le soin de nous relater un singulier incident de pêche. C'est lui qui en garantit l'authenticité, défense d'en douter. Il s'agit d'un groupe de pêcheurs et d'un chevreuil. Les animaux sauvages ont rarement à se louer de leurs relations avec l'homme, et le chevreuil pour sa part semble parfaitement justifié de fuir sa compagnie. Il y a cependant des exceptions à cette règle comme le prouve l'aventure dont un chevreuil vient d'être le héros sur la Rivière Restigouche. Un M. Pitfield, de Montréal, et un compagnon, M. Black, pêchaient non loin de leur camp quand ils virent un jeune chevreuil sortir du bois et s'arrêter pour les regarder. Malheureusement pour le curieux, le chien du cuisinier, un Airedale, le vit aussi et sans hésiter se précipita sur l'habitant du bois. Celui-ci crut éviter le chien en se jetant dans le courant rapide de la Restigouche, mais il avait compté sans le courage des Airedales et son adversaire ne tarda pas à le rejoindre au milieu de la rivière où il engagea une lutte tout à son avantage. Ce que voyant, M. Pitfield et son compagnon se portèrent au secours du chevreuil et enlevèrent de force le chien qui était installé sur le dos du chevreuil et le mordait à belle dent. Délivré, le chevreuil regagna la rive où il s'arrêta pour se reposer. Le chien fut reconduit au camp et son maître reçut instruction de le garder à vue, mais les pêcheurs n'étaient pas plus tôt remontés dans leurs canots que le chien réussit à s'échapper et à reprendre la poursuite. Pour la seconde fois le chevreuil se jeta à l'eau et fut rejoint par le chien qui, installé sur le dos de sa victime, continua à descendre la Restigouche, sur son embarcation vivante. Affolé, le chevreuil oublia pour une fois la crainte héréditaire et se dirigea vers le canot de M. Black, sur le bord duquel il posa ses pattes de devant. En bon sportsman, M. Black prit le parti du plus faible et après avoir confié le chien au guide il embarqua le chevreuil pantelant dans le canot et le conduisit à terre où il le coucha sur un lit de mousse et pansa ses plaies. Le pauvre animal était si fatigué qu'il ne put se remettre en marche qu'après une demi-heure de repos.

INCIDENT TOUCHANT

Et pour terminer cette causerie que bien des lecteurs ne liront peut-être pas, en ce temps des vacances, disons un mot d'un touchant incident du dernier Congrès d'Hygiène Sociale, tenu à Montréal. C'est une minute de sympathie sur les misères humaines.

Ce petit événement, aussi intéressant que pathétique, se produisit récemment à Montréal, lors de la plus importante exposition d'hygiène jamais tenue au Canada, sous les auspices de la Fédération des agences françaises d'hygiène avec le concours du Conseil Canadien d'hygiène sociale, dans le but de se procurer des fonds.

Le matin, l'après-midi et le soir, on donna des causeries sur l'hygiène à des milliers d'écoliers transportés gratuitement par les tramways. Un jour, tous les petits sourds et muets de Montréal s'y trouvèrent. L'on réunit cette troupe silencieuse dans la grande salle des conférences. Devant chaque groupe de quinze enfants environ, il y avait une maîtresse. Chaque maîtresse faisait face au conférencier et les enfants regardaient attentivement leur maîtresse respective. Et, alors, le conférencier commençait à parler aux enfants qui se tenaient là, sans comprendre, en fixant leurs maîtresses. Il disait quelques phrases, puis s'arrêtait pour permettre aux maîtresses, par le langage de leurs doigts, de traduire ce qu'il venait de dire. Les yeux des enfants suivaient anxieusement à mesure qu'ils comprenaient les gestes du seul langage à leur portée.

La plupart des enfants sont distraits à des causeries de ce genre, mais pas les petits sourds-muets. Bien des larmes tombèrent des yeux des personnes qui les voyaient faire. Ils devenaient, ainsi, en rapports plus étroits avec le monde de leurs autres petits camarades de jeux; leur isolement partiel était rompu pour un temps.

LA SAINTE DE FRANCE

A L'OCCASION DES FÊTES

DU

5^e Centenaire de la délivrance d'Orléans

On a commencé par jouer aux boules.

* * * *

On a joué aux boules sur ce Mail, qui ceinture Orléans de son sextuple rang de marronniers.

Orléans est une belle ville, bien construite au nord de la Loire, au point culminant de la courbe du fleuve harmonieux.

Orléans, ample, étalée, respire à l'aise dans l'emprisonnement comme une douce étreinte de son boulevard d'arbres qui rejoint la Loire d'amont en aval, faisant à la ville un cercle de trois mille six cents têtes feuillues et d'une majesté simple et tranquille. Sa couleur est d'argent, et sa marche déplace un remous comme une longue traîne. La Loire est indifférente et lente, et on ne sait pas trop si elle se souvient qu'elle aurait pu bercer une capitale.

Quand la Gaule avait seulement, dans la presque totalité de son étendue, des marécages et des bois touffus, une campagne désordonnée et nue, Orléans était déjà un ensemble puissant au coude du Grand Fleuve:

Génabum, port de la Cité des Carnutes.

Pour avancer, on taillait alors son chemin à coups de hache devant soi. Aussi utilisait-on mieux les "routes d'eau", et la Loire, route privilégiée, qui conduisait, du cœur même du pays, ce Massif Central bouillonnant et secret, à l'Océan large ouvert sur tous les désirs — les imaginations, les départs, tous les rêves...

Génabum, port...

De Chartres à Auxy, de Blois à Sully, des druides nobles, des guerriers valeureux dépensent leur activité bienfaisante. Au nord, les forêts étendent la protection de leur végétation compliquée. Plus au sud la Beauce donne la richesse de sa plaine fertile.

Et César s'en vient buter contre cette force établie.

Et les Maures des pays ensoleillés; et les Huns des grisailles septentrionales.

La Loire établit la barrière de ses eaux paisibles entre deux civilisations souvent opposées. Le Midi cesse et le Nord commence.

Et reste l'essence même de notre vieille race, la courageuse obstination gauloise qui a donné son Histoire à la France.

Pourquoi Orléans, plus centrale, n'a-t-elle pas été Paris?

* * * *

La France est née. Hugues Capet a mis le trait d'union entre les deux villes rivales — Orléans, et

Paris, cette coquette, cette séduisante, vite et doucement acceptée.

Et c'est une union si parfaite, une communion si étroite, un tel noyau, un tel cœur dans cette France promise à tant de gloire, Orléans, Paris, le Nord

pas? Pour empêcher cette puissance naissante? Pourquoi?

Orléans est assiégée, Charles VII à Chinon. Mais ne s'accomplira pas ce fratricide monstrueux: l'Angleterre égorgeant la France.

Et Jeanne D'Arc paraît...

"Jeanne vint au monde à cheval, Sous un chou qui était un chène."

Joseph Delteil.

Jeanne, dès sa naissance, s'est-elle trouvée prédestinée, énorme, surnaturelle? Plutôt je lui imagine une fraîche et paysanne enfance lorraine, sensible et pieuse, et la fillette pensive s'indigne de la vie indifférente et joyeuse du Roi Charles, après cent années de guerres lentes, déprimantes et dévastatrices.

La guerre de Cent Ans. Cent ans! Comme on va vite! Nous trouvons cela drôle, nous, et ces guerriers donquichottesques, encombrés de lances et d'armures en quincaillerie nous font rire. Pauvres gens! On perdait bien sa vie dans ce temps-là — aussi...

Charles VII était sage. Indolent et sensuel, il suivait son plaisir.

Jeanne va à lui, réveille les patriotismes endormis.

Le Français aime la jeunesse et la féminité, et on ne sait pas où son enthousiasme le mène. Jeanne dit: "Dieu... votre Roi... La France." Et voilà ces brigands devenus des héros.

C'est tout simple, et le Poilu de 1914 a renouvelé ce geste qui dresse les hommes et découvre les poitrines pour un mot... un mot, ah! la Gloire, la Patrie, c'est simple de mourir.

Chinon, adorable petite ville, célèbre par un feu d'artifice et un concours gymnastique le passage de l'Héroïne. La chambre où a eu lieu l'Entrevue — l'Entrevue avec le Roi marquée de l'inspiration céleste — est en ruine. Mais les cœurs reconnaissants ressuscitent le Passé.

Chinon fête Jeanne. Blois, la France entière. Et Chécy.

Chécy d'où elle découvrit la Ville assaillie, la Ville qu'elle allait délivrer.

Là, à la place de cette colonne d'où on domine le Val de Loire, Orléans et les deux tours massives

de sa Cathédrale, là, en cet endroit qu'on signale d'arbustes fichés en terre et de girandoles de papier.

— Et là, elle a dormi. Jeanne, petite fille, petit corps faible abandonné au sommeil sur la terre humide, je connais ton cou-

En manière de préface

Jeanne naquit à Domrémy le 6 janvier 1412.

Domrémy est un village lorrain, un village de frontière et de guerre, et Jeanne en connut, toute petite, l'horreur.

Ses parents étaient des paysans simples, mais de condition aisée. Son père, doyen de la commune. Sa mère s'appelait Isabelle Romée. Elle avait trois frères: Jacques, qui ne l'approuvait pas; Pierre et Jean, qui la suivirent — et une sœur.

On ne lui apprit ni à lire ni à écrire, mais à filer la laine et traire les brebis, à préparer la soupe et à tisser la toile. Et on l'éleva dans une grande piété.

Jeanne, dans son adolescence, subit la grande force de ses pensées pleines de rêves. Elle avait écouté les récits des soldats, elle pensait au royaume de France envahi, au Dauphin comme un fantôme. Et une voix lui disait qu'elle pouvait bien, faible fille, aller signaler à ces fous la débâcle où l'on courait, sans que personne paraisse s'en apercevoir.

Et son idée grandit dans sa tête.

A plusieurs reprises, elle alla voir le Sire de Vaucouleurs, de qui dépendait Domrémy, et avec qui son père avait affaire. On s'étonnait de ces démarches. Mais elle s'obstina tant, autour d'elle et prêcha si bien que la France ne pouvait pas mourir ainsi, que c'était contre la volonté de Dieu et que s'il n'y avait qu'elle pour ouvrir les yeux du Dauphin Charles, quand même elle irait, que Robert de Baudricourt de Vaucouleurs, content de lui, avec une brusquerie qui lui servait de volonté, céda et dit: "Va, et advienne que pourra."

On s'équipa tant bien que mal, on vola le cheval de l'évêque!

Le voyage de Jeanne et ses modestes compagnons, sur cent cinquante lieues à travers la France ravagée, fût une grande peine.

A Chinon, sa conviction en soi et sa persévérance jamais lassée lui ouvrirent les portes impossibles de la Chambre du Roi. Mais on se plut à la mystifier: Gilles de Rais, seigneur à la Barbe-Bleue, prit sur le trône la place de Charles, qui se cacha dans la foule. Or, Jeanne connaissait le Roi par des portraits, et trois jours d'auberge à Chinon lui avaient appris les excentricités de cour, et quel prince teignait sa barbe. Mais si bien que fût caché le Dauphin, une main guida sûrement la Pucelle.

Ce fut le premier miracle.

A Poitiers, où on la mit en présence de clercs pour s'assurer de la netteté de ses dires, elle étonna tout le monde par ses réponses claires et si bien équilibrées, encore que naïves.

Il restait si peu à perdre... On la laissa aller...

Mais le peuple a plus de foi. Des volontés se tendaient vers elle, de partout. Avec de la douceur, de la gaieté, un sentiment chrétien sans rigidité rébarbative, elle sût constituer une armée.

La délivrance d'Orléans fût un miracle.

L'enthousiasme autour de cette jeune fille, les ardeurs renouvelées — on vainquit à St-Loup, aux Augustins, aux Tourelles, à Meung, à Jargeau, à Beaugency, à Patay — ce ne fût plus qu'une ascension. Le 31 juillet de l'année triomphante Jeanne faisait sacrer son Roi à Reims.

Dès lors elle a atteint la plus grande gloire terrestre: il lui reste à souffrir pour mériter le Ciel. Il y avait à lever le siège de Paris. Devant Compiègne, Jeanne fût traîtreusement faite prisonnière des Bourguignons, alliés des Anglais, auxquels Jean de Luxembourg la vendit pour un poids d'or.

Mais les Anglais n'entendaient pas répondre seuls de l'accusation de l'Héroïne. Ils gagnèrent le clergé ou l'indigne évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, qui se prétendait autorisé du fait que la prisonnière avait été prise sur son diocèse.

C'est que Jeanne, dans sa foi indépendante et son assurance proche de l'orgueil, révolte l'esprit de soumission de tout parfait catholique.

On cite cette réponse hardie qu'elle fait quand on lui demande si elle est en état de grâce: — Si je n'y suis, Dieu m'y mette. Si j'y suis, Dieu m'y garde.

Cette protestation contre l'autorité de l'Eglise, intermédiaire entre Dieu et l'individu, fut sa condamnation.

Elle fût brûlée comme présomptueuse, vanteresse, idolâtre, apostate, schismatique, hérétique et relapse, sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, le 30 mai 1431.

Aujourd'hui, elle est sur les autels et c'est la grande sainte de France.

C'est en ce mois de juillet que Jeanne fit sacrer Charles le Dauphin, à Reims, il y a cinq cents ans. Nous avons voulu donner à nos lecteurs, à l'occasion de cette fête glorieuse du 5^e centenaire, un compte rendu finement raconté des fêtes qui viennent d'avoir lieu, à Orléans, à cette occasion.

Au Canada, la race canadienne-française porte un culte tout particulier à la vaillante pucelle de France. C'est de son sang qui coule dans nos veines et son nom est non-seulement invoqué avec piété, avec ferveur, mais également avec fierté. Dans toutes nos écoles, elle est connue et son histoire enseignée. Nous nous plaçons à lui comparer notre Madeleine de Verchères et toute cette pléiade de nos femmes héroïques, religieuses et épouses de héros, qui, aux premiers temps de la Nouvelle-France, illustrèrent le nom français sur le sol canadien. Elles étaient sœurs de Jeanne et, comme elle, avec moins d'éclat mais peut-être autant de ferveur et de foi, surent donner le Canada à la France tout en ceignant leur front de l'aureole des saints.

avec le Sud, l'Est avec l'Ouest, la puissance des belles alliances — rien, désormais, ne séparera plus.

* * * *

Aussi, quelle folie! Pendant cent ans les hommes s'entre-gorgent. Pour diviser ce qu'on ne divise

rage et ta destinée grande. Pourtant tu m'attendris, endormie.

Autour de toi, ta petite armée passionnée veille, Imerguer, ton page, Pierre et Jean, tes frères, ton capitaine et tous.

Sous tes paupières des rêves passent — des rêves de victoire, mais n'y a-t-il aucun regret vers le village que tu as quitté, le village de ton enfance, au flanc vert des Vosges, où coule la Meuse, tes troupeaux blancs dont la laine donnait des courtépintes chaudes, ta quenouille et ton ciel lorrain?

Jeanne, Jeanne, ton visage est plein de clarté parce que tu sais ton but et que plus rien n'existe.

* * * *

"...Les troupes qui, de Blois, avec lesquelles l'arrivelle, avaient pris leur chemin par la Sologne "la Puçelle le jeudi soir 28 avril 1429, vis-à-vis du "bourg de Chécy, qui est à deux lieues d'Orléans, "sur la rivière la Loire, du côté d'Orient.

"En ce lieu les troupes passèrent la rivière et logèrent la nuit dans ledit bourg de Chécy. La Puçelle fut accueillie au Château de Reuilly par Guy "de Cailly..."

Déception. Je ne vais pas plus loin: Jeanne n'a pas dormi dans l'herbe.

* * * *

Chécy, donc, honore sa Passagère à coup de drapeaux bleu-blanc-et rouge, de guirlandes et de feuillages; en remerciement la Sainte envoie sur les champs assoiffés la douce pluie qui sauve, qui va chercher dans la terre le germe producteur.

* * * *

Le soir du 29 avril 1429, Jeanne D'Arc, accompagnée du flamant Dunois sur son cheval harnaché de rouge, entrait dans Orléans au nez et à la barbe des Anglais sidérés.

Quand les assiégés, à la lumière dansante et folle des torches, virent venir à eux, sur son blanc palefrois, cette forte et frêle jeune fille, porteuse de vivres, certes, mais plus précieux que les vivres du Courage et de la séduction de sa jeunesse hardie, ils se sentirent déjà comme un peu victorieux.

Et ce fut un cortège de fièvre et de triomphe qui par les rues étroites, conduisit jusqu'à la maison de Jacques Boucher, Trésorier du Roi, la Libératrice.

* * * *

Pour figurer Jeanne à nos fêtes extraordinaires nous avons Nicole Chavanne de Dalmassy, fille du Commandant chef d'escadron au 80 régiment de chasseurs à cheval, descendante authentique de l'Héroïne.

Nicole Chavanne de Dalmassy à seize ans, un petit profil net en franc, un menton rond, une bouche sensible et des narines vives, et ses yeux, comme ceux des habitants des pays de plaine, regardant droit devant elle, loin... Sa chevelure est châtain, tout cela bien français.

Lundi (29 avril), elle est entrée dans sa ville qui l'acclame, derrière les hérauts, piquiers, archers, couleuvriniens — disent les programmes, — toute une foule en armures d'éclat, sous des lumières fumantes et dans des chants de cuivre. Huit "tubes", qui sont de longues trompettes droites avec flammes, sonnent profondément. Le délire autour du cortège...

Encore que grande, Jeanne est tout engoncée dans son lourd vêtement de guerre. Mais elle se tient à cheval crânement.

Louis de Coutes, dit Imerguer, son page, tient par la bride et guide la blanche monture (Moi, je n'aime pas les chevaux blancs.)

Et viennent Dunois, énergique visage barré de rides, Etienne de Vignolles, Pierre D'Arc, Jean d'Aulon, Jean D'Arc; Florent d'Illiers et Pierres de Xaintraillies; Gilles de Laval, ce Barbe-bleue et d'autres... Des porte fanions entre eux comme des points-virgules.

Croyez que si je reconnais si bien tous ces gens-là, c'est que j'ai dans les mains un papier qui les nomme.

Et ce n'est pas vilain, pas vilain du tout, ces costumes d'un autre siècle dans nos rues d'un autre temps. Il paraît bien qu'à la formation du cortège des chevaux se rebiffèrent sous ces cavaliers incongrus, incongruement chargés de cuirasses et de casques. Sur le pavé de la cour du 300 d'artillerie il y eut le pètinement des sabots et quelques bruits de chutes. On maintint les bêtes récalcitrantes, les aveuglant de couvertures épaisses. Et tout finit par aller le mieux du monde.

Le capitaine de Wallemont, beau, grand, l'oeil fier, a pris la charge de cette reconstitution, qui aurait pu être une grotesque carnavallade et qui est une évocation très juste, très fine, très précise, d'un soir victorieux à Orléans. — moins le jeu, la flamme, la fièvre.

Le cortège va... La rue de Bourgogne est longue, lente, étroite, vertigineuse et pierrée. Elle a d'adorables vieilles petites maisons — "ce qui me plaît m'arrête", — c'est joli, il n'y a pas besoin de raisons, ni d'aucune notion d'art.

L'hotel de Jacques Boucher occupait, dans notre rue du Tabour, les numéros actuels 35 et 33. La façade en a été conservée — restaurée cent fois — bardée de bois, suffocante de Passé. Deux étages, et des toits pointus sur les greniers.

Mais que vous sert que je décrive. Je ne vais pas vous dénombrer les pierres, vous affoler de précisions architecturales où je m'embrouillerais d'exac-

tudes chronologiques qui seraient des mensonges — comme toutes les exactitudes chronologiques.

Dans la réalité, je ne retrouve rien: ce pavage est de 1552 et ce décor récent. La présence de Jeanne est effacée sous vingt couches de plâtre — ou mille — sous cinq cents ans de poussière, et de vies redevenues poussière. Je ne reconnais rien. Je veux voir Jeanne ici, là, partout, aller de son pas sûr et le front irradié, je veux voir Jeanne vivre.

Laissez-moi à mon rêve et je vous laisse au vôtre.

Jeanne arrive devant l'hotel de Jacques Boucher. Heure pour heure, à cinq cents ans de distance, Nicole Chavanne de Dalmassy répète son geste de salut saute à terre aidée de deux pages, franchit trois marches — et sur la foule qui la poursuit, de clameurs et d'admiration, la porte de l'hotel de l'Annonciade se referme.

Les religieuses dominicaines qui habitent l'Hotel aujourd'hui ont mis à la fenêtre, parmi les fleurs, la copie de l'étendard authentique de la Sainte.

La foule guette, s'enthousiasme à ce rappel de ce qui a été, se sent vieille, et riche de tant de siècles au-dessus de soi.

— Il me semble que je suis ma grand-mère, dit très exactement une jeune femme près de moi.

Cependant, Imerguer enfourche la célèbre monture blanche, et le cortège reprend sa marche par les rues plafonnées de cordons électriques.

* * * *

La petite fille est entrée dans la maison hospitalière. Elle était bergère en Lorraine, en cote de bure, pieds nus dans les sabots. Mais elle a tout quitté sous une force plus grande qu'elle, sa chambre humide et vide, l'âtre où l'eau bout, ses compagnes Hauviette et Gervaise, sa soeur et ses vieux parents, elle a tout quitté. Elle était bergère aux champs, et la voici aujourd'hui déjà si puissante qu'on la reçoit comme celle de qui on attend tout.

Jacques Boucher lui a fait préparer un lit étroit sous les courtines tombantes, dans une salle de pierre nue.

Jeanne, le front aux vitraux, regarde en bas dans la rue étroite cette foule en joie, cette foule ivre qui veut se battre et vaincre, et Jeanne à l'âme triste du sang qu'on va verser. Les flambeaux, dans les mains en farandole, agitent leur leur fumeuse qui monte dans la nuit, et jette sur le dallage gris de la chambre où la vierge va dormir d'inférieures flammes. Les pieds meurtris éclaboussent l'eau croupie du ruisseau médian.

Jeanne regarde, le front aux vitraux rouge et bleu. Jeanne pense aux prés verts où elle cueillait l'herbe, du geste rond de sa faucille au manche de bois rongé d'ans, aux aubépines balancées aux branches sans feuilles, à la paix de sa campagne printanière abandonnée — et demain cette lutte, nécessaire, qui fera tant de morts. Alors Jeanne pleure...

* * * *

Comprenez que c'est mai, c'est mai, c'est le printemps, c'est l'air bleu, c'est toutes les promesses de bonheur et de paix...

On appelle ici l'aubépine, cette ramure lisse où les fleurs nacrées s'accrochent directement: le mai. Parce qu'à la première nuit de mai les jeunes hommes de nos villages vont suspendre aux fenêtres des jeunes filles à marier des touffes ficelées comme paquets d'oignons de ces tiges flexibles et roses.

Cette année les "mais" étaient maigres, parce que l'hiver rude, mars capricieux et avril gris ont fait le printemps tardif. Notre campagne est sans verdure, et c'est lamentable comme un adolescent rachitique, cette atmosphère brusquement adoucie sur ce paysage sans fleurs.

On a vu un chapeau de paille, hélas une hirondelle ne fait pas le printemps.

Quoiqu'il en soit, les "mais" ont déçu les fiancées. De vieilles demoiselles ont trouvé des bottes de carottes, des poireaux et des salsifis à leur porte, et ce matin, en robe de maison et empapillottées, elles ont montré le manche de leur balai aux garnements.

Pour moi j'ai eu du muguet, des souhaits en clochettes blanches. J'étais impatiente de cette odeur raffinée, précieuse, légère, extraordinaire.

J'ai confiance en le bonheur qui m'attend.

J'aime tout de la vie et je crois qu'il fait beau.

* * * *

Cinéma

Le vendredi 3 mai, le Pouvoir législatif, le Conseil de Préfecture en grande pompe, la Municipalité, les généraux, la Magistrature et la Presse, avec le Comité des Fêtes, — toute l'Autorité orléanaise est invitée à "visionner"

LA MERVEILLEUSE VIE DE JEANNE D'ARC

la belle oeuvre de Marco de Gastyne, que par faveur spéciale on nous donne ici quelques jours seulement après la présentation du film à l'Opéra, à Paris.

Simone Genevois, vedette, est dans la salle. Blonde, les yeux larges le nez qui hume et la bouche mouvementée.

Lorsque j'avais cinq ans, Simone Genevois était ma meilleure compagne. Tout à l'heure je l'ai rencontrée dans la ville, en grand manteau gris de voyage. Sans oser l'aborder, j'ai reconnu son petit museau blanc.

On trinque à l'entr'acte. On lui offre des fleurs — et à Choura Milena, et des compliments à Marco de Gastyne, qui l'accompagnent.

Mais le film? Le film est dans l'ensemble bon, promis à une longue carrière de succès. A l'étranger, il portera en image de goût notre belle Histoire. Les vues, bien éclairées, sobrement, sombremenent, sont prises de près, ce qui donne une photographie puissante — pas des premiers plans. Il y a des choses tout à fait réussies, la grande maison de Domrémy au toit plat, les murs sans fenêtres rongés de lierre; la fraîcheur des scènes paysannes du début, on sent chanter les branches d'arbres. Et puis certaines scènes d'évocation, les plus abstraites, en surimpressions vagues. Par exemple je n'aime pas que deux saintes apparues aient un visage "d'effemine-en-vie" et des ondulations Marcel. Je préfère un voile qui flotte.

Dans le même ordre d'idée — j'en ai des reproches à faire! — pourquoi coupe-t-on cette scène où un soldat de la guerre en évoque les horreurs, dans la cheminée, au soir, profil pathétique éclairé par des "visions" de cette guerre, sanglantes, bousculées? Pourquoi? Ah! ne précisez pas ainsi, on comprenait assez (si on ne comprend pas, il reste à quitter la salle) et quel metteur en scène sentira-t-il enfin, que la plus belle image est celle de ma pensée, non pas celle de votre écran! Evoquez. Suggerez. Sachez vous éloigner sitôt que votre baguette de magicien nous a montré le chemin du Rêve. Vous me fatiguez à rester près de nous comme un cicérone encombrant, avec votre grosse voix qui ne fait grâce d'aucun détail.

On se bat trop, et de telle façon que vient l'envie de rire.

Et des inégalités. Nous n'avons pas vu comment Jeanne arrivait à séduire, à force de paroles convaincantes, ses compagnons de son village. Comme elle a pu faire son voyage de Vaucouleurs à Chinon, et c'est quelque chose, le voyage de cette petite paysanne à travers la France impossible et ravagée de ce temps-là! Certes, il appartient au réalisateur de mêtrer son film à sa guise, mais que nous attardons-nous sur la fin de cette belle et sainte existence si nous n'avons pas suivi l'ascension, la belle ascension vers la plus grande gloire?

Il y a — plus de bon que de mauvais — d'heureux mouvements de foule; mais dans le début, à Domrémy, autour de la fontaine, des paysans sont bien figés!

Il y a Simone Genevois, qui joue avec ses paupières et ses mains croisées, sans autre geste, et qui est bien émouvante.

Il y a d'exquises lampes à l'huile, des murs crépis, un petit chat, un sein de femme et Choura Milena qui n'a pas du tout une figure intelligente.

Il y a...

Vous verrez.

Un bon film.

* * * * La Ville en fête

Vous êtes d'abord surpris par tant de chiffons aux fenêtres. Rouge et jaune, en bandes horizontales. Je voudrais voir lâcher un troupeau de taureaux, et ces bêtes sauter à hauteur des cinquièmes étages. A Marseille le linge sèche, ainsi pendu, mais il est blanc.

Nous avons du blanc aussi, blanc et bleu, guirlandes souples, la façade du Couvent de la Présentation en est couverte, et cela allège au milieu des violences voisines.

La rue de la République est entière emplie, échauffée, gonflée de draps, de drapeaux, de draperies.

Aussi de fleurs.

Quelques-unes naturelles — au premier étage de la Rotonde, dans des rampes d'éclairage bleu qui seront, allumées, une procession d'étoiles — la plupart de papier. Ah! du papier froissé, plissé, il en pleut comme flocons de neige et comme feuilles d'impôts. On voit beaucoup de glycines, c'est ce qu'il y a de plus facile à faire — des languettes mauves et jaunes, tous les gosses en ont tortillé, ficelé d'un brin de laine. Les plus adroits et les plus jeunes filles ont roulé sur un bâtonnet les pétales des roses. Aisément, ou avec peine, on est arrivé à ce débordement de serres de papeterie.

C'est le moment que je vous pose cette question qui fatigue mon cerveau:

— "Les fleurs sont-elles donc si bien, et exclusivement signe de joie? Pourquoi les fleurs qu'un geste effeuille, qu'un rayon de soleil fait naître — et fait mourir, sont-elles joie? Joie navrante... Ne pourrait-on si bien prendre des petits cochons par leur queue, rouler des saucisses ou amonceler des pâtisseries, aligner des bouteilles ou des barriques, suspendre des légumes en bottes — au moins, c'est du réel, et cela, ça se mange! N'importe! N'importe! Pourquoi des fleurs?"

N'empêche qu'avec ça tout le monde est bien content, et moi-même, car je rencontre pour ma joie Jeanne D'Arc en pâté de foie qui franchit le pont-levis d'un château de charcuterie, sa monture en grasse blanche; une autre mélange la vanille et le moka, la nougatine et l'oeuf battu; et les innombrables en gelée de coing (le cotignac, vous savez bien? que réclamaient les Dauphines au temps du Roi Louis le Frivole?) Que ces artisans, purs hé-

ritiers des artisans de jadis, ont d'application et de patience! On les trouve encore, dans nos plus vieilles rues — en les cherchant bien! — et eux n'ont pas raboté et repeint (pour Jeanne D'Arc!) leur devanture.

Dans la ville on les a faites rouges et vertes, comme des perroquets, ou de marbre gris quand on est "tout à fait distingué." C'est parfaitement "Arts Décoratifs", et c'est pire que le goût 1900. Parce que toujours trop pareillement plat, droit, épais, lourd, toujours trop pareillement UNIQUE.

Ces petits commerçants, quand ils font leurs affaires (et ils les font tous) ne se sentent plus de joie: ils mettront autant de plâtre et de peinture, et de fleurs aux vitres. (Voilà quelque chose qui est laid, cette décoration de motifs appliqués à mi-hauteur des glaces) qu'en mettra le voisin. Dans cette émulation on va loin...

Il y a ainsi une petite confiserie-bonbonnière qui s'appelle "Le Petit Marquis" et qui serait ravissante en rotonde, avec des guirlandes Louis XV. Ouiche! On en a fait quelque chose de pseudo-moderne, vilain comme une pastille de menthe en train de fondre.

Je n'achète rien dans les magasins mal construits. Mais je suis cliente des "Musardises" (savourer la joliesse du nom) qui ont la couleur des bonnes crèmes et la fraîcheur des glaces à la pistache.

Je suis cliente aussi d'une capricieuse petite boutique de frivolités, "Le Caprice", vitrée, joliette et pomponnée comme une coquette de femme.

Un magasin de nouveautés s'appelle "Paris", comme ce père qui savait connaître la Beauté, et "Paris" serait admissible sans son plafond rose. Un autre s'appelle "Bruerie", cela vous paraît beaucoup plus terre-à-terre, c'est pourtant la même chose, puisqu'il s'agit toujours du nom des propriétaires. "Bruerie", donc, a voulu ses doubles vitrines plates — l'honneur en dépend! — seulement il a fait ses étalages avec des décors de théâtre et des parterres fleuris, et c'est assez lamentable.

D'ailleurs il ne faut pas me croire, je ne suis jamais satisfaite de rien: Orléans est belle dans ses habits de fête, et ce que Bel fait — Bel, décorateur — est bien fait.

Moi j'attends pour goûter Pierre L. L., avec des fruits dans du kirch. Cependant lui fait, sur les trottoirs orléanais, avec d'autres éminents personnages distribution de médailles d'or, de bronze et de chocolat aux devantures les mieux ornées. Je réclame le premier prix pour cette maison de la rue Jeanne D'Arc qui a su éparpiller du haut en bas de ses grands murs des frémissements de roses roses.

Et nous avons quelque autre chose de tout à fait bien, c'est la reconstitution du Fort des Tourelles et du Pont du Siège, place Croix-de-la-Pucelle, auprès de ce qu'il reste du Fort véritable — et il en reste... un souvenir!

Une façade reconstituée à l'échelle de moitié le fortin de la rive gauche, et des illuminations heureuses détachent en noir sur fond de feu les créneaux et les machicoulis. Mais ceci n'est qu'une sorte de panneau-réclame.

Le véritable intérêt est à l'intérieur, dans ce travail de staff décoré et patiné, miniature des lieux où fut le triomphe de la Pucelle. Rien n'y manque; je ne sais pas les noms de toutes ces petites pièces parfaites assemblées, mais je vois le pont à vingt-deux arches, la petite église St-Antoine près de laquelle Jeanne vint le 30 avril haranguer le capitaine anglais qui commandait les Tourelles, je vois les deux rives et je comprends mieux ce grand chapitre de l'Histoire.

Tout cela si adroitement fait qu'on espère bien ne pas le voir détruire après les fêtes, mais par exemple conservé dans la Chapelle du Lycée de Jeunes Filles.

Ce n'est pas tout. Pensez à notre Cathédrale prodigieuse, on attrape un torticolis pour rencontrer St-Aignan, et Jeanne D'Arc qui porte les couleurs du Duc d'Orléans. Les vitraux marquent les étapes de la vie prodigieuse de l'Héroïne; on a suspendu aux piliers les armoiries de tous ceux qui l'aimèrent, dans sa vie vivante et dans sa vie céleste, de La Hire qui Lui donna sa confiance et Mgr Touchet qui La fit glorifier. Des rosaces de lumière et des fleurs en grands tas. Pensez! Pensez à notre bel Hôtel de Ville, qui a un semis de fleurs dorées à cinq pétales sur sa grille rouge, et sa façade rouge, et la joliesse de ses briques et de son architecture délicate. Pensez aux oriflammes au bout des mâts, et au profil présumé de Jeanne D'Arc en médaillons à chaque arrêt de tramways. Trois poternes sont reconstituées: la première dans le haut de la rue de la Poterne, près de la rue de Bourgogne; la seconde, rue Parisie, et la troisième, au bas de la rue de la Poterne, près du quai, sera un peu plus majestueuse, car elle doit évoquer l'ancienne Porte du Chesneau. Toutes sont si parfaitement réussies, si bien placées et leurs teintes s'harmonisent si justement avec les murailles voisines qu'on croirait vraiment contempler des restes authentiques et bien conservés.

Sous chaque poterne figure une lanterne, conforme à l'époque, et éclairée le soir. La première illumination a donné lundi un coup d'oeil ravissant et unique. Le mérite en revient au distingué artiste peintre, M. Georges Coupez, qui a opéré avec infiniment de goût.

Mais les aménagements se poursuivent. Une porte avec grille va être construite à l'entrée de la venelle Saint-Germain, sur la rue de la Poterne.

Idee particulièrement heureuse, des plaques portant les noms des anciennes rues seront placées aux angles des maisons: rue de l'Epée-d'Ecosse, rue de la Roche-aux-Juifs, rue du Battoir-Vert, rue Notre-Dame-de-la-Mine, rue Saint-Sauveur, rue de l'Impossible, rue des Images, etc., etc.; car, il y a cinq cents ans, chaque section de rue portait un nom distinct. D'autre part, des lanternes traverseront la rue en maints endroits; près de l'une d'elles, on pourra voir l'Hostellerie de la Botte-de-Foin.

Le quartier de la Poterne a camouflé ses maisons de toiles peintes dans un goût moyenâgeux, changé pour trois semaines le nom de ses rues et accroché quelques lanternes.

* * * *

Boys

Ils assourdissent la ville de leurs cris — ils disent d'appel, et de sauvages en guerre. Ils débordent des hostelleries — vingt à chaque fenêtre, et d'une rue à l'autre ils jouent au rugby avec les cuvettes de porcelaine pleines d'eau.

Des Ecossais diront justement des Français qu'ils sont imbéciles, parce que les regards se braquent et s'immobilisent sur leurs jupettes à plis-soleil.

Les américains boivent tous des pernod et les femmes sont plus jolies que nous.

Des scouts dansent des danses folles, autour de feux, comme à St-Jean.

* * * *

La Semaine des Quatre Dimanches

5 mai.

Nos fêtes seront bien les fêtes du printemps et de la jeunesse héroïque.

Ah! si nous en avons, des fleurs! Je vous le disais hier. Et une exposition d'hortensias blancs, roses et bleus, énormes.

Toutes les fleurs et toutes les couleurs de fleurs, et intelligemment présentées en massifs bien dessinés, en vases, en estrades rustiques.

Nous avons de l'eau, et des petits bateaux sur l'eau qui jouent, courent et glissent, virolorent au ras du fleuve, se poursuivent et se dépassent, et les bras des rameurs se gonflent de l'effort. Nous avons des régates.

Une profondeur, ou je ne sais quel reflet, fait à cet endroit (cela s'appelle le bassin de la Madeleine) la rivière verte; dans le sillage des yoles blanches son calme s'élève de frissons blancs, et l'agitation des vaguelettes se propage et va mourir au flanc de la barque rivale. A l'extrémité plate des rames pendent en grappe des gouttelettes fraîches; dans la fièvre de dix mille respirations autour de moi, je pense à cette fraîcheur, sous ma langue...

On nous avait promis une grande émotion, une "attraction inédite et sensationnelle", mais le "pilote du glisseur à Redan ayant eu un grave accident à Bruxelles", le programme dû être modifié.

Le soir, le beau printemps fit un caprice, et la première de JEANNE DE FRANCE reportée au lendemain.

7 mai.

Petit matin. La ville s'éveille à coups de torchons et dans l'écheveaulement des o'cédars. Les rues, les cafés sont déserts, outre les nettoyeurs, et ces gens que vous voyez avec des rires et des gestes familiers, je gage que vous ne saurez pas les reconnaître d'ici deux heures, tant ils auront fière allure, une fois endossés, avec leur uniforme de lift ou de garçon de brasserie, leur masque de servilité glacée.

L'eau coule, avec les balayures. Nous jouissons d'une odeur de poussière mouillée et de "vide". Dans les salles à plafond haut les portes claquent les sièges tombent, les voix résonnent amplifiées du silence.

Les chats font leur tournée sous les tables, dignes et lents. S'il reçoivent un balai dans l'échine, leur oeil s'indigne et vous foudroie.

Cela, c'est l'envers du décor.

Garde à vous! Arrivages.

On vous cachera habilement la vérité en porcelaine ébréchée, en planches et en épingles.

La ville s'emplit de voitures rutilantes, en file continue jusqu'à... jusqu'à l'autre côté du monde. Autos, autos, autos affolées qui vont, vont plus vite, droit devant elles, hop! hop! dépassées, doublées — jusqu'à l'accident.

Hop! Hop! Deux flammes brusques. Un choc énorme qu'on ne comprendra pas, — et la voiture est couchée sur son côté comme une bête morte. Une jeune femme blonde a la joue dans la vitre brisée, et la pomme qu'elle mordait, pomme ronde, pomme luisante, qu'elle mordait avec ses dents appétissées, avec sa gourmandise vivante, la pomme a roulé dans les débris de ferraille et de verre, et la forme de la petite machoire ronde y reste marquée. Pomme abandonnée... La jeune femme bouclée est une immobilité blanche sur le talus de pauvre herbe.

A douze kilomètres, la fête va commencer.

"Artenay, Chevilly

"Arrêts d'une minute...

(M. Abraham)

Les trains aussi roulent des vies humaines par

mille. Ecrasées dans les salles d'attente et écrasées contre une portière, écrasées sur un marchepied et au quai d'arrivée. On bouscule, on se plaint des pieds, et on continue son chemin.

Tout cela pour entendre à midi, du haut de la Tour de Ville, une fanfare d'artillerie annoncer le 5000^e anniversaire de la Délivrance de la Cité.

— Bonjour, Minou. Oh! je suis venue en courant, courant, je ne sais pas comme. C'est un drame, une tragédie, un miracle — me voici.

Pour jusqu'à ce soir.

Mais j'ai laissé ma maman seulette et j'en ai du chagrin. Mamie jolie... Je pleure, vous voyez, comme une petite enfant niaise. J'ai dix ans. Je pense à la fête ici, et là-bas la solitude dans la maison vide.

Je vais pleurer jusqu'à ce soir.

Si vous le voulez bien, Minou, j'irai télégraphier à maman que je l'aime. Après, ce sera peut-être un apaisement.

Pour me faire jouer, me distraire, vous m'avez acheté, des fards et des parfums. Vous avez la charge de cette enfant dont la maman est quatorze kilomètres loins et qui pleure.

Il fait un beau soir.

Que de monde dans la ville!

Ce n'est pas là une belle foule, elle est terne et endimanchée, craquante de chaussures neuves et d'oripeaux frais repassés, elle est paysanne et me distrait à peine.

Je préfère, chez vous, jouer à la dinette, et si je permets qu'on m'embrasse à la cave et au grenier, dans l'embrasure de chaque porte, c'est qu'enfin c'est dimanche et que c'est Jeanne D'Arc — c'est à la gloire de ma Patrie, c'est ma revanche sur les Godons boutés, il y a cents ans hors de France, c'est... c'est... c'est que je vous aime beaucoup.

* * * *

C'est le soir. Dans la ville, fièvre à tout casser. Vous pensez que personne n'est chez soi. On a laissé la table mise et les miettes sur la nappe, on a mis son chapeau de travers et on a oublié la poudre. Dépêchons!

Mademoiselle Caillette, qui a cinquante ans et de fraîches petites joues, s'amuse comme une folle, rit sous le menton des jeunes hommes, reçoit et donne des coups de coude enthousiastes, fait des mots pour sa compagne qui ne l'entend pas, essoufflée de tant courir.

On se perd et on agite des mouchoirs au-dessus des têtes.

— Par ici. Hep! Hep!

Nous n'avons jamais tant ri!

Pauvre joie qui vient de la foule, du soir doux et des ampoules allumées, petite joie fausse d'un moment bruyant...

Des autos continuent d'arriver, touristes qu'un snobisme old-fashioned ramène chaque année — cette année davantage, — avec les banlieusards entassés sur des camionnettes Ford haut perchées, trébuchantes et empoissées.

Une grande lueur rose, dans le ciel, signale de loin la ville en lumières. Et c'est splendide, tout ce feu, en dessins géométriques, en lignes et en courbes, en flèches, en ogives, en éventails et en grands parapluies.

Tous les jets d'eau sont ouverts et multipliés, et des projecteurs agitent dans leurs fontaines les bérlys du prisme.

"P. O.", au-dessus de la gare, "J. A." "R. F." un peu partout — enfin, chacun fait valoir ses initiales, et P. L. pour Penhard & Levassor, marchand d'autos.

La rue de la Hallebarde est jolie.

La place du Martroi rigidement quadrilatérée de rampes blanches. Etonnamment blanche la statue équestre de Jeanne D'Arc — vous savez le blanc vert du bronze éclairé? — au milieu des lumières blanches, des fleurs blanches et des croix lorraines.

A l'entrée de la rue Royale — qui est très finement décorée, je vous le dis de suite, or et bleue, comme une confiserie Renaissance — un arc de triomphe dresse deux grands montants — blancs — et de vertigineuses ailes vertes et dorées, des ailes ou des lances, ou des... quelque chose, enfin, qui dit l'élan saint et guerrier.

"JEANNE"

En grands caractères d'électricité blanche, sur un treillage comme un filet de tennis, fait le triomphe de l'arc de triomphe.

Jeanne, Jeanne... Du haut de ton ciel, es-tu heureuse? Jeanne... Jeanne... du haut de ton ciel... réclamais-tu tant d'honneurs?

Aux carrefours, les réverbères sont camouflés en grandes urnes, et les corolles colorées s'enorgueillissent.

Enfin, dans cet éclat, la foule noire gronde et se meut lentement, comme un seul animal. Ce bruit, qu'on entend... ce sont certainement des conversations... ou des plaintes ("Vous ne pouvez pas faire attention, bougre de voyou, ou espèce de maladroite?" — "On ne passe pas! Mince! Ce serait bien la peine d'occuper le trottoir depuis cinq heures de temps pour se faire marcher sur les pattes!" — "Pardon? Je m'n mouche de votre pardon, ça ne coûte rien et ça ne nourrit pas...")... c'est un cri fauve et mêlé, c'est monstrueusement énorme.

(Suite à la page 37)

Un vrai pêcheur à la ligne

Par GEORGES BOYER



QUAND Mme Placide vit partir son mari pour la pêche, elle ne put s'interdire de lui faire ces excellentes recommandations : "Ne te baigne pas; couvre-toi bien quand tombera la fraîcheur du soir; rentre de bonne heure."

Sans répondre, M. Placide s'en fut, coiffé d'un vaste chapeau de jonc, portant en bandoulière sa canne à pêche démontée et le panier contenant les boîtes de fer blanc remplies d'amorces, d'appâts, de grains de blé cuit, de mouches, de choses grouillantes et immondes, d'huile d'aspic, de crins de Florence, de vairons artificiels, d'hameçons de rechange et maintes autres choses mystérieuses dont lui seul a le secret.

M. Placide remonta le cours de la rivière très haut, très loin, et finit par découvrir un petit coin délicieusement ombragé, à un tournant dont les bords étaient couverts d'une tapisserie de feuilles de nénuphars fixée par les clous d'or des fleurs et ourlée par les reines des prés de la berge. L'endroit était silencieux et solitaire.

M. Placide ouvrit son pliant, ajusta ses grosses lunettes rondes sur l'extrémité de son nez, amorça consciencieusement à quelques mètres en amont et tendit sa ligne.

Des effluves printaniers saturaient l'air d'aromates; des souffles légers passaient dans les touffes d'iris — sabre au clair — et dans les roseaux minces qui rendaient un bruit de robe froissée; des mouches imperceptibles dansaient un menuet ou nouaient des rondes au son d'une musique ténue; dans les buissons environnants, des oiseaux voletaient, battaient des ailes, s'appelaient.

M. Placide qui était, devant l'Eternel, un grand culotteur de pipes, en bourra une, tira quelques bouffées et s'arrêta net, l'âme en suspens : son flotteur avait remué, "ça mordait".

Quelque gardon neurasthénique, enclin au suicide, avait frôlé l'hameçon, ou quelque truite téméraire "avait senti l'eau lui venir à la bouche", en présence d'un vermisseau appétissant qui emmaillottait, de sa chair succulente, le fer meurtrier.

Ça mordait, mais à ce moment précis, une fauvette se mit à gazouiller de façon telle, qu'on eût pu supposer qu'elle se gargarisait avec trois perles de l'aigail que l'aurore laisse avec tant de précautions au creux des feuilles et des corolles.



M. Placide fit "chut !" et le silence redevenait absolu. Mais il était trop tard, la truite avait soupçonné le piège et s'avisait de circonspection.

Notre pêcheur se dit simplement : "Il reste une truite dans la rivière, je l'aurai"; l'appétit vient en mangeant... "ma truite reviendra".

Alors, M. Placide, dans l'isolement absolu, dans l'abstraction des choses ambiantes, demeura immobile, figé dans une attitude d'anxieuse expectative; il resta pétrifié dans une attention concentrée; l'oeil fixé sur le bouchon, oubliant de rejeter la dernière bouffée de fumée qui lui gonflait la joue, donnant toutes ses pensées, son corps, sa vie, tout son être à cette observation.

Dès lors, les heures coulèrent au fil de l'onde avec une rapidité effrayante et silencieuse, sans surprendre une palpitation, un frémissement dans l'immobilité de momie du pêcheur.

Une araignée accrocha sa toile au chapeau, à la pipe éteinte, au nez et à la canne à pêche de M. Placide; un martin-pêcheur, dont le vol furtif rayait l'air d'un éclair d'émeraude, finit par venir se percher à l'extrémité de la gaule suspendue...

Puis le soir s'inclina sur la terre.

Les petites verveines étonnées regardèrent de leurs yeux bleus, avant de les fermer, cet homme immobile comme un dieu terne; les petites clochettes des campanules sonnèrent l'angélus au balancement de la brise, pour essayer de le rappeler à la réalité; une limace qui ressemblait à une pelure d'orange ambulante, voulut voir s'il s'agissait d'une figure de cire du Musée Grévin, et grimpa, en rampant par le pied du chevalet, jusque sur la joue de M. Placide; puis elle s'enfuit "ventre à terre", en lui faisant les cornes et en laissant le sillage d'une traînée d'argent sur son passage.

Puis la nuit vint, une nuit de contes de fées, imprégnée de cette poésie qui fait les âmes molles à défaillir et qui leur donne un besoin de tendresses éperdues, ineffablement douces.



Des buées flottantes ensevelirent l'impassible pêcheur, l'entourèrent d'un coton vaporeux, d'une nappe de brouillard sur laquelle la lune versait la sérénité de ses blancheurs mélancoliques.

Les étoiles clignèrent d'étonnement en regardant ce pêcheur nocturne; les branches des saules s'inclinèrent, attirées par le vertige des reflets; le ruban d'argent de la rivière silencieuse et perfide eut des clapotements d'inquiétude; les bêtes des marécages clapotements d'inquiétude; les bêtes des marécages notes isolées, courtes, tristes et monotones que jette au ciel la voix des crapauds; dans les liquides profondeurs, des chevelures de naïades passèrent comme de grandes herbes aquatiques tourmentées par des remous, et leurs yeux verts mirent sur les

berges des lueurs phosphorescentes de vers luisants.

Hypnotisé dans la muette contemplation de son bouchon, M. Placide ne bronchait pas. Le jour revint puis mourut; d'autres jours s'égrenèrent; mais ni le prestige des soleils levants, ni la solennité flamboyante des midis, ni l'apothéose des soirs n'éteignirent son exaltation, ne paralysèrent son enthousiasme.

Des semaines et des mois passèrent. Un orage fracassa un grand peuplier à deux pas du pêcheur; un tremblement de terre rida un instant la surface de l'eau et put laisser croire que le bouchon avait remué derechef; le pêcheur toujours prêt à ferrer, ne fit que redoubler d'attention...

Cependant, sa femme inquiète, s'était rendue au bureau du quartier, à la morgue et, de là, au pied de l'autel consacré à saint Antoine, et elle implorait ce grand saint auquel la piété des croyants prête le pouvoir de faire retrouver les objets perdus.

Toutes les recherches furent vaines.



Cette mystérieuse disparition passionna les journaux qui, pour cette raison que les Chambres étaient en vacances, se trouvaient dans une pénurie complète d'événements sensationnels.

Ces journaux organisèrent des recherches. Des mages, devins, croyants, liseurs de pensée, tireurs de cartes, inspecteurs de marcs, de café, s'accordèrent pour déclarer que M. Placide avait été assassiné du côté de Châtenay.

Des dompteurs se mêlèrent aux perquisitions palpitantes à travers les fourrés, avec des hyènes affamées tenues en laisse.

De nombreux agents de la Sûreté étaient sur les dents, et chacun d'eux suivait une piste très sérieuse, ce qui lui permettait de demander au gouvernement force ressources pécuniaires et de déclarer que l'arrestation de l'assassin n'était plus qu'une question d'heures.

Sur les places publiques, les chanteurs des rues détaillèrent en complainte les épisodes et les horribles circonstances de l'assassinat.

Des mères de famille ne voulurent plus laisser sortir leurs enfants.

Enfin, Mme Placide, persuadée que son mari pêchait dans l'autre monde, songea déjà à remplir les formalités qui lui permettaient de se remarier, lorsque sonna l'heure de la clôture de la pêche.

Alors, un garde champêtre, n'écoulant que son courage, fit une tournée sur les bords de la rivière. Au nom de la loi, "il arrêta", si j'ose m'exprimer ainsi le pêcheur passionné qui, à son approche, avait rejeté la bouffée de fumée qui lui gonflait la joue et fait :

— Chut !! Chut !!! je l'aurai...

— Quoi ?

— Ma truite.



M. Placide fut appréhendé; on lui confisqua ses engins malgré ses véhémentes protestations, de sorte qu'il dut, dès cet instant, se priver de tabac à priser et à fumer pour faire des économies et se payer une nouvelle canne l'année suivante, afin de revenir au même endroit prendre la truite qu'il n'avait pu ferrer.

Et le garde-pêche pour avoir — selon le rapport que le maire de l'endroit écrivit — "au péril de sa vie, arrêté un redoutable braconnier", le garde-pêche eut les palmes académiques.

Rêve menteur

(Inédit)

LORSQUE je m'endormis, Phébé, la belle Reine M'affirma que toujours mon "Ange" m'aimerait Et je vous vis alors, assise sous un frêne, Tandis que le zéphyr dans l'arbre murmurait.

Vos yeux levés vers moi, beaucoup mieux que vos [lèvres, Faisaient de doux serments qui sont pourtant bien [vieux Mais qui mettront toujours au coeur un peu de fièvre Mon âme s'en trouvait transportée jusqu'aux cieux.

Si je pleurais hier, je pleurerai dès l'aube; Mais puisque cette nuit le trop cruel destin De moi ne se souvient, la joie que je dérobe Appartient à mon coeur, qui cela c'est certain.

Eugène Eviral d'ERFLA.

Ce 28 avril 1929.

L'idylle du Reposoir

1

LES cloches de dimanche, qui troublaient de leurs voix graves, de leurs voix aiguës, le morne silence du ciel, qui s'appelaient et riaient au-dessus des toits de tuiles, qui éveillaient de lointains échos dans la campagne criblée de soleil, les cloches de Fête-Dieu qui annonçaient des venues d'âmes pures, d'enfants voilées de tulle blanc vers les autels, qui semaient sur toute la ville de la joie et de l'espoir, les cloches jeunes et vieilles qui se répondaient comme des oiseaux en cage dans la haute tour de la cathédrale, dans les églises des faubourgs, dans les chapelles des couvents, obsédaient Claude de Miradol. Il aurait voulu, d'un geste impérieux, les rendre muettes. Elles lui faisaient mal à en pleurer. C'était comme si des mains tourmenteuses eussent cherché la plaie de son cœur pour l'élargir, pour l'envenimer et le contraignaient, si doloient encore, si meurtri, n'ayant pas la force de les repousser, de se défendre, à retourner la tête vers le Calvaire, à revoir les ruines de ce qui avait été du Bonheur. Et, le mention dans les doigts, les yeux fixes, brûlés par les larmes et par la fièvre, au fond du jardin solitaire où s'écoulaient les lentes journées de sa convalescence d'âme, il se reprit à penser tout haut, à sangloter douloureusement :

"Que lui avais-je donc fait ? Pourquoi s'est-elle lassée de mes tendresses ? Pourquoi m'a-t-elle trompé, moi qui l'aimais à en mourir ?"

Il se rappelait jusque dans les moindres détails la fin lamentable et prompt de cet amour qui devait durer toute la vie, les scènes violentes de colère, d'amertume, de jalousie qui avaient bientôt creusé entre Guite et lui un infranchissable fossé, les men songes entêtés, dérisoires, les comédies navrantes, la rupture brusque, courageuse, pire que l'amputation d'un membre broyé par un obus, à la veille d'être lâche, de retomber plus soumis, plus aveugle sous le joug, et son retour d'enfant prodigue, en détresse, comme fouetté par une pluie d'orage, à bout de forces, de désillusions dans la petite ville natale, dans la paisible maison qui abritait la douce vieillesse de la meilleure des mères, une vieillesse souriante, enviable, étayée d'amitiés fidèles, hantée de chers souvenirs et de consolantes croyances, l'accueil à bras ouverts, attendri, qui l'avait réchauffé. Mais déjà ce calme immuable, cette stagnation de chaland qui sommeille dans l'eau morte d'un canal lui étaient odieux. Il avait l'impression de s'être trompé de route, d'avoir échoué en un pays où personne ne le comprenait. Il étouffait comme sous un plafond trop bas de mansarde étroite. Il souffrait de ne pouvoir se plaindre et s'épancher. Il redoutait les réflexions hostiles, les airs d'indulgence et de vague pitié, les hochements de tête qui l'eussent sans doute interrompu au moindre essai d'aveu nargué comme un malade dont la raison vacille et qui ne sait plus ce qu'il dit, qui marmonne d'in vraisemblables histoires. La disette absolue de plaisirs, l'enlèvement qui s'épaississait autour de son cerveau, le rejetait dans le passé. Il aspirait à s'évader de la geôle d'exil où, volontairement, imprudemment, il s'était enfermé. Il avait hâte de prendre le train qui le ramènerait à Paris, de se perdre, de s'étourdir dans le mouvement des foules changeantes, d'interroger des camarades qui ne mentiraient pas, de savoir si l'infidèle le regrettait, avait eu quelque chagrin, quelque émoi aux lendemains de leur brouille ou en avait pris insoucieusement son parti, s'accommodait d'avoir cherché ailleurs la joie d'aimer, était vraiment heureuse. Heureuse ! L'inconsolable répétait le mot désespérant avec une sourde angoisse, et il lui sembla que les battements de son cœur s'arrêtaient dans l'étreinte d'un étau, que sa bouche s'empoisonnait de fiel.

Le jardin était comme une robe d'épousée que les clartés des cierges pailletent de frissonnantes taches d'or. Des roses blanches, au parfum subtil d'amande, par centaines, par milliers, enguirlandaient les vénérables troncs des arbres et les charmes, égayaient les socles des vases de marbre. Entre des bordures d'oeillets blancs se balançaient de magnifiques lis et des pavots immaculés. D'invisibles fauvettes mêlaient comme les trilles rieurs d'une flûte de cristal à la monotone et berceuse plainte du jet d'eau. Des flots de lumière ruisselaient du ciel, inondaient les choses et les embellissaient. On eût dit que les branches étaient irradiées de merveilles émeraude, que de magiques prunelles y scintillaient, y cherchaient d'autres regards. Et autant que les cloches, ces épanouissements de calices, ces blancheurs éparpillées, ces tiges flexibles, ces scintillements de pierres précieuses, ces gazouillis d'oi-

seaux qui lui suggéraient tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait perdu, la taille souple, les yeux ensorceleurs, les épaules nacrées, l'adorable visage, la voix câline de Guite, l'irritaient, le brisaient. Il la sentait rôder autour de lui, comme un fantôme, s'approcher à petits pas. Elle se penchait lentement afin qu'il ne perdît pas une seule de ses paroles, murmurait phrase à phrase, avec des inflexions de raillerie, l'adieu désenchanté et désenchanteur qui avait été le dernier couplet de leur chanson d'amour, lui en enfonçait chaque mot dans le cœur et dans le cerveau, comme de longs clous rouillés.

"N'est-ce pas beaucoup, disait-elle, que je me sois laissé aimer, que vous m'ayez amusé un peu plus d'un mois ? Vous seriez-vous imaginé par hasard que j'avais l'âme d'une grisette, que cet essai se transformerait en amour à perpétuité, que je vous prierais de m'offrir votre nom. Ma première expé-



Vous ne méritez pas que je m'intéresse à vous !

rience du mariage m'a suffi. Vous commencez à me persécuter, à être jaloux, vous perdez la tête quand je souris au salut d'un ami, quand j'arrive en retard, quand je reçois une lettre. Vraiment, ce n'est plus drôle de "jouer avec vous" comme gouaille le clown Foottit, et il vaut mieux, avant les grandes scènes, baisser le rideau. On ferme, cher monsieur, on s'en retourne chacun chez soi !"

Il défaillait comme un vagabond qu'écrase une charge trop lourde et qui n'a plus la force et le courage de finir l'étape, de graver les côtes pierreuses. L'éternel repos de la mort l'attirait.

Le sable de l'allée craqua sous des galoches de servants. Philomène, qui depuis trente ans repassait et ravaudait le linge de la maison, surgit au seuil de la tonnelle, le bonnet de travers, les joues luisantes, le regard aux aguets derrière ses lunettes rondes.

"J'aurais dû penser, bougonna-t-elle essoufflée, que vous étiez à prendre le frais dans le jardin et ne pas vous chercher ailleurs comme une sotte... Autrement, Madame m'envoie vous dire, sauf votre respect, monsieur Claude, que ce n'est pas permis de rester les deux pieds dans un soulier un jour comme aujourd'hui, qu'on vous espère au reposoir de

l'impasse Cantegraille... Ces demoiselles ont apporté de pleins paniers de fleurs, et ça travaille, ça rit, les cœurs mignons, comme si elles se figuraient gagner le Paradis !"

Claude lui coupa la parole, fatigué par ce verbiage.

"Retourne vite les aider, je te suis.

— Bien sûr, monsieur ?" insista-t-elle.

Il haussa les épaules et répliqua d'un ton maussade :

"Je n'ai rien de mieux à faire !"

x x x x x

Cependant, une émotion profonde, inéluctable, l'envahit, le pénétra lorsque de la porte cochère, ouverte à deux battants, il vit la rue parée comme pour des noces de princesse, les façades de briques et les balcons de pierre des vieux hôtels tendus de rideaux de soie, de draps où étaient épinglés des bouquets, des guirlandes de laurier et de myrthe, le tapis épais, féérique, de corolles effeuillées, qui cachait les pavés et les ruisseaux et où d'adroites mains avaient dessiné des arabesques, de naïfs emblèmes, des blasons d'orgueil et de seigneurie ainsi que sur une page de missel, les voiles de navire tendues entre les toits et qui se gonflaient, qui avaient l'apparence d'une voûte d'église d'où s'épandent d'indécises et mystérieuses ombres, et les papillons, les abeilles, qui tournoyaient pris de vertige, grisés par cette moisson de fleurs, qui voletaient dans l'air doré, pareils à de légers pétales. Il revivait des minutes d'émerveillement ingénu, d'innocence angélique, de foi ardente.

Il se redressait apaisé comme sous des bénédictions. A l'entrée de l'impasse, madame de Miradol, assise dans une bergère en velours d'Utrecht, contemplait son œuvre, aiguillonnait les jeunes filles qui étaient venues l'aider et riait aux éclats, musant, chantant, étendaient la nappe de dentelles, ajoutaient des roses aux roses, plantaient le tabernacle, étayaient les chandeliers.

L'une entre toutes, par sa joliesse exquise et délicate, eût mérité d'entendre bruire à ses oreilles les plus exquis compliments. Elle n'était ni grande ni petite, avec des cheveux de soie d'un blond cendré, des bouclettes où l'on aurait cru que dormaient des rayons pâles de soleil automnal, de larges yeux de poupée comme remplis d'une eau limpide et bleuâtre de source, des lèvres veloutées d'une teinte de fruit qu'aucun contact n'a terni et qui rayonnaient, qui avaient le charme auroral d'une bouche de baby. Elle portait une toilette très simple de mousseline. Un ruban rose lui servait de ceinture. Des brins de chèvrefeuille et de viorne s'enchevêtraient sur son chapeau de paille.

Les bruyantes travailleuses se turent et s'arrêtèrent. Le visage douloureux de Claude les intimidait, les troublait. Elles craignaient d'avoir les joues trop colorées, d'être décoiffées, de déplaire à ce visiteur inattendu, à ce personnage romanesque et misanthrope sur qui l'on chuchottait par la ville tant de choses et que l'on n'avait pas encore aperçu depuis qu'il était arrivé de Paris, ni dans quelque salon, ni aux offices de la cathédrale, ni sur le mail à la musique militaire. En hâte, confuses, gênées, inquiètes, elles dénouèrent les cordons de leurs tabliers de sacristaines.

Madame de Miradol s'était levée, plaisantait : "Tu te montres quand il n'y a plus rien à faire, paresseux fieffé !"

Il s'écria aimablement, dans un désir de les apaiser, de les rassurer :

"J'espère, Mesdemoiselles, que ma mère n'a pas bien regardé, que je puis me rendre utile."

Elles s'enhardirent, babillèrent en même temps.

"Mais certes oui, monsieur... Vous accrocherez les cordons du dais... Le Saint-Esprit ne tient pas... Nous ne serions jamais parvenues, toutes seules, à clouer le socle, ça abîme trop les doigts, les coups de marteau... Désirez-vous un tablier ?"

Madame de Miradol les gourmanda :

"Attendez au moins que je vous aie présenté Claude, mes petites belles".

Les jeunes filles s'avancèrent comme pour une distribution de prix.

"Mademoiselle Jacqueline de Fonfrède et sa soeur Bérengère, continua la douairière, qui observait son fils à la dérochée, mademoiselle Andrée de Vindrac, mademoiselle Thérèse de la Bastide, ta cousine."

Elle prit un temps avant de prononcer le nom de la dernière, de celle qui avait des cheveux si fins et des yeux si clairs.

"Mademoiselle Colette de Saint-Cirgue, Lillette

qui vient de sortir du Sacré-Coeur, la fille de nos meilleurs amis."

La douce blonde salua monsieur de Mirandol d'une cérémonieuse révérence. Il sursauta comme ébloui par un brusque jet de lumière et soupira :

"Lilette, Lilette... Est-ce possible que ce soit vous, mademoiselle, vous qui aviez les cheveux dans le dos, qui sautiez à la corde avec des rires fous, qui vouliez toujours tenir ma main quand vous étiez malade, Lilette qui aimait tant les pralines et les contes de fées..."

—Je vous avais reconnu aussitôt, moi, fit-elle instinctivement coquette et affectueuse, mais j'étais fâchée que vous ne fussiez pas venu nous voir, que vous eussiez l'air de ne plus vous souvenir de votre petite amie, de l'enfant qui vous surnommait le "Monsieur joli", et vous mériteriez que je ne vous pardonne pas."

Thérèse de la Bastide, qui avait des allures fanfaronnes de garçon manqué, les sépara.

"Vous n'êtes pas ici, mon cousin, pour nous empêcher de travailler, dit-elle; voilà le marteau et les clous."

Madame de Mirandol s'étant à nouveau enfoncée dans la moelleuse bergère, suivait des yeux Lilette et Claude. Un instant, ils furent tout près l'un de l'autre au haut d'une échelle double, et la jeune fille chuchota :

"Vous n'aviez pas cette mine défaite et ces mauvais yeux, autrefois; je devine que vous pleurez quand personne ne peut vous surprendre, et l'on ne pleure pas pour des bêtises, pour rien, à mon âge et au vôtre!"

—Mais pas du tout, mademoiselle, balbutia Claude, c'est la grosse chaleur, à laquelle je ne suis plus accoutumé et qui m'accable; soyez sûre que je n'ai pas le moindre ennui.

—Le jureriez-vous sur ma tête?

—Je ne jure que si cela en vaut la peine.

—Vilain menteur!

—Petite curieuse!"

Elle fit la moue et, presque fâchée, s'écria :

"Vous ne méritez pas que je m'intéresse à vous!"

X X X X X

Les trois bonnes de madame de Mirandol, la gouvernante de Vindrac et le cocher du marquis de Fonfrède accouraient affairés, les bras levés, la gorge sèche, comme des annonciateurs de victoire.

"Dépêchez-vous d'allumer les cierges, mesdemoiselles, s'écrièrent-ils, la procession sort de la place des Salenques, il ne reste que le reposoir des bonnes Soeurs de la Sainte-Enfance avant le nôtre."

Ce fut une envolée de jupes autour du tabernacle et des chandeliers, et bientôt l'éphémère autel resplendit comme une chaise, les bottelées de fleurs, les voiles de guipures, les draperies de velours eurent un patine d'or, miroitèrent, s'animèrent d'une danse joyeuse de petites flammes jaunes. Les rauques et rythmiques roulements des tambours scandaient au loin la solennelle rumeur des psalmodies, les vibrations allègres des cantiques qu'entonnaient des voix d'écoliers et des voix de femmes.

Les fenêtres des maisons s'ouvraient, les domestiques apportaient sur les balcons des corbeilles de pétales et de feuilles. Et les bannières des paroisses, les drapeaux des confréries, les reliques précieuses, les statues vénérées des protecteurs de la cité, de la Vierge Noire et de saint Jude emplirent soudain toute la rue.

Les souliers de satin des premières communiantes, les grosses chaussures cloutées des pénitents, les bottines des congréganistes et des dévots éraisaient le délicieux tapis comme des grappes mûres de vendange. Tout était blanc. A voir ce cortège, on se fût imaginé que de frêles nuées, des débris d'avalanches ondulantes entre les façades, traînaient refoulés par l'ostensoir que l'évêque tenait dans les mains. Et des mansardes, des fenêtres, des balcons, des porches, jaillirent de nouvelles fleurs sur les fleurs, et toutes ces parcelles de roses, de tubéreuses, de marguerites, d'hortensias, de phlox, s'accrochèrent aux ornements des prêtres, aux simarres des enfants de chœur, aux broderies du dais. La procession s'avancait comme sous des rafales d'une neige odorante et radieuse.

Claude s'était agenouillé à côté de Lilette, et dans la fumée qui s'élevait des encensoirs, cependant que planait sur les têtes courbées l'auguste Signe de l'officiant, les mains jointes vers sa petite amie de jadis, il exhala de toute son âme angoissée cette oraison suprême :

"Dieu doit exaucer vos prières, Lilette; demandez-lui, je vous en supplie, du bonheur, de l'oubli pour le pauvre fou que je suis!"

II

Mademoiselle de Saint-Cirgue était à son piano lorsque Claude entra dans le salon, timidement, comme s'il eût pénétré dans une chapelle.

Les persiennes closes et les longs rideaux de mouseline tamisaient la lumière, et ces vagues ténèbres, où apparaissaient de solennelles alignées de portraits, des panneaux de tapisserie, de vieilles choses délicates et jolies, avaient une fraîcheur assoupissante de forêt.

Ainsi qu'en les Annonciations des maîtres mysti-

ques, des rais de soleil semés d'atomes blonds qui tourbillonnaient, qui emplissaient l'air d'une vie mystérieuse, frôlaient les cheveux de la musicienne, y allumaient des luisances de bijou.

Troublée, elle aussi, anxieuse, s'énervant d'une attente où les coups de sonnette, le roulement d'une voiture dans la rue, les moindres bruits la faisaient tressaillir de la nuque aux talons, Lilette effleurait les touches d'ivoire de ses doigts fuselés. Elle était à l'unisson de leur rêve à tous deux, de leur émoi, cette musique douce, sentimentale de Chopin, et, sans que sa chère fiancée se doutât de sa présence, Claude l'écoutait en un ravissement de tout l'être, s'en grisait comme d'un philtre.

Ses yeux, peu à peu accoutumés à l'obscurité, distinguaient Lilette, l'épiaient, se délectaient de la voir, et il s'écria enfin d'une voix de reconnaissance et de tendresse :

"Je vous aime."

Elle se leva, avec un grand frisson, murmura :

"Oh! que vous m'avez fait peur!"

Il avait saisi les mains de Lilette. Il l'implorait. "Ne me permettez-vous pas de vous embrasser, ma belle fiancée, mon amour?"

Sans rien répondre, elle s'abattit d'un élan dans ses bras, lui accorda, dans un sourire extasié, sa jeunesse, sa beauté, son âme blanche. Et il la baisa dévotement sur le front, sur les paupières et derrière ses petites oreilles et dans ses cheveux follets, enveloppa tout ce visage adorable d'un voile de caresses.

"Je vous aime, mon coeur, répétait-il, je vous aime, je vous aime."

—M'aimerez-vous toujours comme vous m'aimez aujourd'hui? demanda-t-elle.

—Toujours, mon aimée, toujours, et chaque jour davantage!"

Et les lèvres de Claude s'appuyèrent sur les lèvres de Lilette, passionnément et chastement, s'y purifièrent des anciennes souillures, y consacrerent leur serment, y reconquirent la joie de vivre, la confiance dans l'avenir, la foi.



"Comme vous m'aimez peu..."

La tête charmante de la jeune fille s'était renversée en arrière et les épingles d'écaille qui retenaient ses cheveux tombèrent une à une sur le sol. Ainsi décoiffée, elle ressemblait aux petites saintes des légendes dorées, qui convertissaient les malheureux pécheurs, qui les guidaient vers le ciel de leur regard d'enchantement, qui leur rendaient la quiétude perdue, le bonheur vainement cherché sur les mauvaises routes.

III

Les fenêtres, encore éclairées, qui brillaient aux flancs des collines et sur les berges de la rivière, s'étaient éteintes une à une, et toutes les rumeurs qui tissent le silence des belles nuits chaudes de septembre, toute la vie mystérieuse qui palpite dans les ténèbres renaissaient, donnaient l'illusion d'une incessante et vague poussée lointaine des foules pélerines que guident les étoiles. De rauques cris de hiboux, des aboiements affolés de chiens, les grelots des charrettes, les chansons hoquetées des ivrognes interrompaient par instants la mélancolique et endormante quiétude. Et les rainettes qui se reposaient au bord de l'eau faisaient penser à de magiques horloges où un timbre de cristal eût sonné les heures mortes, les heures roses et noires qui ne reviendront plus, invité l'âme à se recueillir, à rêver.

Claude s'attardait dans ces ténèbres qu'il aurait dû fuir comme un danger, se penchait sur la rampe de la terrasse, comme s'il eût écouté quelqu'un qui parlait de lui.

Du salon, où elle venait d'écrire à sa mère, Lilette l'avait appelé à plusieurs reprises et il ne s'était pas dérangé, n'avait pas même tressailli.

O les veilles de départ, lorsque l'on quitte la maison de la première halte, le vieux logis qui se cache derrière la forêt, vous semble vouloir abriter d'initiales béatitudes, à n'entendre que les gazouillements des nids et les aveux d'amour, la chambre qui s'emplissait de la fraîche haleine des bois, d'une odeur

de bouquet et de rosée, et d'une lumière si blonde, si limpide dès que les volets étaient ouverts, les fenêtres qui encadraient des ciels nacrés d'aube, des ciels étranges de crépuscule, des ciels profonds, constellés d'astres et les reflets fuyants, éphémères de l'eau, et le frisson des feuillages, et les belles lignes violettes et bleues des coteaux, les fenêtres qui servaient d'accoudoirs aux langueurs infinies, qui furent si propices aux causeries câlines, aux projets d'avenir, aux baisers délicieux! O l'arrière-pensée que l'on ne goûtera plus ailleurs de semblables joies, que l'on a épuisé d'un coup la somme de bonheur qui est réservée à chaque créature, qu'au tournant de la route, quand auront disparu, parmi les arbres et la poussière, les toits du gîte regretté, les jours mauvais, les jours incertains commenceront!

Qu'ils étaient fous de s'en aller ainsi, de ne pas avoir brûlé leurs malles; qu'il avait eu tort, cependant que Lilette ne demandait qu'à modeler ses désirs sur les siens, qu'à suivre ses conseils, de ne pas la décider à fuir l'agitation des villes, à s'isoler complètement avec lui, loin de tout, de l'attirer vers Paris!

Aurait-il la force de tenir ses serments, de ne pas succomber aux tentations si madame de Noctis le relançait, souffrait de leur rupture, mettait tout en jeu pour le reprendre? Était-il bien guéri de cet ancien amour? Avait-il suffisamment réfléchi avant d'engager son honneur dans ce mariage romanesque?

Il aimait Lilette, il eût été malheureux au delà de tout de lui causer la peine la plus légère. Elle le ravissait par sa douceur passionnée, par sa joliesse idéale. Il se disait que ce serait commettre l'action la plus vile, la plus odieuse, que de la tromper, d'obéir aux suggestions de Guite. Et pourtant, si à cette heure, son ami le meilleur l'avait interrogé, les yeux dans les yeux, se fût écrié: "Claude, donne-moi ta parole d'honneur que tu rejetterais hors de ta vie cette femme, le jour où elle y repaîtrait, où elle en appellerait à ton coeur", il eût, avec des rougissements de honte, répondu tout bas:

"Je ne peux pas t'en donner ma parole d'honneur!"

Il frappa la terre du pied comme pour écraser une bête venimeuse, mais les bras nus de Lilette qui s'était approchée de lui à petits pas, se nouèrent à son cou et l'embrassant et le grondant à la fois, la jeune femme s'exclama:

"C'est gentil, monsieur, de ne pas répondre à sa petite Lilette, de lui fausser compagnie comme si vous aviez des raisons de la boudoir... Vous mériteriez que je ne sais quoi, tout ce qu'une femme doit faire de pire à un vilain homme... Ça vous amuse donc de contempler ces taches d'encre d'où s'envoient des chauves-souris... D'abord, quand on doit voyager, on se couche de bonne heure."

Il l'interrompit: "Nous ne partons plus."

—Tu ris! A présent que toutes les malles sont finies, que les ordres sont donnés!...

—Nous en serons quittes pour les défaire, on est admirablement ici, à quoi bon se remettre en route!

—Vraiment, vous avez décidé ça tout seul... Eh bien, moi, je voudrais déjà être arrivée à Paris dans notre "chez nous" et si vous tenez à moisir aux champs!...

—Lilette, nous étions si heureux!...

—Ne le serons-nous pas autant là-bas? Et puis merci, pour que vos bons amis me prennent en grippe, m'accusent de vous séquestrer au moment des chasses, pour qu'on ne nous invite plus jamais nulle part... On part demain, dites tout de suite que le monsieur et la dame partent demain, ou je ne vous aime plus!..."

Il murmura: "Puisque tu y tiens tant, nous partons!..."

Et ils rentrèrent dans leur chambre, tandis qu'à travers le grésillement des insectes, les friselis des feuilles de peupliers, les rainettes continuaient à égrener leur note brève et claire de cristal, à sonner les heures du passé!...

IV

Madame de Noctis s'appuyait sur le bras de Claude avec une lassitude croissante, l'entraînait à petits pas le long de la jetée, tandis que les servantes de l'auberge achevaient de dresser la table dans un clos de pommiers.

"Alors, vous n'avez été, ni satisfait, ni ennuyé de cette farce du hasard, dit-elle, de rencontrer dans une partie de campagne votre toquée de Guite... Vrai, votre coeur n'a pas battu un tout petit peu plus fort?..."

Monsieur de Mirandol mordait ses lèvres à les faire saigner, s'entêtait à se dérober, à ne pas lui répondre. Avec des inflexions de mélancolie, une voix désolée, langoureuse de victime d'amour, elle revint à l'assaut:

"Comme vous m'aimiez peu, comme vous vous êtes détaché facilement de moi... Ce matin, quand vous vous êtes avancé sur le perron du château comme sans m'avoir vu, que votre ami et le mien, monsieur de Bayeux s'est écrié: " Venez donc, Claude, " je tiens à vous présenter à la plus charmante de "nos voisines, à madame de Noctis", je me demande comment je ne me suis pas évanouie, comment j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour vous tendre la main, pour parvenir à répondre: "Mais monsieur (Suite à la page 40)



Ce que l'on voit

MURRAY WARREN

MADAME S'AMUSE

MADAME fait du sport. Oh! Madame est encore jeune; elle a trente-six ans... et vous ne lui en donneriez pas plus que vingt-cinq. C'est là, du moins, ce que lui disent ses amies.

Madame a les cheveux coupés courts, les robes au trois-cinquième de leur longueur, un auto, un tennis, un sac de golf, un costume d'équitation, un chien, un chat... et deux enfants. Deux amours d'enfants... Ils ressemblent à leur mère, disent les invités. Le plus vieux a six ans, l'autre six mois. Et, tranquilles, oh! tranquilles, ma chère! On ne les entend jamais.

Le papa entre à six heures de son bureau. Il soupe, fait sa toilette, et se rend à son cercle. Il a les cheveux grisonnants. Vous comprenez, il travaille tant ce pauvre homme!... Et tout cela, pour sa petite femme qu'il adore... Et Madame sourit, d'un plissement de lèvres gêné à cause du carmin qui les recouvre.

Ce dimanche midi, Madame parut au salon, moulée impeccablement dans une longue robe d'amazone.

— "Arthur, viens-tu avec nous cet après-midi? Nous allons à la campagne. Il y aura nombreuse compagnie, amusements divers et puis goûter sur l'herbe, à l'ombre des sapins."

— "Excuse-moi, ma chérie, mais je suis quelque peu fatigué aujourd'hui. Je veux me reposer, car il y aura abondance de travail, au bureau demain matin."

— "Je le regrette, Arthur, mais j'irai seule. A tantôt!... Et surtout, repose-toi bien. Défense stricte de te fatiguer cet après-midi." Madame le menace gentiment du bout de son doigt effilé.

— "Et les enfants?" reprend le papa.

— "Ne t'occupe pas. Ils dorment bien tranquilles, dans leurs petits lits." Et Madame sort, élégante, la badine à la main.

— "Enfin, je vais faire un somme", se dit Monsieur en étouffant un bâillement. Il s'étend confortablement sur un long divan oriental... et ferme les yeux. Il songe, attendant le sommeil qui ne vient pas. Tout de même qu'on est bien dans son petit chez-soi!... Dire qu'il a peine pour conquérir tout cela! Le travail n'a pas été épargné... On a bûché, on a besogné... Mais après l'effort, le succès... l'argent... l'aisance... la vie facile. Une gentille femme... deux beaux enfants... enfin un délicieux chez-soi... Et le papa se sourit doucement à lui-même.

Mais, tout-à-coup, BING! BANG! PIF! PAF! un roulement de tonnerre, des hurlements prolongés, suivis d'une cascade de cris stridents et désespérés...

Qu'y a-t-il, grand Dieu? La maison s'écroule-t-elle? Le Monsieur bondit sur ses deux pieds... Le bruit vient d'en haut. Monsieur s'élance dans l'escalier, grimpe les marches quatre à quatre, entre dans la chambre des enfants...

Quel spectacle! Une table de toilette renversée, un meuble d'objets disparates gisant à terre; des verres brisés, des bouteilles en morceaux, des peignes, des brosses, des jouets démantibulés... Assis

au milieu des décombres, un jeune enfant qui pleure à chaudes larmes, les cheveux ébouriffés, l'air désespéré.

— "Ah! Mon pauvre petit! Qu'as-tu fait? Tu ne t'es pas blessé, au moins?" Le papa prend son enfant, l'élève à la hauteur de sa bouche, l'embrasse, le serre sur son cœur, cherche par tous les moyens à le consoler. L'enfant, voyant que ses larmes attirent la sympathie, crie de plus belle... pour être plus sympathique, sans doute.

— "Console-toi, mon petit pigeon en or, mon beau loup blanc! Console-toi, et papa t'achètera un gros cheval..."

— "Non! Je n'en veux pas."

— "Alors c'est une petite voiture que tu veux?"

— "Non! Non! Je n'en veux pas. Non! Non!" Et les pleurs reprennent de plus belle encore.

Le papa esquisse un geste d'impatience. Ah! S'il ne se retenait pas!...

Ses petits rêves d'anges troublés par le vacarme que fait son aîné, le cadet de six mois a ouvert les yeux... Depuis le matin, il dormait. Aussi se sent-il très disposé à préluder le concert par une ouverture magistrale.

Au son de ce nouvel instrument, plutôt discordant, le froncement des sourcils du papa s'accroît.

— "Sacrébleu!" Ça, ça le dépasse de cent coudées...

"Je n'en avais pas assez d'un... Il fallait que l'autre vint se mettre de la partie... Taisez-vous!... Taisez-vous!..." Seul, une série de puissants hurlements lui répondent. On se dirait dans les abattoirs de Chicago, sur un champ de bataille, dans une usine métallurgique, à une séance de radio, un soir de "static"... ou de "jazz", enfin partout, ailleurs que dans un coquet logis bourgeois de l'Avenue des Erables.

Au milieu de bruits perçants, on distingue quelque chose comme les détonations sourdes du canon. C'est le papa qui maugrée, dispute, tonne...

Le vain supplice

QUE ce langage clair vous ennue ou vous blesse, Nous parlerons français... tant que nous [parlerons!]

La bouche restera libre comme les fronts : C'est là notre désir, et c'est notre noblesse!

A quoi vous sert-il donc de l'insulter sans cesse? Plus le parler chéri sera souillé d'affronts, Plus amoureuxment nous le vénérans! Tu menaces du joug, la fierté se redresse!

Levez-vous et chantez, vocables glorieux Revêtus de splendeur, si vivants d'être vieux! Chantez : voici le bois du bûcher qu'on prépare!

Ils veulent votre mort, nobles morts immortels! Chantez : — Sans le savoir, ils vous font des autels — Car toutes les beautés ont souffert du barbare!

Albert LOZEAU.

— "Taisez-vous! Mais allez-vous vous TAIRE?" — "Nous ne nous taisons pas", semble-t-il entendre au milieu des crescendos et des descrescendos de sa progéniture.

"Si... a continue, pense le papa, la police va monter. Il faut trouver un moyen et les faire taire. Ah! Si leur mère était ici, au lieu de courir la campagne!..." Tout cela, suivi d'un juron si expressif que le portrait de Monsieur pendu sur la muraille en rougit jusque dans le blanc des yeux.

... Tout à coup, une idée lumineuse lui passe dans la cervelle. Miséricorde! Pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt? Déposant l'aîné sur son lit malgré ses protestations plus que véhémentes, il enjambe les décombres, et quatre à quatre, il disparaît dans l'escalier. Trente secondes après, il réapparaît, portant dans chaque main, une minuscule bouteille contenant du lait, qu'il n'a pas même pensé de sucrer ni de chauffer comme c'est l'habitude de Madame... pardon! de la servante, et dans chaque poche, un énorme morceau de sucre, capable de fermer la bouche à tous les marmots du monde.

... "Mon Dieu! C'est donc fini soupira le papa, en regardant les deux bébés, suçant à qui mieux mieux, l'un son biberon, l'autre son sucre. Je vais pouvoir descendre et reposer tranquille maintenant..."

Mais non! Mon vieux! Il est écrit de toute éternité dans les livres d'Allah que tu ne te reposeras pas cette journée-ci. Regarde... Les enfants te guettent du coin de l'oeil. Si tu fais mine de t'en aller, ils arrêtent de manger. Si tu sors, le bal recommence. Il ne te reste plus que deux alternatives, pauvre bougre que tu es. Premièrement, rester assis sur le coin du lit jusqu'à ce que la servante arrive. Deuxièmement, prendre tes deux gobelets dans tes bras et les descendre avec toi au salon. Si tu choisis la première, il te faudra coucher avec eux... et tu ne dormiras pas. Si tu prends la deuxième, ils t'obligeront à jouer à cache-cache et à faire le cheval... et tu ne dormiras pas plus.

... Chancelant sous le poids de ses deux héritiers, le papa prit tristement le chemin de l'escalier.

* * * *

Six heures sonnent au cadran. Madame entre. Monsieur affaissé dans une chaise tient ses deux enfants endormis dans ses bras. Madame embrasse Monsieur. Monsieur s'éveille.

— "Comme c'est beau, dit Madame d'un ton taquin de voir un bon gros papa bercer ses petits enfants! Tu as passé un bon après-midi au moins? Nous, nous nous sommes bien amusés... Quel "party"! Au fait, tu vas m'excuser... il me faut changer de toilette. Le groupe se rend chez Madame Albert. Nous y jouerons une partie de bridge... Ce soir nous allons danser au Château... Nous accompagnes-tu?..."

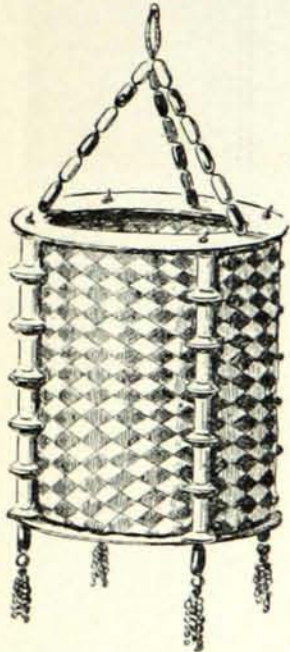
Monsieur leva la tête, sa bouche s'ouvrit... On ne sut jamais ce que dit Monsieur, mais ce qu'on sut très bien... c'est que Madame ne sortit pas ce soir-là!...

— 30 mai 1929.

AVEC DES BOBINES

UE faites-vous des bobines dont vous avez usé le fil?
"Je les brûle", me disent les unes; un bon point à ces ménagères économes.

"On les jette!" répondent les autres; ...gâcheuses! ...ou privilégiées qui ont le chauffage central et seulement le gaz à la cuisine.



Mais comme il faut mesdames, mettre en notre vie de l'utile et de l'agréable, qu'une vraie femme d'intérieur doit toujours chercher à créer économiquement du confort joli au "home" familial, nous allons transformer ces bobines, veuves de leur fil, en charmants petits meubles, qui auront leur utilité et compléteront coquettement le mobilier.

Vous savez toute la faveur dont jouissent actuellement ces petits meubles et accessoires fantaisistes; le genre rustique est très en honneur à la ville, c'est la revanche des champs!

Voici donc une page, créée à votre intention, dans laquelle vous choisirez, selon vos préférences; vous pouvez même exécuter plusieurs modèles en conservant soigneusement vos bobines, de toutes tailles, et en en glanant chez vos amies, et surtout chez couturières et modistes!

Le premier croquis vous montre une lanterne d'entrée que vous obtiendrez facilement en faisant faire par un petit menuisier deux cercles de bois de même dimension, puis vous réunirez un certain nombre de petites bobines ordinaires, vous les enfilerez dans une solide cordelette qui passera dans des trous correspondants pratiqués dans vos deux cercles de bois; un bon noeud les arrête.

Il ne reste plus qu'à confectionner une sorte de poche (en forme de seau) en toile normande (prenez une mince toile de soie), à gais petits carreaux, par exemple en jaune et bleu, ou en rose et vert, et glissez-la dans l'armature des bobines.

Des olives de bois, rappelant les teintes de la toile normande, enfilées solidement, serviront à suspendre cette amusante lanterne et à dissimuler le fil électrique.

Un gland d'olives de bois est fixé sous chaque colonne de bobines pour cacher le noeud de la cordelette.

Et voilà réalisé à bien peu de frais un luminaire coquet.

En vis-à-vis, vous avez une petite table à gâteaux, si pratique pour prendre une tasse de thé amicale, quand on est seulement deux ou trois amies et qu'il s'agit d'un petit papotage tout intime, sans mondanité.

Elle sera à trois étages, à votre choix, et faite de deux ou trois planchettes maintenues par des pieds en bobines! A votre goût, la table peut être carrée, ronde ou même rectangulaire, cela ne change rien.

Mais ici, il nous faut des montants rigides pour assurer la stabilité de notre petite table.

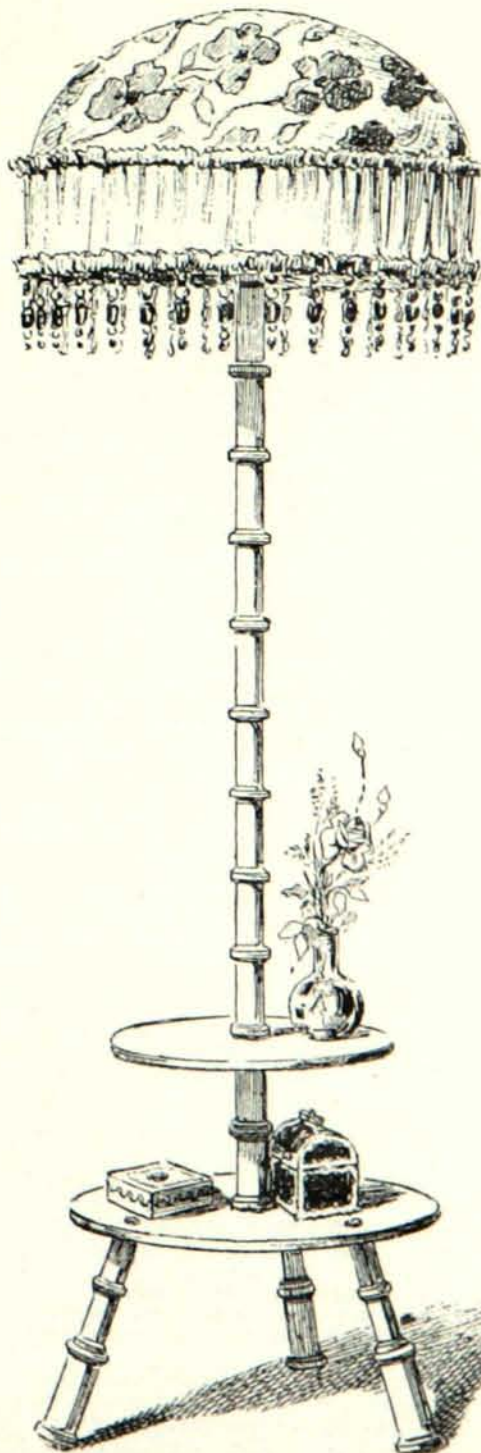
Nous choisirons les hautes et fortes bobines du fil à faufler (que vous connaissez bien toutes) et nous les enfilons sur une tige de bois ou de métal (type des tringles minces à rideaux). Un clou à large tête

décorative les arrête en haut en en bas des pieds. Comme pour la lanterne et pour tous ces objets, on peut passer planchettes et bobines au brou de noix et ensuite les encaustiquer en teinte chêne, ou les peindre au ripolin ou à la peinture laquée en ton assorti au mobilier ou au contraire très fantaisie. Les plus habiles exerceront même leur talent en sujets décoratifs: cercles de deux tons pour les bobines, ou fin cordon de fleurs grimpantes, le résultat serait ravissant.

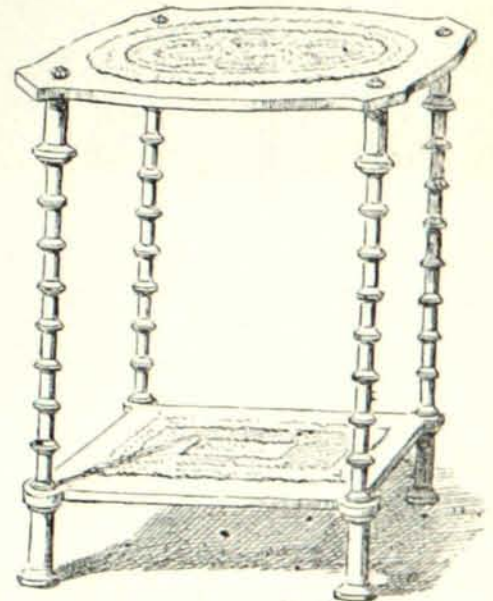
Vous pouvez encore poudrer d'or ou d'argent une peinture fraîche or sur noir, ou argent sur bleu nuit ou sur rouge ancien, on a alors des petits meubles genre chinois (les bobines rappelant le bambou) d'aspect très chic!

Complétez la petite table à gâteaux de napperons de dentelle.

Le bas de la page offre à gauche une gentille travailleuse obtenue de la on analogue, soit un cercle de bois (comme pour la lanterne) sur trois pieds en petites bobines maintenues par une tringle, une rondelle au centre et une tringle de bois à la base assure l'aplomb, et sur cette planchette, on placera le carton où l'on range fils, cotons, dé, ciseaux, etc...



Après le cercle du haut, une longue poche pointue, en cretonne fantaisie, terminée d'un gland de cordonnnet, donne asile à votre ouvrage commencé, madame; est-ce ingénieux? Depuis si longtemps vous rêviez d'une coquette travailleuse! La poche à ouvrage peut être fermée par un dessus froncé dans un ruban.

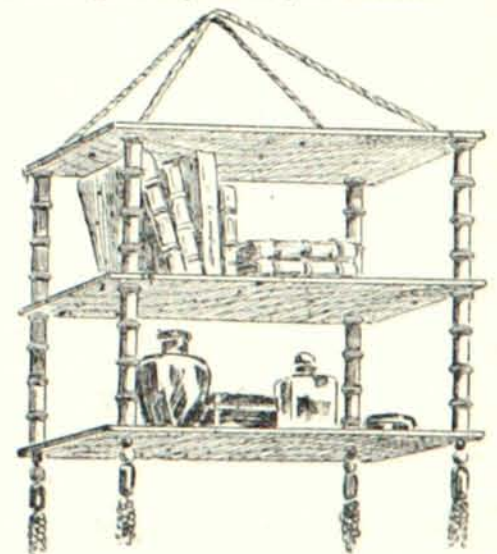


En bas, c'est la petite étagère simplement constituée de trois planchettes rectangulaires, intercalées de petites bobines. Vous y déposerez les bibelots préférés, les livres amis.

En rose avec bobines d'argent cerclées de rose, et supportant ces petits livres reliés en blanc, l'ensemble est d'une fraîcheur exquise pour chambre de jeune fille ou jeune femme; complétez-la de glands d'argent en dessous et suspendez-la par une cordelette d'argent.

Et voici, chères lectrices, le clou de cette page: le superbe lampadaire pour le salon ou la salle à manger.

Prenons les plus grosses bobines et passons-les dans une forte tige de bois, de même pour les pieds, procurons-nous deux disques de bois assez épais, afin d'assurer le parfait aplomb; ils serviront aussi de tablettes pour disposer de jolis bibelots.



Plantons dans la première bobine du haut une lyre portant l'ampoule électrique, et cachons-la d'un vaste abat-jour, fait d'un naïf cretonne fleurie, terminé de perles de bois multicolores; ceci pour une torchère rustique. Si vous adoptez la peinture mouchetée or ou argent, coiffez la torchère d'un grand abat-jour chinois en forme de pagode aux pointes recourbées en l'air, et fait de paille chinoise, vous aurez un résultat merveilleux!

Eh bien! madame, ne pensez-vous pas que de bien jolies et pratiques utilisations de vos vieilles bobines?



Un peu à l'écart, près de la bonne avec qui elle préparait des gerbes de fleurs, Louise-Marie est devenue songeuse.

Nouvelle inédite

MECHTILDE

HÉROÏSME ET AMOUR

I

Le porte-drapeau Jean-Saint-Yves.

LA bataille ardente, incertaine, avait duré tout le jour, puis vers le soir, la victoire allait aux Français qui étaient sous le commandement du Marquis de Montcalm.

Le général retiré sous sa tente préparait consciencieusement le rapport du combat tandis qu'au dehors les dernières beautés du jour s'émiettaient magiquement sur le sol encore rouge.

La Guerre de la Succession d'Autriche battait son plein. Plusieurs souverains d'Europe emportés par leur ambition de conquête avaient profité de la mort de Charles VI, empereur d'Autriche, pour se liguier contre sa fille, l'Impératrice Marie-Thérèse, et la déposséder de ses états.

La France, alliée à la Prusse, avait porté ses armes jusqu'en Italie. Ce jour même, le 10 avril 1746, la gloire venait de lui sourire à Plaisance, sur la rive droite du Pô.

Au milieu de son travail, Montcalm se rappelle soudainement la conduite étrange du Porte-Drapeau, Jean Saint-Yves.

— Pourquoi s'est-il aujourd'hui placé devant moi comme s'il avait voulu me garer ? se demande le Marquis. Quel pouvait bien être son but ? Mais, mon Dieu ! je me souviens qu'il a été blessé...

Dans sa pensée se déroule la scène du matin : le porte-drapeau au plus fort de la mêlée s'élance devant lui... une balle a déchiqueté sa main droite qui traîne pantelante sur sa monture... un instant le drapeau s'est abaissé mais le vaillant soldat saisit vivement de sa main gauche la hampe où claqué fièrement l'étoffe française et remplit son œuvre jusqu'à ce que mortellement atteint, il s'écroule sur son cheval...

— Comme il a été héroïque, ce petit, songe Montcalm.

A ce moment, un messager entre précipitamment dans sa tente et tout essoufflé :

— Un mourant veut voir Monsieur le Marquis, à l'Hôpital Militaire. Il a une affaire importante à lui communiquer, je crois, car il l'appelle instamment. Que Monsieur le Marquis se hâte s'il veut arriver à temps.

Montcalm intrigué se rend à grands pas au refuge temporaire qui dans la plaine abrite les mutilés de la France.

L'Aumônier attend le Marquis et l'entraîne immédiatement vers le soldat mourant.

L'officier se penche sur le lit du blessé et reconnaît Saint-Yves.

— Ami, dit-il paternel, vous souffrez ? Vous m'avez mandé ?

— Merci d'être venu, mon général.

Sa main esquisse un geste de bienvenue et modeste, ignorant sa propre valeur, il dit :

— Je vais mourir, mais je suis content, c'est POUR LA FRANCE !

— Saint-Yves, vous vous êtes conduit comme un héros et je vous en félicite au nom de la Patrie.

Puis ému comme un père qui bénit son enfant, le grand général épingle sur le cœur du porte-drapeau sa propre croix d'honneur.

Le soldat sourit d'extase et ne remercie pas autrement que par les larmes qui glissent rapides sur son oreiller comme des perles trop lourdes de bonheur.

— Maintenant, m'expliquerez-vous, mon ami, pourquoi ce matin, à la bataille, vous avez fait volte-face pour vous jeter devant moi ?

— Marquis, vous avez donc oublié le passé ?

Montcalm essaie de retrouver le lien qui l'attachait à cette âme de noblesse et ses souvenirs ne veulent plus révéler la trace de cette vie ayant déjà chevauché près de la sienne.

— Rappelez-vous, il y a dix ans, reprend Saint-Yves. En septembre 1736, j'étais alors simple soldat, vous étiez capitaine. Je fus faussement accusé de trahison envers mon pays. Toutes les preuves étaient contre moi, j'allais être condamné quand vous avez témoigné en ma faveur et m'avez sauvé.

Montcalm se souvient maintenant de cette injustice qu'il avait voulu réparer.

Saint-Yves continue :

— Je n'ai jamais oublié combien je vous devais. Ce matin, vous alliez être frappé, et vous tombé c'était la défaite pour nous, je l'ai vu et pour que la victoire soit à nous et en même temps pour payer ma dette, je vous ai fait un rempart de ma personne ; je vous ai épargné et je fus seulement blessé à la main droite, ce n'était pas mortel, c'est cette balle au poumon après-midi qui m'a fini...

Il disait ça simplement comme s'il eut parlé d'un autre.

— Ah ! Saint-Yves, merci, merci, vous êtes un noble cœur et vous n'avez jamais pu trahir notre pays, j'en ai aujourd'hui une éclatante conviction !

— Ne me remerciez pas, je le devais et je suis si heureux qu'on les ait battus...

Sa voix est à peine distincte ; épuisé, il ferme les yeux avec lassitude mais bientôt, il s'agite.

— Pourrais-je vous être utile, mon ami ? questionne Montcalm ?

— Je vous ai appelé pour vous confier certains papiers concernant mon enfant, ma petite Louise-Marie. Elle n'a que neuf ans. Elle est à l'Hospice St-Vincent de Paul, à Paris. Elle n'a plus sa mère et sera bien seule dans la vie maintenant. Elle est mon unique regret de quitter ce monde mais j'ai accompli mon devoir et le bon Dieu ne l'abandonnera pas.

Un instant, Montcalm réfléchit :

— Saint-Yves, partez sans inquiétude. Votre enfant sera mienne. Je l'adopte dès aujourd'hui et vous jure de veiller sur elle comme sur mon propre enfant.

— Marquis, je serai donc votre obligé jusque dans la tombe ? Merci, je vais mourir content...

D'un geste, il demande ses habits gisant sur une chaise tout près.

— Dans ce gilet, à gauche, regardez s'il vous plaît. Le général tire une liasse de papiers et les remet au porte-drapeau qui en extrait fébrilement une feuille jaunie et maculée de cercles roux.

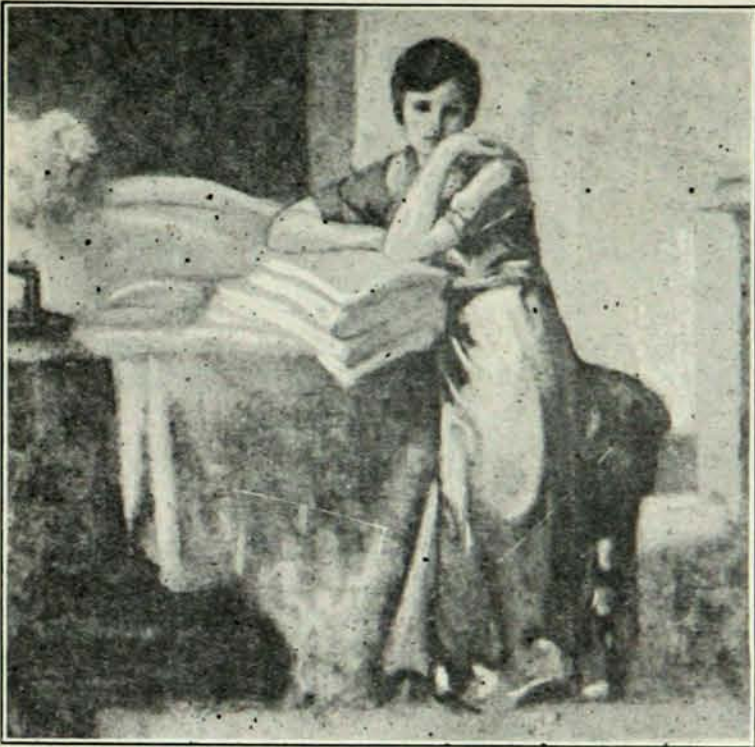
— C'est l'accusation de trahison qu'on décréta jadis contre moi. Malgré l'acquiescement, la tache était encore sur mon nom. Je l'ai lavée aujourd'hui dans mon sang... Quand mon enfant aura grandi, dites-lui que pour testament, je lui ai légué un nom intact. Elle peut le porter fièrement car son père fut toujours fidèle à sa Patrie.

Venaient ensuite des documents de famille, un paquet de lettres de la maman défunte, un portrait à demi effacé à force d'être baisé... et quelques papiers de valeur, humble héritage du père pauvre à l'enfant plus pauvre.

— J'exécute toutes vos volontés, Saint-Yves, puis je vous le répète, comptez sur moi, je serai le père de votre fille et Dieu est témoin de la sincérité de mon serment.

Le mourant remercie de ce regard intense qu'ont les partants pour l'autre vie et de plus en plus près de la fin, il tourne sa tête pour la reposer une dernière fois.

L'Aumônier s'approche. Tous s'agenouillent près du lit et Jean Saint-Yves joignant les mains s'unit



Accoudée sur une pile de draps blancs, Louise-Marie réfléchit.

mentalement aux oraisons qui s'égrenent à mi-voix autour de son lit.

Peu à peu, la fièvre augmente, le délire l'opprime et tendant les mains vers une invisible chose, il appelle :

— Mon drapeau!... Mon drapeau!...

L'infirmier court le chercher et déploie les fleurs-de-lys sur la couche de l'agonisant.

Le brave sourit... attire à lui l'étoffe marquée de son sang, trouée de balles, ternie à la boue des combats, l'étoffe tissée à même les vertus de l'âme française, l'étoffe du drapeau toujours filialement servi...

L'Aumônier continue les prières de la recommandation de l'âme tandis que la pâleur, voile diaphane de la grande moissonneuse, couvre la figure du porteur de drapeau et que la gloire suivant de près la mort approchante lui brode une auréole qui rayonne du front du jeune héros jusqu'aux fleurs de-lys étalées sur ses pieds.

Comme mu par un dernier sursaut de sa faible force, Jean Saint-Yves se soulève à demi et râle :

— Marquis, dites-lui que son père ne fut jamais un traître!...

Il retombe, son regard s'éteint... la mort le cueille et pendant que le prêtre prie encore à ses côtés, le brave s'en va doucement rejoindre l'épouse aimée dans l'au-delà des tombeaux...

II

La main dans la main.

Juin piquait des fleurs aux prés, dorait davantage le sceptre du roi Soleil et coquet comme une femme, embaumait toute sa toilette des plus subtils parfums. Les nids roucoulaient... les nids d'oiseaux et les nids d'enfants.

L'année d'étude fermait ses heures d'activité et ouvrait l'ère de liberté, de repos, de vie familiale.

Dans le grand Paris, ce n'est plus que foules d'écoliers exaltant leur joie turbulente, la lèvre rieuse, les bras lourds de jeunes lauriers.

Au parloir de l'Hospice St-Vincent de Paul, une petite orpheline est amenée. On lui avait recommandé :

— Soyez sage et polie, c'est Monsieur le Marquis et Madame la Marquise de Montcalm qui sont là.

Dans sa robe noire, guindée, l'air un peu effarouchée, Louise-Marie Saint-Yves ressemble à ces petits oiseaux tombés du nid et dont les ailes sont trop faibles pour remonter au maternel asile et qui se débattent inutilement dans l'herbe folle. Elle semble dépaycée, craintive, ne comprend rien à cette visite inconnue : ce grand soldat à la poitrine chamarrée d'or, cette blonde dame en riche toilette, ce garçonnet qui du regard lui souhaite bienvenue... Elle se sent attirer et pourtant elle voudrait s'échapper...

Madame de Montcalm appelle de ses bras et de son sourire la mignonne fillette et avec des mots qui ne blessent pas, des mots dont les mamans seules ont le secret, elle apprend à la petite la mort de son Papa, sa belle mort de héros.

Habitée à refouler ses ennuis, ses gros chagrins, l'enfant ne pleure pas bruyamment mais dans les plis de sa collerette conventine, la Marquise voit bien se réfugier discrètement les gouttelettes pures et claires.

— Ne pleure pas, petite, le Bon Dieu a bien une autre maman, des frères et des sœurs et même un petit ami...

Et elle présente le jeune garçon : Jean Bizet.

La figure de l'enfant s'éclaire... Conquise elle dit à Jean :

— Tu t'appelles Jean comme Papa?

La Marquise profite de cette première expansion pour lui demander :

— Veux-tu venir avec nous, nous prendrons bien soin de toi, va, et nous allons t'aimer comme t'aimaient ton papa et ta maman.

Montcalm renchérit :

— Moi, j'ai juré à ton père mourant de te traiter comme ma vraie petite fille et je tiendrai ma promesse.

Louise-Marie est un peu troublée... mais ce lui paraît si beau cette vie nouvelle qu'on lui offre en comparaison du couvent sombre à la règle sévère... Confiante, elle s'approche de la Marquise, appuie la tête sur son épaule, heureuse comme un oiseau qui retrouve son nid et sans un mot échangé de part et d'autre on comprit le don du petit cœur à la famille Montcalm.

Les formalités sont vite exécutées, un domestique s'empare du maigre butin de Louise-Marie et dans le landau armorié, le trio bienfaiteur reprend la rue parisienne avec le legs précieux de Jean Saint-Yves.

Les enfants sont tout de suite amis et la main dans la main, ils pénètrent dans la maison seigneuriale où tous deux ont hérité du même foyer noyant dans sa clarté le matin sombre de leur enfance.

Comme leurs parents, les petits font fête à Louise-Marie et l'orpheline est heureuse comme jadis dans la pauvre mansarde où elle avait connu la douceur et le prix d'un chez-soi.

Jean entraîne la fillette et lui fait les honneurs du domaine. Ils vont ensemble ravis de se connaître, lui tenant fort la petite main encore un peu craintive et le long de leur pèlerinage, ils se racontent les premiers chapitres de leur existence.

— Tu es plus grand que moi, Jean, quel âge as-tu?

— Quinze ans, et toi?

— Neuf ans. Ce n'est pas ton papa, Monsieur le Marquis?

— Non, mais c'est presque pareil.

— Es-tu orphelin, toi aussi?

— Oui, j'avais rien que six ans quand Papa est mort à la guerre et pas tout à fait huit ans quand j'ai perdu ma maman.

— C'est comme moi, maman est morte, j'avais cinq ans et mon Papa, lui, il n'y a pas longtemps...

Puis l'enfant s'arrête le cœur gros, prête à pleurer...

Jean voudrait la consoler et ne sait pas les mots... alors, il continue son histoire pour chasser le souvenir ennuillé.

— Je n'étais pas chanceux comme toi et placé dans une maison où les religieuses ont soin de nous... Moi, c'est un voisin qui m'avait pris chez lui, il me faisait travailler fort et me battait toujours pour rien...

— Il était bien méchant, cet homme-là!

— C'était un pâtissier et j'étais son marmiteux. Une fois, Monsieur de Montcalm entra... Mon maître, Monsieur Delamarre, me fouettait parce que je n'avais pas vendu toutes ses brioches... Je t'assure que Monsieur le Marquis lui fit une bonne leçon!

— Et il t'emmena avec lui?

— Non, pas ce jour-là. Une autre fois, pour me punir de n'avoir pas apporté assez d'argent, Delamarre m'avait laissé toute une journée sans manger...

— Toute une journée!...

— Oui, et je me suis sauvé, je ne voulais pas mourir de faim et je ne voulais plus être battu comme ça. Je n'avais que huit ans, je me trouvais bien malheureux, va, quand Monsieur de Montcalm me rencontra et me demanda pourquoi je pleurais. Il eut pitié de moi, m'emmena dans son château et j'ai mangé comme il faut et dormi dans un bon lit, ce soir-là. Il m'a envoyé au lycée, où je passe toute l'année puis à la vacance, je reviens à la maison comme si j'étais de la famille. Madame la Marquise est bien bonne et les enfants

m'aiment comme leur petit frère. Je les aime bien tous, va!

— Je vais les aimer, bien sûr, moi aussi. Et puis, tous les deux, Jean, nous serons toujours amis?

— Toujours!...

Les deux jeunes protégés réunis par le malheur sous la tutelle de cette famille d'élite étaient entrés la main dans la main au foyer du Marquis, leur amitié ne se démentit jamais. Aux mois d'été quand Louise-Marie revenait du Couvent où elle étudiait avec les jeunes filles de Montcalm, elle retrouvait Jean toujours fidèle ami comme il le lui avait promis. Tous deux avaient la même délicatesse dans leurs rapports avec leurs protecteurs, la même reconnaissance, le même dévouement pour les êtres de bienfait qui leur avaient tenu lieu de famille.

A dix-huit ans, Jean entra à l'école militaire, à vingt et un an, il était soldat sous les armes; il voulait suivre la carrière de celui dont il admirait la valeur, il voulait devenir grand pour mériter cette belle âme qui était celle de Louise-Marie. La fillette avait grandi, il en guettait l'épanouissement moral avec ferveur et rêvait de continuer le chemin de la vie, jusqu'au soir, la main dans la main de sa sœur d'adoption.

III

Vers la Nouvelle-France.

On était aux premiers jours d'avril, 1756.

Le Marquis de Montcalm quittait le Palais Royal revenant à son château. Dans sa démarche, il y avait des lassitudes inaccoutumées, une pensée trop concentrée barrait son front et dans ses yeux se lisait un peu d'angoisse.

Au foyer, les enfants trop démonstratifs qui se pressent autour de lui l'accablent. La Marquise s'inquiète et celui qui n'a jamais tremblé devant la mort ni la bataille a pourtant la voix palpitante pour répondre.

— Aujourd'hui, le devoir est un calvaire pour moi. Et comme son épouse ne saisit pas sa pensée, il explique :

— Le Conseil du Roi vient de me nommer général des armées françaises en Amérique.

Madame de Montcalm éprouve en son cœur un déchirement aigu. Les enfants soudainement attristés ont des larmes pleines les yeux. Un peu à l'écart, près de la bonne avec qui elle préparait des gerbes de fleurs pour fêter le printemps, Louise-Marie est devenue songeuse...

Se raidissant contre cette défaillance d'un instant, Montcalm apprend aux siens les conditions de son avancement et les préparatifs à effectuer pour son départ au mois de mai prochain.

Louise-Marie s'approche alors et dit résolument à son père d'adoption :

— Marquis, si vous le permettez, j'irai avec vous jusqu'en Nouvelle-France.

— Mais, tu n'y songes pas!

— Il est impossible à Mme la Marquise de vous suivre jusque là-bas mais moi, je suis libre... Je voudrais pour vous...

— C'est vouloir trop, ma bonne Louise.



Et la main sur son cœur, comme pour en étudier les battements, Louise-Marie essaie d'analyser son désarroi...

—Vous n'avez jamais mesuré votre dévouement pour la fille du porte-drapeau Saint-Yves?

—Ce que j'ai fait, je le devais. Ne te crois pas en dette avec nous, ton père avait tout soldé d'avance en se sacrifiant pour moi.

—Mais! Pensez-y Marquis! Vous exiler en Nouvelle-France? Aller peiner seul là-bas? Je ne le veux pas!

—C'est la vie du soldat, ma fille, et je ne serai qu'une unité dans un grand tout pareil à moi...

—Oui, mais ce serait mieux, si dans la montée du calvaire, comme vous disiez tantôt, il y avait votre fille d'adoption portant une petite part du fardeau, comme le Cyrénéen, et vous donnant un peu de réconfort pour tout le bonheur qu'elle a reçu de vous...

Emu, Montcalm ne répondait pas.

—Marquis, de grâce, emmenez-moi. Je serai infirmière à l'Hôpital militaire. Je me dévouerai pour nos frères, les français du Canada et ceux qui vont les rejoindre pour la même cause. Puis, si vous étiez blessé, je serais là pour vous soigner et si l'appel du Seigneur vous attend de l'autre côté, c'est moi qui fermerai vos yeux et non pas une main inconnue. Marquise, vous m'accordez votre consentement, dites?

—Pauvre enfant, tu te crées un devoir austère. Tu regretteras peut-être cette exaltation présente.

—Ma mère, je brûle de vous manifester combien je vous aime, chers bienfaiteurs de ma vie. Dites que vous me laissez partir!

La marquise hésite et simplement:

—Va, mon enfant, ton âme est trop grande pour être comprimée...

Louise-Marie saute au cou de Madame de Montcalm et se tournant vers le général:

—Mon père, j'ai du sang du héros Saint-Yves dans les veines, j'aime la France et veux accomplir quelque chose pour elle. Et puis... je vous aime assez pour accepter votre exil pour ma patrie.

Le Marquis est vaincu...

—Les Montcalm seront donc toujours les obligés des Saint-Yves! Je ne devrais pas, je ne voudrais pas céder pourtant, mais vois-tu, ton grand cœur l'emporte et je suis assez faible pour être heureux de t'emmener avec moi au pays menacé que je vais défendre.

La porte s'ouvrait et Jean Bizet entra en uniforme, le visage en fête.

—Marquis, je fais partie du bataillon qui part en mai pour la Nouvelle-France. L'on m'a informé de votre nomination. Je me battrai donc à vos côtés. Je suis content, Marquis!

Puis soudain, il a une pensée d'angoisse... cette légitime satisfaction filiale et patriotique de suivre son père d'adoption pourra-t-elle contre-balancer le chagrin de se séparer de Louise-Marie, la femme adorée à qui il voulait bientôt révéler son amour afin d'unir leurs deux vies?...

—Je suis fier de vous, mes enfants d'adoption, dit le général ému comme on l'est toujours en face de la beauté des âmes.

Et comme Jean ne comprend pas, il ajoute:

—Louise-Marie, cette généreuse enfant, traverse l'océan avec nous et vient jusqu'à Québec.

Le ciel sur la figure, Jean se penche sur la jeune fille et la baise pieusement comme on baise une Madone qui a exaucé la prière la plus pure de son cœur...

Madame de Montcalm entourée des enfants restés silencieux durant toute cette scène se demande si elle a plus de peine de savoir ces êtres aimés à la veille de la quitter pour la lutte ou plus de joie à la révélation des grands cœurs qu'elle a obligés...

Vers la fin de mai, 1756, le Marquis de Montcalm débarquait à Québec accompagné de Lévis, Bourlamaque, Bougainville, Jean Bizet et de plusieurs autres officiers.

Nul ne remarque la jeune fille descendant à terre avec un groupe de dames venues de France rejoindre leur famille ou se dévouer pour les blessés de la guerre méchante.

Louise-Marie fut acceptée à l'Hôtel-Dieu et en quelques mois devint une habile infirmière.

Montcalm, tout entier aux intérêts de la Nouvelle-France, se battait en héros pour disputer à l'Angleterre les "quelques arpents de neige" dont il reconnaissait la valeur immense et garder aux Canadiens leur nouvelle patrie et leurs droits.

"Nous sauverons la colonie, disait-il, ou nous nous ensevelirons sous ses ruines."

Durant les années 1756-57-58 les hostilités se déroulèrent surtout sur les rives du Lac Champlain et du Lac St-Sacrement. Un hôpital d'urgence fut élevé un peu au nord de Carillon et Montcalm y fit transférer Louise-Marie.

Aux heures d'accalmie, Montcalm et Jean Bizet venaient frapper à l'Hôpital où la jeune fille rendait sa vie utile. Ils oubliaient la tourmente, jugeaient l'exil presque doux et le Général bénissait le Ciel d'avoir mis tant de richesse au cœur de sa fille d'adoption et Jean Bizet ancrerait davantage dans son cœur l'espoir d'en faire un jour sa femme bien-aimée.

IV

Entre deux amours.

Le Canada, pays naissant mais plein de promesses luttait vigoureusement pour demeurer français. Ses enfants, d'héroïques soldats à l'âme sans peur ni reproche, défendaient pied à pied le sol cheri que les ennemis voulaient envahir. Montcalm dirigeait leur vaillance et successivement, c'est le Fort Chouagen et le Fort Georges qui sont ravis aux Anglais.

Le 8 juillet 1758, Montcalm secondé par les Fils de la Patrie remporte une immortelle victoire à la bataille de Carillon.

A ce dernier combat, le porte-drapeau Vergor avait été blessé grièvement. Transporté à l'Hôpital presque sans vie, c'est Louise-Marie qui le reçoit. La jeune fille revoit un jour lointain d'avril où son père avait été ainsi ensanglanté dans la mêlée... Vergor lui semble l'image du grand disparu et sa sympathie se penche sur le nouveau patient avec une nuance particulière d'intérêt.

L'inévitable advint.

Vergor s'attache à l'ange de dévouement qui a pansé ses blessures et veillé ses nuits de souffrances et Louise-Marie s'éprend du jeune français.

En septembre suivant, on croyait Vergor rétabli quand un soir, une sérieuse hémorragie remet ses jours en danger.

C'est Louise-Marie qui accorde les premiers soins au malade et dans la crainte tourmentée qu'elle ressent de le voir lui échapper, elle réalise comme en pleine lumière le secret de son cœur.

Lui rprenant conscience surprend le regard tendre et anxieux fixé sur lui et spontanément il baise la main qui a caressé son front de fièvre.



Louise-Marie s'installe immédiatement sur la petite table de la lingerie et écrit à sa mère d'adoption.

Ses espoirs chantent follement en lui... Emporté par l'amour qu'il aurait pourtant voulu garder prisonnier dans son âme, mais qui vibre trop fort à cette heure, il avoue à sa garde-malade:

—Mlle Saint-Yves... je voudrais vous dire que... je vous...

Elle ne l'interrompt pas, alors, confiant, il poursuit:

—J'ai fait un rêve dont les ailes sont trop larges, j'ai peur... J'ai rêvé de lier mes jours aux vôtres... de vous donner beaucoup de bonheur...

—Chut! Ne parlez pas ainsi. Vous allez vous fatiguer, mon petit, répond calmement Louise-Marie.

—Oh! n'ayez crainte... Laissez-moi vous dire enfin tout ce que j'étouffe en moi depuis tant de jours...

—L'heure n'est pas aux rêves d'amour, mon pauvre ami...

Le malade eut des larmes au bord de la paupière mais défendant sa cause, il ajouta:

—Il n'est pas interdit, mon amie, de croire à la victoire, à la liberté et d'espérer un foyer pour les jours de paix.

L'infirmière le laissait dire.

—J'ai une très modeste vie à vous offrir, il est vrai. L'épouse d'un militaire ne peut attendre ni le luxe ni la richesse. J'habite une paisible chaumière à quelques milles de Paris avec ma Maman. Vous y serez reine et si je vous assure bien peu matériellement, par contre je vous promets tout mon cœur, mon amour et ma fidélité. Nous serions heureux, si vous vouliez... si vous m'aimiez un peu...

La jeune fille est conquise... Amoureusement, elle laisse passer dans son regard ce qui vit en elle et répond simplement:

—Merci, mon ami, de vouloir mon bonheur ainsi.

Plus tard quand j'aurai réfléchi et demandé l'avis de mon père d'adoption, je vous dirai si je puis accepter de partager votre vie entière. En attendant, ne doutez pas de ma tendresse... Vite, là, reposez-vous, mon petit, car vous avez éprouvé un rude assaut ce soir, et il faut guérir pour être heureux. Allons, confiance en l'avenir et bonne et belle nuit...

Le jeune fille borda le lit de Vergor comme une maman borde son chérubin et quand le malade ferma les yeux pour s'endormir, elle s'esquiva discrètement.

Dans le corridor, quelqu'un s'avance dans l'ombre avec un bougeoir à la main. Elle reconnaît Jean Bizet et lui sourit de toute la fête qui irradie son âme. Elle veut lui conter tout de suite comme elle est heureuse et passe son bras sous le sien pour l'entraîner à l'écart...

Lui comprend mal, croit toute cette joie pour lui et posant le bougeoir sur la table où il s'appuie, il s'incline vers Louise-Marie qui prépare une potion.

—Louise, ce soir, je te dis tout... tout...

—Moi aussi, j'en ai long à te conter, mon Jean, mais commence toi... allons qu'y a-t-il?

—Mais tu ne l'as donc pas deviné? Je t'aime, tiens, je t'aime depuis le matin où tu es apparue sur mon chemin... Je t'ai aimée davantage chaque jour et j'ai toujours rêvé de faire de toi mon épouse bien-aimée et de consacrer toute ma vie à ton bonheur...

—Jean! Jean!

—Non, chérie, ne m'interdis pas de te révéler mon amour. J'ai tant retardé parce que nous n'étions pas libres... mais là, je ne puis plus attendre...

Et prenant dans ses mains la tête de la jeune fille, il la force à le regarder, les yeux dans les yeux.

—Dis-moi que tu m'aimes, toi aussi, dis-moi que tu seras ma petite femme adorée, quand nous retournerons en France... Donne-moi cet espoir que là-bas, nous serons unis. Je te rendrai heureuse, va, Louise mienne, si tu savais tout ce que j'ai enfoncé dans mon cœur pour toi!...

La jeune fille se dégage.

—Jean, mon grand, ne me parle pas ainsi... je ne puis pas t'entendre!...

—Tu ne peux pas m'entendre! Pourquoi?

—Jean, j'ai presque donné ma parole à un autre. Je t'aime, tiens, de tout mon cœur, mon grand, et je ne voudrais pas te faire mal, mais je ne t'aime pas comme tu veux, je t'aime comme un cher petit frère à qui je dois tant de beaux jours et pour qui je désire tout le bien et le meilleur possible, mais je n'ai jamais songé à toi comme compagnon de toute la vie. Cher... je ne voudrais pas te peiner, mais ce serait lâche de te tromper... Jean parle-moi! ne sois pas sombre ainsi...

—Tu en aimes un autre! Un autre!

Et les bras tendus retombent et Jean recule...

—Pardonne-moi... je n'aurais pas parlé si j'avais su...

Il hésite... puis un seul mot tombe entre eux:

—Adieu...

Et Jean Bizet laissant le bougeoir sur la table, s'en retourne... Son cœur lui paraît dans une nuit plus noire, plus étouffante que celle du corridor... ce corridor où tantôt il marchait pourtant l'âme pleine de rayons...

Louise-Marie appelle:

—Jean! Jean! ne t'en va pas comme ça. N'aie pas de chagrin... je t'aime fort, fort... reviens que je t'explique...

Mais le jeune homme semble ne pas entendre. Son pas fier résonne sur les dalles de pierre et l'écho rebondit comme un tocsin de malheur sur le cœur de l'infirmière...

Elle n'est plus aussi heureuse de l'amour de Vergor. L'aveu de Jean lui est toute une révélation... Pourquoi n'a-t-elle pas compris plus tôt? Ce lui est bon infiniment de se savoir choisie par son frère d'adoption qu'elle a toujours hautement apprécié... mais elle revoit la figure du petit malade qu'elle adore... elle entend encore les mots tendres, les promesses d'avenir qui l'ont captivée ce soir et elle ne sait plus...

Accoudée sur une pile de draps blancs, dans la petite lingerie où elle s'est réfugiée, elle réfléchit... étudie son cœur... soupèse les deux bonheurs qui lui sont offerts...

Bien des jours ensuite, elle roula dans sa tête l'épineux problème mais de ce tournoi intime où rivalisaient son frère d'adoption et le porte-drapeau... c'est Jean Bizet qui fut le vaincu...

Les représailles s'étant un peu calmées dans la région du Lac Champlain, Montcalm revint à Québec et avec lui Louise-Marie et la plus forte partie des combattants.

Au premier de l'An, (1759) Mlle Saint-Yves et le Sieur Vergor furent fiancés dans la petite chapelle des Ursulines. Ils s'épouseraient en France à la fin des hostilités si le Ciel leur était clément...

Le jeune homme avait repris les armes et sa fiancée continuait son œuvre à l'Hôpital.

Fiévreusement Jean portait sa blessure mais à certaines heures il lui semblait que ce lui aurait été im-

(Suite à la page 32)

Le Foyer

La Causerie de Tante

Tante Arlette

L'AURORE

A ma fille

ATTEINDS, elle va venir. Tu la verras d'abord étendre ses voiles gris au fond du ciel.

Ils sont humides de rosée nocturne, et c'est pour cela qu'elle les étire d'une montagne à l'autre. En séchant, ils blanchissent peu à peu et deviennent tellement transparents que l'on devine le ciel au travers. Puis tout à coup elle s'avise que son écharpe aussi s'est mouillée, sa belle écharpe rose et bleue, frangée d'argent comme une vague!... Vite, vite, la soie mousseuse vient se mêler aux voiles clairs, et parce qu'il y a, ça et là, quelques opales incrustées, des reflets fugitifs et doux glissent jusqu'à la plaine sombre. Alors la lumière grandit; l'aurore radieuse et blonde s'élève au-dessus des vapeurs, et toute sa grâce indéfinissable s'épanche ainsi qu'un flot vainqueur qui submerge la vaste terre. Tout rayonne à présent, tout respire et flamboie. La gloire du jour est tellement éclatante que ta prunelle n'en peut supporter la splendeur et tu caches ton petit visage sur mon épaule... ton visage, mon aurore à moi, gloire et beauté de mes jours humains!...

Les jours terrestres sont des aurores.

Elles viennent lentement, avec des voiles gris d'abord qui peu à peu se nuancent de rose, et il faut les attendre avec patience comme nous attendons au bord de la route sombre l'immense réveil des cieux. Chérie, elles seront quelquefois tellement éblouissantes que tu chermeras mon épaule pour y cacher tes yeux ravis; l'épaule maternelle, vois-tu est accueillante à la joie comme aux larmes!...

Le chemin est obscur; ses marges sont peuplées de grandes formes attrayantes. L'aboi des chiens, ça et là, monte, clameur lugubre, et les oiseaux de nuit passent d'un vol ouaté. Il ne faut pas avoir peur, toute petite; il faut penser à l'aurore... attends, elle va venir...

L'allégresse des oiseaux et des humains l'appelle et la salue. Les lacs déroulent vers elle leurs buées allongées comme de souples danseuses aux visages invisibles, et, tel un encens pur qu'aucune poitrine n'a respiré encore, l'haleine de la terre monte alourdie du parfum des sèves et des plantes jusqu'à la voûte bleue du ciel. La lumière est puissante comme le désir des empereurs, elle est pure comme le rêve des petites filles, elle est douce comme les chansons des poètes, elle respire comme la porte même du paradis... Toute la beauté du monde dépend d'elle, car sans elle il n'y aurait point de fleurs et les enfants ne riraient jamais...

C'est pour cela que nous saluons l'aurore d'une âme heureuse et reconnaissante, comme une grande joie quotidienne que le Seigneur nous a donnée...

La mort aussi est une aurore.

Elle vient tout enveloppée de voiles gris; à mesure que nous nous détachons de ce monde ils se transforment et se font de plus en plus lumineux. Oh! ce passage, ce passage dont on s'effraie, comme il doit être facile à l'âme croyante!... Il ne faut pas avoir peur, chérie, au bord de la sombre route bordée de formes terrifiantes. Qu'importent la clameur lugubre des passions et le vol sinistre des mauvais anges?... Il faut penser à l'aurore, et se dire à soi-même: attends... elle va venir!...

Elle viendra, éclatante et douce, pleine de revoirs et d'accueils, de miséricorde et de tendresse, et la porte rose, large ouverte, jettera les flots

A lire et à méditer

CHAQUE jour on entend gémir certaines femmes, on devrait crier sur les toits qu'il n'y a plus de ménages heureux! Et pourtant, mesdames, tous ceux qui se plaignent ont-ils raison de le faire?

Existe-t-il tout de même quelques recettes de rendre les ménages... plus heureux? Il faut le croire, puisqu'un Yankee l'affirme.

En tout cas, sans plus lasser votre curiosité, voici le témoignage d'un homme qui sans être prêtre a confessé nombre de malades du monde féminin. C'est d'un... avocat que je veux tirer quelques conseils, et d'un avocat américain! Et comme ce bon fils de race ose tout dire, je le laisse parler.

Conseils à la femme:

Ne faites pas de dépenses extravagantes. Un homme veut arriver à joindre les deux bouts dans son ménage et un mari n'a plus de goût d'apporter de l'argent quand il sait qu'il sera dépensé follement.

Ne laissez pas la poussière s'installer dans la maison. Un intérieur attrayant est un repos pour un mari qui rentre fatigué.

Ne vous négligez pas. A femme malpropre mari absent.

Ne vous laissez pas trop souvent complimenter. Les maris sont souvent jaloux et parfois sans motifs.

Laissez le père corriger les enfants quand il le faut.

Ne passez pas trop de temps chez votre mère.

Ne prenez pas conseils des voisins, ni même de vos parents pour votre ménage.

Ne découragez pas votre mari. Encouragez-le toujours.

Ne soyez pas triste. Souriez.

N'oubliez pas que les petites choses sont importantes. Ayez du tact. Soyez femme, les hommes aiment à être cajolés, mais ils se cabrent si on veut les mener et ils cèdent toujours à une femme qui a su leur plaire.

Et pour vous consoler, mesdames, voici les conseils que l'on donne à messieurs vos maris:

Ne lésinez pas. Une femme a le droit d'être pourvue selon la condition du mari.

Ne vous mêlez pas du ménage. Donnez confiance à votre femme.

Ne bougonnez pas. Tant de femmes en sont malheureuses!

Ne raillez pas votre femme dans les vêtements. Sachez cependant lui montrer bon plaisir à s'habiller modestement sans s'enlaidir.

Ne négligez pas votre femme après quelques années de ménage. La froideur est fatale aux ménages.

Ne haussez jamais la voix. Pas de paroles dures. Soyez gai et raisonnable.

N'habitez pas chez vos parents ni chez les parents de votre femme.

Ne partagez pas votre maison avec une autre famille.

Soignez votre personne.

Soyez juste pour vos enfants."

Enfin ce petit détail jeté négligemment comme une allumette capable d'incendier toute une maison: Tenez la cuisine propre.

Et voilà ce que pense un Américain. Il n'était pas nécessaire de courir si loin, direz-vous?

C'est bien parfois ce qui nous trompe. Quand on cherche le bonheur, la moindre négligence peut nous en éloigner à jamais.

Avant de clore ce décalogue nouveau genre, je souhaite qu'on le dispute au coin du feu, avec le désir d'y chercher une petite flamme bleue...

Tante ARLETTE.

de cette lumière qui éblouit les yeux des mortels.

Ma fille, en attendant, contemple celle-ci qui n'en est que la pâle image. L'une prélude au divin repos, l'autre est le signal du labeur humain. Entends partout les appels des travailleurs et des pères, et vers l'éclair si bleu sous ses fleurs, vois s'en aller la théorie silencieuse des porteuses d'amphores. Les foyers qui ont veillé toute la nuit s'éteignent, ex-

halant des spirales bleues que la brise fait bouger.

Viens, tes pieds trop petits se blesseraient aux pierres tandis que nous regagnons notre demeure: je te porterai dans mes bras. Viens, le frisson matinal glisse sur tes frêles épaules: je t'envelopperai de mon voile tiède. Et là, au creux abrité de ma poitrine et de mes épaules, tandis que le jour monte au ciel, souris, toi aussi mon aurore...

Jeunes filles! Lisez!

E qu'il ne faut pas à la jeune fille d'aujourd'hui, c'est le garçonnisme. C'est une maladie à la mode. Toutes n'en meurent pas mais beaucoup en sont frappées. La théorie des petites oies blanches n'est plus; et l'on peut craindre de voir nos jeunes filles des garçons manqués et mal élevés. Elles se rasent les cheveux comme des hommes, raccourcissent en haut et en bas des robes déjà courtes, quand elles ne les troquent pas, dans les sports, pour la culotte. Elles fument renversées dans un fauteuil comme des hommes; elles parlent comme des jeunes collégiens imancipés. Elles jouent aux cartes et boivent comme les hommes. Dans leur désir d'être dans le mouvement, elles oublient ce mot délicat et profond de Pie XI, soucieux comme l'était St-Paul, de la dignité de la femme et du rôle qu'elle doit jouer dans la société!

Il faut que la femme soit élégante et distinguée pour charmer; c'est son rôle. Mais dès qu'elle commence à perdre le sens du convenable, elle commence aussi à perdre de son charme et à cesser de plaire.

Vos jeunes filles en se masculinisant, rompent les lois de l'harmonie qui doivent présider à l'évolution de leur personnalité. De même que les cheveux trop courts font saillir le nez, et les traits, ôtent au visage les charmes féminins, sans pour cela le rendre viril; le velouté de l'âme neuve enlevé, les délicatesses des retenues parties, les nuances inquiètes fondues, il n'y a plus le charme de l'âme, et bien proche pour la vertu est le danger.

C'est que des allures, on passe vite à un état d'esprit masculin, la mentalité masculine. Il est des jeunes filles qui s'empoisonnent cérébralement par des lectures malsaines, pour faire comme les hommes. Elles oublient que l'homme propre ne lit pas tout ce qui lui tombe sous la main; qu'il n'y a pas deux codes de morale; l'un pour l'homme et l'autre pour la femme. On se crée une âme où la pensée et l'imagination se plaisent en des raffinements troubles qui gagnent le cœur et l'atrophient. Les mœurs sont bien près de sombrer.

Il est un autre malaise moderne qui menace la jeune fille d'aujourd'hui, c'est l'indépendance mal entendue et sans frein. Ah! si elle voulait s'émanciper des modes ridicules ou grotesques, du snobisme qui lui fait craindre de passer pour être en retard "ou trop style" grand-mère, ce serait superbe. Mais non! Elle s'émancipe de traditions sérieuses et nécessaires. "Pour vivre sa vie", elle s'échappe à l'influence familiale, méprise même parfois l'autorité des parents. Sous le prétexte que chacun est libre de penser et d'agir à sa guise, on se façonne une âme prête à toutes les concessions et à toutes les compromissions. Il faut être large d'esprit et tolérant comme un homme, et alors de la théorie on passe à la pratique de "Laissez-aller, de laisser-dire, de de laisser faire."

Tous conspire pour procurer à la jeune fille cette indépendance malsaine. Elle quitte la maison paternelle pour le travail, parfois nécessaire, c'est son gagne pain. D'autres fois; c'est une force centrifuge qui la précipite hors du foyer et de la surveillance de ses parents. C'est un engrenage sans arrêt de visites, de thés, de voyage ou de promenades en automobile, de parties de plaisirs ou de danses lascives. Décidément la jeune fille moderne est exposée à une camaraderie déplorable.

Mme COMPAGNE.

LE COURRIER de FRANCELINE

CLAUDE AMY. — J'ai tout remis fidèlement et tout a été reçu, soyez-en sûre. Je regrette de servir si tristement votre amitié mais ne me demandez pas plus, je ne puis réellement pas. Elle a raison votre amie et j'ai moi-même souvent pensé ainsi à votre sujet. Ce sont les natures comme la vôtre qui se brisent le plus à la vie. Je ne puis trop vous reprocher cette disposition d'âme, je me rappelle si bien avoir été la jeune fille que vous êtes, mais tout en étant compatissante et dévouée, il ne faut pas souffrir soi-même toutes les épreuves de l'humanité. Je souhaiterais que vous puissiez raisonner avant de résonner... tout contribue chez vous à cultiver cette sensibilité affinée, et les racines plongent toujours plus avant; ce qui effleure à peine un autre vous tord jusqu'au plus profond. Suivez les conseils de votre amie, je ne saurais vous orienter mieux dans cette voie. Et vous rêvez d'une belle vacance et de ce voyage enchanteur? Ce vous serait infiniment salutaire et je désirais que tout se réalise, ma chère Claude. Je vous approuve dans le retard de votre projet et j'espère pour vous. Je vous remercie de votre fidèle et confiante affection et vous assure de ma part de la meilleure et de la plus franche sympathie.

DIABLOTIN. — Mais oui, vous êtes la bienvenue. Vous savez que la page est largement ouverte à toutes celles de nos lectrices qui veulent bien nous honorer de leur visite. Un livre pour vous instruire sur vos futurs devoirs? Voulez-vous m'en croire? Les deux meilleurs auteurs à consulter, c'est d'abord votre conscience et puis, votre curé. Voilà les véritables guides dans la voie du devoir et du bien. Et si vous tenez absolument à un livre de chevet, procurez-vous : "Ce qu'une jeune femme devrait savoir". Vous aurez ce travail dans les grandes librairies, Garneau, à Québec, Granger, Beauchemin ou Déom, à Montréal. Pour faire disparaître la teinte dorée que donne le soleil à votre peau, rien n'égale les lotions blanches. Il n'y a pas de risque à les employer. Mais voulez-vous un autre conseil? Votre peau brunie doit avoir un charme qu'il ne faudrait pas faire disparaître. Cette teinte chante la santé, les caresses du grand soleil d'été et si je m'appelais "Diablotin", je dirais au soleil : brûle-moi davantage, la teinte va bien avec pseudo! Pour les poils follets, le système électrique est bien recommandé. Je n'ai jamais fait l'expérience de "Tricho": votre médecin vous dirigera à ce sujet. Bonjour et à bientôt le plaisir de vous lire.

L. U. I. — Non, je n'aurais pas songé à prononcer le "u" latin afin d'obtenir Louis, je croyais tout simplement ces trois lettres, les initiales de votre nom. Mais que faites-vous alors des points intermédiaires? Je n'ai aucune correspondante de chez-vous et en aurais-je je ne vous le dirais pas, je crois... Mon âge? Fi! Monsieur l'Indiscret! Vous savez bien qu'une femme n'a pas d'âge! Toutefois, je pourrais bien vous concéder que je suis votre aînée et trop pour tomber dans vos filets... Cela vous suffit-il? La vie m'a toujours gâtée, c'est pourquoi je ne la vois qu'à travers ses sourires, dites-vous? Pourtant... il se pourrait que parfois, je l'aie vue à travers mes larmes comme les autres humains mais l'on ne gagne ni plus de résignation, de courage ou de bonheur à la maudire toujours. C'est un peu comme le voisin que l'on nous calomnie sans cesse, on finit par le détester mais si l'on vous chante ses qualités et ses largesses, n'en viendrez-vous pas à l'aimer un brin? On se plaint trop habituellement de la vie, elle a ses gros défauts mais ses... vertus aussi, soyons assez charitables pour apprécier un peu ces dernières. Vous venez d'avoir vingt ans, c'est trop jeune pour vous engourdir dans le noir parce qu'une de vos illusions s'est effeuillée. Je juge cette jeune fille sage de ne s'être pas engagée pour si longtemps, vous-même remercierez peut-être le Ciel plus tard de n'être pas liée à celle-là si vous croisez une autre femme aimée davantage. Et par ailleurs, si cinq ans de fidélité lui paraissent trop longs?... toute la vie, donc?... Je vous le répète comme à mon dernier billet, combattez votre mélancolie, soyez plus viril, cuirassez-vous et comme vous ne pouvez cueillir toute la vie et ses joies en une seule grappe, laissez mûrir un peu votre jeunesse et votre bonheur. Tout vient à point à qui sait attendre. Bien sincèrement, je vous félicite pour le baccalauréat superbement décroché et vous souhaite de bonnes vacances de repos et... d'amour.

ESPOIR. — Votre lettre m'a fait du bien. L'espoir vous revient au coeur, tiens, la grosse tempête est close, me semble-t-il, et tantôt ce sera le soleil et la paix. Ne craignez pas ses menaces, il ne les mettra jamais à exécution surtout quand il aura réalisé que vous êtes perdue pour lui. C'est un de ses vils moyens pour vous induire à lui céder et c'est la rage qu'il a au coeur qui le fait vous peiner sans cesse. Rendre heureuse la personne chère est toute l'ambition de celui qui aime véritablement. Vous aime-t-il alors? Tenez ferme sans vous décourager et vous apportez

tant de bonne volonté dans votre lutte, ma chère enfant, que vous finirez sûrement par vaincre. Je comprends vos raisons pour votre père et n'insiste pas. Oui, soignez-vous, vous avez déjà trop tardé et si vous n'avez pas de succès avec ce premier essai, consultez votre médecin et soyez fidèle à ses avis et prescriptions. Soyez raisonnable aussi voulez-vous? Songez que c'est votre bonheur cette séparation et qu'elle vous prépare un avenir tout heureux. Revenez-moi sans vous inquiéter jamais de la forme, c'est votre âme que j'aime et si vous avez confiance, je vous recevrai tendrement aussi souvent que ce vous sera bon. Courage toujours et souvenez-vous que mon coeur vous attend...

GITA. — Je savais bien que toujours vous étiez des nôtres. Votre lettre a dû rencontrer notre revue où je vous avais enfoui une pensée affectueuse. Et vous êtes en vacances? Comme vous allez vous reposer et jouir de l'été! Oui c'est ça, maintenant que vous êtes libre, venez jaser souvent. Nous discuterons sur les sujets qui vous intéressent et l'on s'entendra bien, je sais, même si l'on diffère d'opinions... Au plaisir de vous lire longuement, alors?

COLOMBINE. — Ce pseudo vous va bien et si vous le préférez à l'autre, c'est tout comme pour moi. Je ne vous reproche pas d'avoir été silencieuse, ces deux derniers mois puisque vous étiez à vos études et je comprends bien comme tous les moments sont d'or quand approche l'épreuve décisive. Je vous félicite de votre beau succès. Que rêvez-vous pour l'an prochain? Venez me conter ça. Comme vous le pensez, vous êtes bien la plus jeune de ma petite famille et vous désirez que je chérissse bien fort, ma cadette? Mais, chère enfant, c'est un souhait vain puisque c'est chose assurée... Vous aimez les longues réponses? Elles ne se mesurent pas à mes sentiments, sachez-le, mais selon les questions soumise ou les confidences reçues. Alors avisez... Ne me remerciez pas pour ce tout petit plaisir que j'étais heureuse de vous accorder, et quand je pourrai vous être utile ou agréable, venez sans crainte à votre amie Franceline. Heureuses vacances à ma petite Colombe.

CHRISTO-CHRISTY. — Vous avez dû recevoir la revue désirée. Merci de votre lettre et de votre pensée délicate sur notre oeuvre. Il n'est pas nécessaire d'avoir une si grande âme, Christo, il suffit d'avoir vécu et de s'en souvenir... J'ai transmis vos messages à qui

de droit. Un bonjour d'amie pour clore ce petit billet.

TREBOR. — Bon, ça va mieux puisque le courage renait. Si j'en suis contente! Maintenant que que l'espoir s'est fait un chemin à travers les ornières, n'allez pas lui chercher querelle et recommencer à douter, à craindre... Allez au devant plutôt et laissez-vous bercer et consoler par sa voix suave. Surveillez sans cesse votre volonté, ne la laissez pas défailir, c'est elle qui vous sauvera... et quand vous aurez besoin d'une amie pour vous donner un coup d'aile, vous sourire, vous gâter un peu, venez chez nous. Vos lettres sont les bienvenues et mon âme vous est toujours dévouée.

SITIO. — Vous êtes arrivée assez tôt pour le présent courrier. Ne vous fatiguez jamais pour m'écrire, ma chère amie, je vous attendrai sans douter, devinant tous les pourquoi et vous aimant de la même affection toujours. Votre confiance m'a touchée, Sitio, et votre vie se livrant entière à mon âme m'a liée plus intimement, plus étroitement à vous. Votre "souffrante fierté" et vos "tortures révoltées", si je les ai comprises, pauvre petite. Mais ne regrettez pas ces pages de vie, elles ont tant de prix et ce sont elles qui vous achèteront les heures de rayonnement qui couronneront l'histoire de vos jours... telles ces vies qui s'ouvrent en tourmente et se terminent au dernier chapitre en apothéose de bonheur. Et vous saurez être heureuse avec raffinement, si je pouvais oser cette expression, car vous avez souffert ainsi... Soyez confiante, généreuse et vaillante toujours et votre tour viendra, bonne petite âme, et bien plus tôt que vous ne l'espérez peut-être. J'ai hâte au courrier qui m'apportera votre collaboration promise mais je vous défends bien d'abuser de vos forces tant qu'elles ne seront pas parfaitement rétablies. Il est des sujets que je ne puis traiter ouvertement ici, mais lisez entre les lignes et dites-vous bien que mon coeur et ma pensée sont près de vous aussi tendrement, aussi maternellement que vous le puissiez désirer.

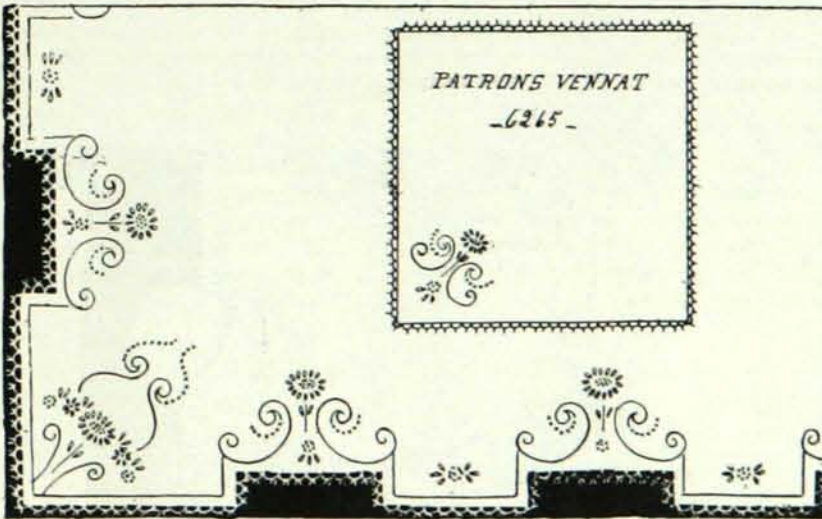
PAULO. — Je m'étais promis de vous adresser une longue réponse ici et voilà qu'aux derniers instants je suis mandée dans ma famille pour un nouveau deuil. Comprenez et ne me tenez aucun compte; plus tard, je saurai vous prouver mieux, j'espère. Je vous souffle à l'oreille le plus doux de mes

(Suite à la page 31)

Pour la Campagne

Pour la Maison de campagne il n'est pas question de ces belles nappes de toile avec incrustations de dentelles et broderies compliquées ravissantes sous les lustres. La broderie de couleur reléguée à la cuisine retrouve naturellement sa place à la salle à manger qu'elle égale par ses vives couleurs. Le choix suivant conviendra nous l'espérons aux goûts les plus divers:

No 6080.—Le nénuphar (Lys d'eau) est une fleur très décorative, et beaucoup de nos lectrices pourront s'inspirer pour leur coloris de la nature même. Pour celles qui ne sont pas à proximité d'un étang ou d'un lac, les deux fleurs au centre du coin seront traitées en 3 tons de rose: Les pétales du bas, rose pâle, ceux du coeur foncé, avec quelques points français jaune vieil or, ceux du dessus rose moyen. Les 3 boutons seront chacun d'une nuance de jaune différent, les 4 boutons du bas, tous de roses différents. Les 2 nénuphars des côtés en 3 tons de jaune. Tout est au point de tige excepté les tiges, si désiré, et ce qui retourne des feuilles. Les tiges et rainures des feuilles sont d'un vert soutenu, le contour des feuilles vert clair.



Les noeuds français seront jolis en vert tendre, jaune or ou noir suivant le goût. Ce travail peut également être exécuté au punch work (point de galan) ce qui serait évidemment encore plus effectif.

Prix: Patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud, 4 coins 50c. Tout étampée sur coton jaune 54 x 72 pouces \$1.35, 72 x 81 pouces \$1.75. Sur toile naturelle 54 x 72 pouces \$2.00, 72 x 81 pouces \$3.00. Coton perlé M.F.A. pour la broderie \$1.40.

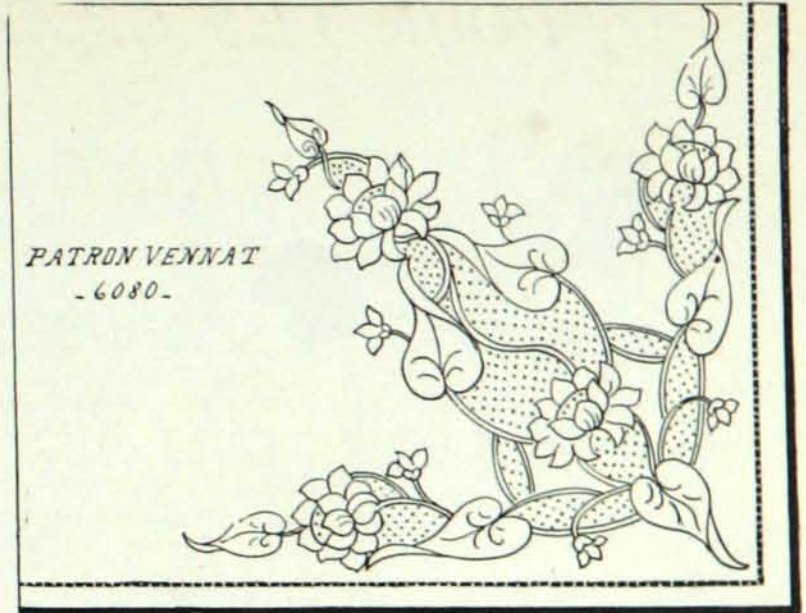
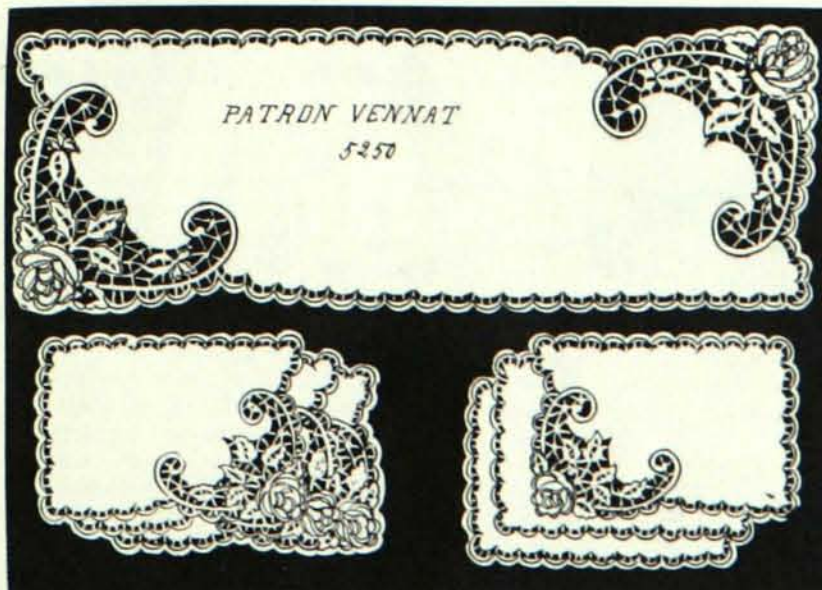
No. 6265.—L'extrême simplicité de ce petit dessin ne lui enlève rien de son charme et cette finition par dents carrées lui donne un cachet d'originalité. Pour les personnes que la difficulté de tourner ces dents effrayerait, elles peuvent très bien faire un bord droit en laissant le modèle tel que.

La ligne continue formant le tour de la nappe, s'exécute ordinairement gros bleu, les noeuds français en jaune vif. La grande marguerite rose France avec coeur brun doré, les petites roses en noeuds français rose pâle, feuilles vertes.

Prix: Patron à tracer 20c, perforé 40c, au fer chaud 54 x 72 pouces 50c, 72 x 81 pouces 75c. Tout étampée sur coton jaune 54 x 72 pouces \$1.35, 72 x 81 pouces \$1.75. Sur toile naturelle \$2.00 ou \$3.00 suivant la grandeur. Coton perlé M.F.A. pour la broderie 60c.

No 6270.—Voici la dernière nouveauté, les si commodes petits sets à lunch ou à thé qui comportent outre la nappe et les serviettes habituelles le chemin de table et les dessous de plat. Voilà qui sera agréable pour emporter en pique-nique.

Nous conseillerions comme couleurs, le quadrillé brun doré, la bou-



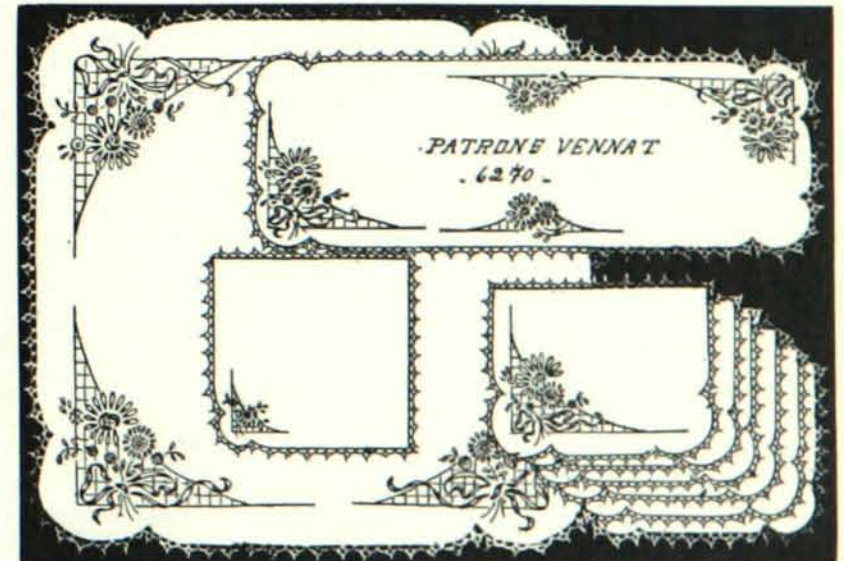
cle de ruban gros bleu, la plus grande marguerite rose soutenu, la moyenne jaune, les petites fleurs mauve et bleu alternées, coeurs des fleurs bruns.

Prix: Patrons à tracer nappe et serviette 25c, dessus et rectangle 25c. Perforé nappe et serviette 40c, dessus et centre 40c. Au fer chaud nappe 35c, 6 coins de serviettes 24c. Chemin 30c, 6 rectangles 35c. Tout étampée sur coton jaune nappe 60c, 6 serviettes de 12 pouces 45c. Sur toile hultre nappe et 6 serviettes \$1.65. Set de 7 morceaux sur coton jaune 70c, sur toile hultre, \$1.10. Coton M.F.A. pour la broderie 45c.

No 5250.—Cette fois-ci, il s'agit d'un set à déjeuner seul, le chemin de table de 12 x 36 pouces et 6 rectangles de 8 x 12 pouces. Le richelet revient à l'honneur mais dans un genre rustique destiné à être brodé plutôt en couleur qu'en blanc. Suivant que votre service à déjeuner ou à thé sera bleu, vert ou jaune, la broderie sera exécutée dans les mêmes tons exactement. Si préféré parce que plus discret, le crème ou l'écru soit de la même couleur que la toile, soit plus foncé, serait très élégant. Un coton perlé fin sera plus approprié pour ce genre de broderie qu'un coton à 6 brins. Nous avons également un coton à 1 brin de qualité exactement égale au blanc à 10c l'écheveau, dans les principales nuances en vogue.

Prix: Patron à tracer 2 grandeurs 35c, perforé 50c, au fer chaud grand rectangle 35c, 6 petits rectangles 40c. Tout étampés 7 morceaux sur coton fini toile, \$1.25, sur toile hultre \$1.50. Coton M.F.A. pour la broderie 60c.

Nous recommandons fortement à nos lectrices pour tous ces ouvrages l'emploi de la toile naturelle ou de la toile hultre, toutes deux moins dispendieuses qu'une toile irlandaise blanche, mais aussi solides, se lavant et se repassant parfaitement.



Sur toutes les commandes faites dans le mois suivant la publication de cette Revue nous accordons 20% sur les patrons et 10% sur les marchandises étampées du moment qu'on joint à la commande le coupon ou la bande d'abonnement de Mon Magazine.

Raoul Vennat

3770 rue St-Denis

Montréal

POUR LES GRANDES FILLETES

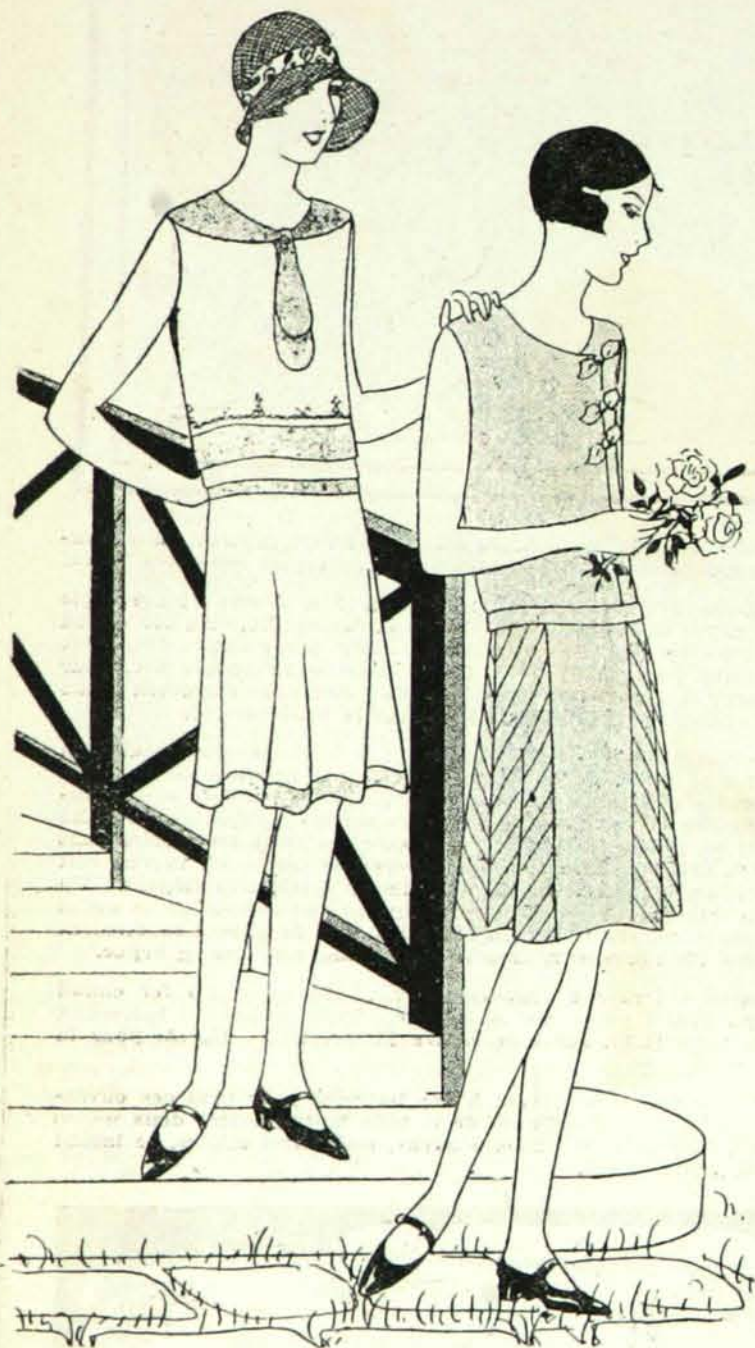


Figure I.—Robe de toile blanche, jupe en forme montée au corsage par une étroite ceinture de toile bleue. Col-empiècement en toile bleue. Pli de toile bleue simulant un boléro, surmonté d'une étroite broderie au point de croix en soie bleue. Cloche de paille jarretière de crêpe de Chine imprimé au bas de la calotte.

Figure II.—Robe de lainage léger uni. Jupe formée de deux panneaux plats, l'un devant, l'autre dans le dos et de quatre panneaux en forme sur le côté, travaillés de nervures. Corsage plat fermant sur le côté, sous trois noeuds papillon en tissu semblable à la robe.

me si elle était blanche, mais sur laquelle la poussière du voyage ne se verra pas. Les robes blanches seront parfaites pour les jours de grand soleil que l'on passe au contraire sur la plage ou à la promenade.

Si donc vous voulez que cette robe soit ce que nous appellerons: "pour tout aller", faites-la en cretonne fleurie, ou simplement en toile de Vichy à petits damiers, avec la garniture en indienne unie assortie à l'un des tons du dessin. Vous pourrez alors supprimer le point de croix.

La robe figure II est en lainage léger ou en indienne unie. Ici un dessin à ramage n'est pas indiqué. Pour laisser à la robe tout son caractère, il faut que les charmantes nervures qui ornent les deux côtés de la jupe soient bien visibles. Ces côtés sont faits de quatre panneaux en forme, le devant et le dos étant plats et droit fil.

C'est une étroite ceinture de tissu qui réunit la jupe au corsage. Celui-ci, complètement plat, s'ouvre sur le côté du devant, et il est orné dans le haut de trois petits noeuds papillon en étoffe semblable à la robe. Le corsage est sans manches; c'est la mode cette année de la supprimer; mais rien ne vous empêchera, comme je vous l'ai dit pour le corsage figure I, d'y placer des petits mancherons qui rendront la robe plus facile à porter et, en même temps, plus confortable.

Voici encore, figure III, un manteau en tissu anglais. Le devant en est tout droit, avec un long col châle, au bas duquel vous placerez quatre boutons disposés en carré; ces boutons seront en galalithe de la couleur du manteau. Le dos est une partie très intéressante de ce modèle. Le col, au lieu de tourner en rond autour du cou, se prolonge en une longue pointe qui descend presque jusqu'au bas du manteau, passant sous une étroite ceinture qui occupe le dos seulement.

(Suite à la page 30)

Dans le temps, il était très difficile de trouver des façons de robes pour les jeunes filles entre douze et dix-sept ans. De nos jours, la question est beaucoup plus simple à résoudre, car les mamans, voire les grand-mamans portent à peu près les mêmes robes que leurs filles. La robe pour "dame d'âge moyen", selon la formule polie des couturières, n'existe presque plus; tout le monde s'habille "jeune". Vous pourrez donc, petites mamans, exécuter pour vous-mêmes ces robes que nous destinons à vos filles.

La robe figure I est en toile blanche, garnie de toile bleu faïence et brodée au bas du corsage d'un étroit dessin au point de croix exécuté avec de la soie ou avec du coton perlé bleu assorti à la toile.

La jupe et le corsage sont réunis par une étroite ceinture de toile bleue, surmontée par un pli, formé de deux épaisseurs de toile bleue, fixé seulement en haut, qui donne au corsage l'aspect d'un boléro.

La robe que nous avons vue, était, comme celle que représente notre dessin, complètement sans manches, mais, les étés n'étant pas toujours aussi chauds que celui que nous avons eu l'année dernière, je vous conseille d'ajouter un petit mancheron, qui, tout en laissant à la robe son aspect dégagé, la rendra plus confortable.

L'empiècement est de forme très nouvelle et charmante. Il est fixé au corsage soit par un jour, soit par une simple couture, mais les deux pans sont libres, de manière à pouvoir se nouer comme le montre notre modèle. Ces pans seront bordés par un picot à la machine, par un simple point de feston, ou par un petit biais posé à cheval.

Le chapeau en paille, forme cloche, est toujours le plus pratique pour l'été. Vous le garnirez d'une jarretière de ruban façonné ou plus simplement d'un biais de toile bleue.

Peut-être trouverez-vous que cette robe blanche est bien salissante, et que la toile est trop facile à froisser. Malgré le côté pratique du blanc, qui ne passe pas au blanchissage ni au soleil, ce reproche est mérité. Vous me direz peut-être qu'il vaut mieux porter une robe blanche, parce que les impuretés s'y voyant parfaitement, on aura l'obligation de la porter toujours propre. Je ne suis que partiellement de cet avis. Il me semble préférable, pour certaines circonstances, les voyages en chemin de fer par exemple, de choisir une étoffe lavable que l'on entretiendra com-



Figure III.—Manteau très pratique en tissu anglais dans les tons neutres, beige ou gris. Long col châle terminé par quatre boutons de galalithe disposés en carré. Dans le dos, le col se transforme en empiècement se prolongeant en pointe presque jusqu'au bas du manteau. Cet empiècement est fixé par une piqure, il passe sous une étroite ceinture qui s'arrête sur les côtés. Le bas de manches est libre, il est fixé par deux couples de boutons de galalithe jumelés. Cloche de feutre, calotte entourée d'un ruban.

CHAPEAUX D'ÉTÉ



Il y a cette année des tendances très différentes dans les formes des chapeaux et dans la façon de les porter... Les uns gantent étroitement la tête et s'enfoncent jusqu'aux sourcils, comme ils le faisaient l'an dernier, d'autres, tout en épousant étroitement la forme du crâne, laissent le front dégagé; mais ce qui est commun à ces deux principes si différents, c'est la manière dont le chapeau descend sur la nuque et recouvre les oreilles. Même dans les cloches dont la calotte ne touche pas le haut de la tête, la passe est disposée de telle façon qu'elle descend plus bas sur l'oreille que partout ailleurs.

Cloches, toques, bérêts de fantaisie, gaines de feutre se partageront également la faveur de nos élégantes.

Que choisirez-vous parmi tant de jolies créations si différentes les unes des autres?

Peut-être aimerez-vous vous coiffer d'un casque de feutre très enfoncé et descendant bas sur le front; c'est une forme toujours seyante, mais, en été, elle a l'inconvénient de tenir très chaud. Vous éviterez ce défaut en adoptant la disposition qui découvre la partie ou par une large encoche, par un pli ou par un retroussé. Cependant, ma préférence reste acquise aux délicieux chapeaux-cloches de paille, si légers, si frais, si pratiques; il garantissent du soleil et enveloppent les yeux d'une ombre mystérieuse qui donne tant de charme au regard. Voici, figure I, une de ces jolies cloches. Elle est en paille rouge, mais vous trouverez les mêmes formes en feutre si vous le préférez. Vous exécuterez facilement vous-même la garniture. Elle consiste en une jarretière de crêpe de Chine imprimé blanc, rouge et marine souligné par un ruban de gros grain marine uni. Sur le côté, la jarretière s'arrondit en une large cocarde plate. Le bord de la passe est entouré d'un biais de crêpe de Chine posé à plat.

Il sera très élégant d'assortir à votre chapeau une écharpe longue ou carrée, dont le centre sera de crêpe de Chine imprimé et l'encadrement de crêpe de Chine blanc uni.

La mode des mouchoirs, des écharpes, des fichus se répand de plus en plus, et cette faveur est bien méritée, car, là aussi, le côté pratique se double de tout le ravissement des tissus légers et vaporeux, enroulés avec goût autour du cou et jetant sur le visage les reflets de couleurs douces et gaies...

Selon les tons de la toilette que vous porterez, vous modifierez les nuances du chapeau et de sa garniture, remplaçant la paille rouge par une paille bleu biarriz ou par une paille ton naturel.

Un autre chapeau, figure IV, d'une forme bien nouvelle et très seyante, est aussi en paille. C'est un bérêt en paille bleu marine, à calotte souple, avec une passe qui occupe seulement le derrière de la tête et les côtés. Devant, elle est remplacée par un bandeau de tissu qu'il vous sera facile de changer souvent, car l'étoffe en sera rapidement défraîchie. Le changement de ce bandeau, qui vous prendra quelques minutes, vous permettra d'en avoir plu-

sieurs différents que vous assortirez à vos toilettes. Dans le modèle que nous avons vu, le crêpe de Chine du bandeau était un fond blanc imprimé de pois différentes grandeurs bleu marine. Le petit foulard enroulé autour du cou était pareil, ainsi que la fleur piquée au revers.

Bien que la mode des fleurs épinglées aux manteaux, aux fourrures et aux corsages soit à peu près passée, on porte encore des fleurs très stylisées qui ne rappellent la nature que de bien loin.

Les bords des pétales seront légèrement roulés; sur ce roulé vous exécuterez un point de feston assez écarté. Le coeur est fait d'une ganse ou d'une laine édréon habillée d'étoffe et tournée en spirale. Quant au foulard du cou, vous en sertirez les bords d'un jour à la machine.

Le chapeau figure II se fait en feutre... Vous voyez la disposition de la bande pliée derrière, figure III. La passe est relevée devant et maintenue par un petit motif de bijouterie qui la froncera légèrement.

Le même chapeau peut se faire en paille fine tressée de manière à être souple comme une étoffe. Cela vous permettra de lui donner les pliures de la bande du dos.

Le chapeau, figure II, est en feutre vert. Il sera accompagné d'une écharpe étroite, verte, orange et blanche, que vous nouerez sur l'épaule. Vous pourriez remplacer l'écharpe par un collier de grosses perles vertes entre lesquelles vous intercalerez de petits disques de métal doré.

J'ai vu, chez la modiste, le même chapeau en feutre beige avec l'écharpe beige, rouille et verte, qui formaient une harmonie de couleur très réussie.

C'est un chapeau de feutre peint que vous montre la figure V. Charmante garniture que ce petit bouquet de fleurs d'une forme naïve placé sur un des côtés du casque. Point n'est besoin d'être une grande artiste pour exécuter cette peinture. Elle pourrait se faire à la gouache, mais elle aurait alors l'inconvénient de s'écailier, tandis que travaillée avec les crayons de couleurs que l'on fait depuis quelques années, les nuances ne bougeront pas, et même, vous pourrez blanchir l'é-

(Suite à la page 30)

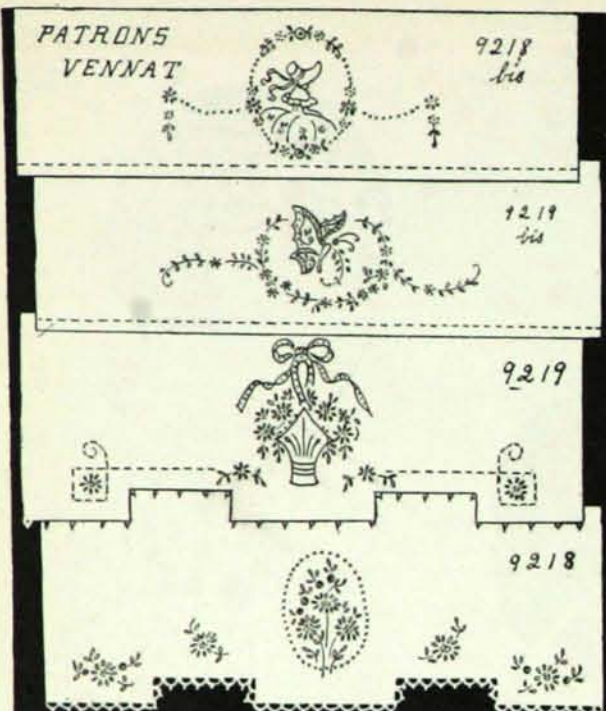
Figure I.—Cloche de paille ou de feutre rouge, garnie de crêpe de Chine imprimé rouge, blanc et marine et d'un ruban de gros grain marine. Echarpe faite du même crêpe de Chine imprimé, encadré d'un ourlet de crêpe de Chine aussi.

Figures II et III.—Devant et dos d'un chapeau de feutre vert dont la passe relevée devant être fixée par un motif de bijouterie qui la froncera légèrement. Le dos est découpé en bandes dont l'une se replie sur elle-même. Echarpe étroite en crêpe de Chine vert, orange et blanc, nouée sur l'épaule.

Figure IV.—Bérêt de paille bleu marine souple, passe de paille seulement derrière et s'arrêtant sur les oreilles; devant, bandeau de crêpe de Chine blanc semé de pois irréguliers bleu marine. Foulard de cou et fleur plate en même crêpe de Chine.

Figure V.—Casque de feutre noir orné d'un bouquet peint dans les couleurs des fleurs des champs. Echarpe de mousseline de soie noire peinte du même bouquet.

Figure VI.—Cloche de feutre beige, entourée d'un bandeau de paille de Manille du même ton, ce bandeau est rabattu et noué derrière en un noeud, sous lequel le feutre fendu se retourne en deux petits revers.



Pour les Pension- naires en vacances

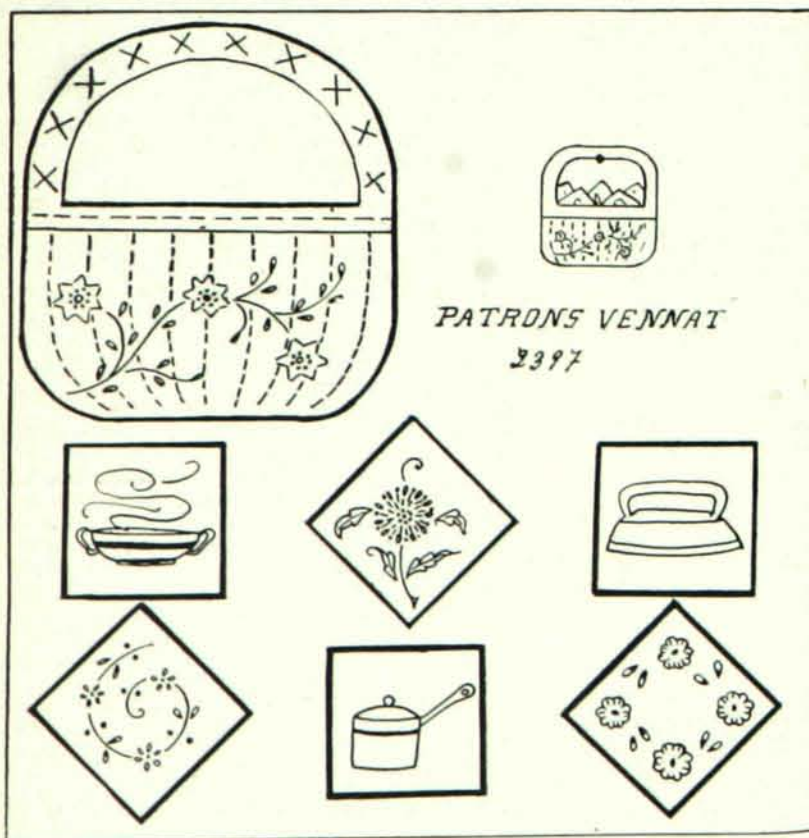
Après la première joie du retour des pensionnaires dans leur famille, combien de fillettes habituées à une vie réglée ne savent comment passer leur temps ou importunent leur maman par une turbulence excessive. Pourquoi ne pas tourner leurs activités vers un but agréable et utile à elles-mêmes et aux autres. Elles ont toutes appris au couvent les points élémentaires de la broderie de couleur. Pourquoi ne pas employer leur jeune talent à décorer la maison de campagne, avec les suggestions que nous proposons plus bas:

Nos 9218-9219-9218 bis-9219.—Les serviettes d'invités qu'on sera si fières de mettre dans la chambre des petites amies ont l'avantage d'être très courtes à faire.

No 9218 l'ovale de noeuds français sera gros bleu, à l'intérieur marguerite du centre rose France, les deux autres plus pâles, petits boutons jaunes, les deux marguerites de chaque côté de l'ovale rose France, celles des bouts bleus, coeurs des fleurs jaunes.

No 9219.—Le panier et la ligne continu fini par 2 rectangles brun doré, boucle de ruban rose, fleurs dans le panier alternées de toutes couleurs rose, bleu, mauve, et jaune. Fleurs au bas du panier et dans les rectangles roses.

No 9219 bis.—Papillon corps brun, contour et double ligne des ailes bleu, dessin à l'intérieur des ailes jaune orange. Tige et feuilles vertes avec fleurs bleues et jaunes.



No. 9218 bis.—Marquise, bras, cou noirs, chapeau et robe mauves, fleurs de la rose et rubans du chapeau vert doux, noeuds français noirs, feuilles vertes, fleurs roses et mauves.

Nos 2395-2279 No 1.—Rien de plus simple à faire qu'un sac à linge, une couture rabattue de chaque côté, un large ourlet dans le haut dans lequel on glisse un galon, le plus long est de le broder et encore si peu.

No. 2395, qu'il est mignon ce paysage hollandais avec ses bateaux noirs et oiseaux gris qui fuient à l'horizon sur une mer d'un bleu vert, sous des nuages bleu azur. Le petit hollandais en bonnet et culotte gros bleu, chemise jaune regarde ses paniers bruns pleins de linge de diverses couleurs; il y a encore d'autres paniers bruns sur l'herbe verte devant la hollandaise en robe rouge, tablier et bonnet jaune pâles, fichu noir.

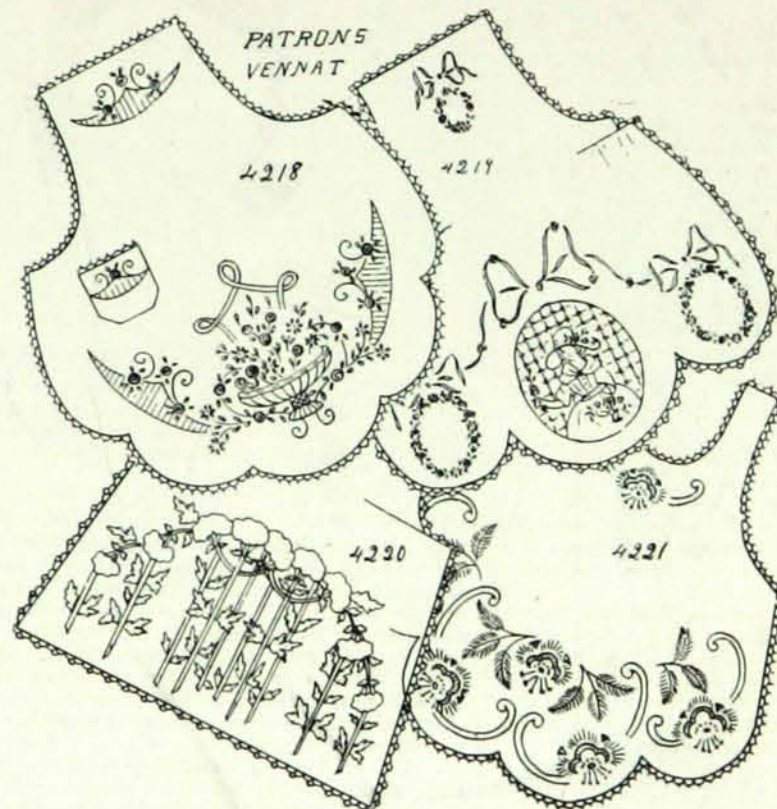
No 2279 No 1.—Les fleurs devront être remplies, les quatre pétales

extérieurs jaunes, les quatre à l'intérieur oranges, le coeur noeuds français bruns; feuilles vertes. Tiges contournées gros bleu, le mot buanderie, lettres pleines non bourrées orange.

Tabliers 4218-4219-4220-4221.—Les robes d'été si fragiles demandent à être protégées par des coquets tabliers comme ceux illustrés ici:

No 4218, panier et dessin rectiligne brun doré, fleurs assorties de toutes couleurs.

No 4219.—Fond du médaillon noir, jeune fille visage et bras noirs, robe et chapeau vieux rose, tenant des fleurs mauves aux feuilles vertes.



Ruban vieux rose, couronnes de fleurs mauve, rose et jaune avec feuilles vertes.

No 4220, tige et feuilles de 4 nuances de vert différents, les tiges étant toujours plus foncées que les feuilles, et les plus petites feuilles plus pâles que les grandes. Pavots de plusieurs tons de roses et de rouges avec coeurs bruns dorés.

No 4221. Les deux fleurs des bouts et du milieu seront en 2 tons de bleus, les parties remplies pâle, les points lancés foncé, le coeur brun doré, les deux autres fleurs du bas et celle du haut en 2 tons de jaune. Feuilles vert clair, tiges vert foncé, grandes lignes contournées gros bleu.

No. 2379.—Ces poignées seront très utiles à nos petites lectrices pour transporter sans se brûler les plats de leur confection. Le sac est formé d'une simple couture. Les lignes seront gros bleu, feuilles vertes, fleurs jaune avec coeurs bruns. Les 3 poignées avec fleurs seront jaunes et bleus. Les ustensiles brun clair.

PRIX DIVERS

Serviettes de toilette.—Patron à tracer chacun 15c, perforé 25c, au fer chaud 02c la paire. Tout estampée sur matériel blanc de fantaisie 45c la paire. Coton M.F.A. 30c.

Tabliers. Chacun patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Tout estampé sur coton jaune suivant qualité 35c ou 55c. Blanc 55c. Coton M.F.A. de couleur 30c.

Sacs à linge. Chacun patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Tout estampé 27 x 40 pouces sur coton jaune \$1.00, sur toile écrue pesante \$1.90. Coton M.F.A. 60c.

Set de sac et poignées. Patron à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 40c. Tout estampé sur coton jaune épais 50c. Coton de couleur M.F.A. 25c.

Dentelle de fantaisie blanche et rose, blanche et bleu ou blanche et jaune pour la finition des tabliers et des serviettes suivant la largeur 5c la verge ou 3 pour 10c, 8c la verge ou 2 pour 15c.

Une remise de 10% sur le matériel estampé et 20% sur les patrons est accordée sur toute commande accompagnée du coupon d'abonnement de Mon Magazine et envoyé dans le mois suivant la publication de cette Revue.

RAOUL VENNAT, 3770 rue St-Denis, Montréal



D'UNE RIVE A L'AUTRE

NOTE. — Que ceux et celles qui désirent recevoir des adresses directement m'envoient une enveloppe timbrée pour réponse. Ceux qui désirent faire partie du Club International, leur permettant de correspondre dans le monde entier peuvent me faire parvenir un Dollar que je transmettrai au bureau du club.

Madame J. M. FORTIN,
St-Isidore, Cte Dorchester.

Mademoiselle Jacqueline Symoens, 20 ans, 55 Chaussée de Gand, Courtrai, Belgique, désire une amie canadienne de son âge, un brin sentimentale.

Monsieur Charles Castelert, Aldana 10, Barcelone, Espagne, 24 ans, désire des correspondantes canadiennes de son âge.

Madame Giles, 8 rue Béghira, Tunis, Algérie, désire un correspondant et une correspondante pour sa fille âgée de 15 ans. Ecrire adresse de la mère.

Mademoiselle Suzanne Nahoum, 50 avenue de Londres, Tunis, Tunisie, désire des amies de son âge, 22 ans.

Monsieur Louis Alisier, rue George Sand, Ardentes, Indre, France, 22 ans, désire des correspondantes canadiennes de son âge.

Deux jeunes filles de 16 et 18 ans, filles d'officier désirent des correspondants canadiens : Mesdemoiselles Solange et Gisèle Stehle, 33 rue Montmartre, Paris (2).

Mademoiselle Joanna Michaille, 17 ans, et Madeleine Durouge, 16 ans, Cours Complémentaire de jeunes filles, Belley, Ain, France, désirent correspondre surtout en anglais avec des jeunes gens et des jeunes filles de leur âge.

Mademoiselle Jeanne Lenart, musicienne passionnée, peintre, aimant la lecture, le tennis, les chiens, demande un correspondant et une correspondante, pour causer en anglais si possible, 12 Avenue de la Gare, Suippes, Marne, France.

Mademoiselle G. M. Féry, 12 rue des Carmes, Paris Ve, désire des correspondants et des correspondantes canadiennes, de 25 ans si possible.

D. Miss Cinette, Les Mussettistes, Verdelaire, Gironde, France, désire échanger vieux timbres et timbres neufs, avec cartes postales timbrées côté vues, avec ceux et celles qui partageront les mêmes goûts.

Madame Marie-Blanche, Pierre Minvielle, Villa Eugène, Allées Paulmy, Bayonne, Basses-Pyrénées, France, désire échanger cartes postales et descriptions de tous pays.

Monsieur Louis Domenger, Villa Louis, Bd. Claude Lorrain, Dax, Landes, France, désire trouver des amies au Canada de son âge, 19 ans.

Mesdemoiselles Antignac et Sarret, Maîtresses d'Internat, Collège des jeunes filles, Aurillac, Cantal, France, désirent deux correspondants canadiens.

Une Parisienne de 18 ans, désire correspondre en anglais : Mademoiselle Alice Minot, 18 rue Perrel, Paris, (14e).

Mademoiselle Broussolle, infirme, demande des marraines, elle saura vous intéresser en vous parlant de broderies françaises, Blagnac de Lostanges, par Meyssac, Corrèze, France.

Mademoiselle Paule Roger Picard, Little Court, Dorchester, England, 22 ans, demande des correspondantes et des correspondants canadiens.

Mademoiselle Valentine Denys, 11 rue de Nazareth, Brasserie Enghien, Hainault, Belgique, 18 ans, désire de nombreuses amies canadiennes, et plusieurs jeunes gens comme amis.

Une maman des plus distinguée mais qui a le bon esprit de mettre ses diplômes dans son tiroir pour s'oc-

cuper de son foyer et de ses deux bébés demande des amies mamans canadiennes : Madame Reine Thiéry Filion, rue de Lisieux, Dives-sur-Mer, Calvados, 26 ans, France.

Monsieur Pierre Clavigny, 26 Avenue Reille, Paris (XIVe) demande des amies canadiennes de son âge, 16 ans.

Mademoiselle Natha Vuillernoz, via Dei Fossi, 16, Palazzo Niccolini, Italie, demande des amies canadiennes.

Mademoiselle Raymonde Aulatel, Villa Marguerite, Le Grau-du-Roi, Gard, France, demande des amis et des amies canadiennes.

Capitaine Giorgio Mondino, via Nuovo, 32, Cagliari, Sardaigne, Italie, demande à correspondre avec jeunes filles mais en italien seulement, ne connaissant pas suffisamment la langue française.

Mademoiselle Simone de Meystere, Boulevard Frère Aban, 93, Gand, Belgique, demande des correspondantes de son âge, 14 ans.

Monsieur André Bourguignon, 9 rue Gros, Paris, (16e), France, demande des correspondantes canadiennes.

Monsieur Edouard Lesage, 33e Regt. d'Aviation, 15e Escadrille, Secteur Postal 77, Armée Française du Rhin, demande des correspondantes canadiennes.

Mademoiselle Agnes Lurig, 5 rue Henri Litloff, Bois Colombe, Seine, France, demande des correspondantes jeunes filles ou jeunes femmes de 28 à 35 ans.

Madame Reysécaud du Bant, 1 rue Clodion, Paris, (XVe), France, 50 ans, demande des correspondantes de son âge, dont la sympathie l'aiderait à supporter des épreuves très lourdes.

Monsieur J. Wellinger, élève-officier, 21e Régiment colonial, Fort de Bicêtre, Seine, France, désire des correspondantes canadiennes.

Monsieur T. Mauduit, 71e rue Blomet, Paris, (XVe), France, désire des correspondantes de son âge, 25 ans, s'intéressant aux Beaux Arts.

Monsieur Paul Juge, Matelot Cuisinier, à bord de l'avis, "Les Epargnes", centre d'études, Toulon, Var, France, désire des correspondantes canadiennes.

Mademoiselle Boyer, Perception, Fougères, du Plessis, La Mayenne, France, 22 ans, désire des correspondantes canadiennes, aimant la lecture, campagnarde comme elle.

Mademoiselle L. Massalo, Saint-Alban sous Sampzou, par Ruoms, Ardèche, France, 17 ans, désire des correspondantes de son âge.

Mademoiselle Hélène Guély, 29 rue Lanterne, Lyon, Rhône, France, 15 ans, désire des correspondants de son âge.

Mademoiselle Gaby Cougnenc, Avenue de Cessenon, St-Climian, Héroult, France, 16 ans, désire des amies de son âge pour échanger cartes postales et timbres.

Monsieur Charles Sonderegger, 16 rue Soufflot, Tourcoing, Nord, France, désire correspondre en anglais avec canadiennes connaissant cette langue.

Monsieur Paul Klein, Elève-Maître à l'Ecole Normale de Mirecourt, Vosges, France, 18 ans, désire des correspondantes canadiennes de son âge.

Mademoiselle Yvette Auvray, 18 rue des Ursulines, Le Mans, Sarthe, France, désire correspondre pour échanger des timbres-postes.

Mademoiselle Germaine Boury, 6 rue de la Haye, Metz, Département de la Moselle, France, 22 ans, aimant la vie, rire, chanter, son piano et la couture, désire des correspondantes de son âge et de ses goûts.

Monsieur Jacques Ayard, à Villé, par Tournon-en-Brie, Seine-et-Marne, France, 23 ans, agriculteur et aviculteur, désire rencontrer une correspondante de son âge et de ses goûts.

Madame G. Achard, 66 Bd Gambet-

ta, St-Quentin, Aisne, France, demande des correspondantes, mamans canadiennes, demande aussi des correspondantes de 12 ans, pour sa fille.

Mademoiselle Emilienne Joly, 256 route de Penas, Bron, Rhône, France, désire des amies de son âge, 21 ans, elle est comptable dans une usine.

Mademoiselle Yvonne Pinci, 22 Hotek, Rusticana, 28 rue de la Plage, Berck, Plage, France, désire des amies canadiennes. Son adresse date à partir du 1er juillet.

Mademoiselle Raymonde Brénier, 33 Boulevard de la Tour Hassan, à Rabat, Maroc, demande des amies de son âge, 14 ans.

Ils sont trois maintenant qui demandent des correspondantes canadiennes : Messieurs Jean Mari Guieu, Maurice Dixieu, Félix Moulin, matelots Cie, D. C. A. Cap Brun, Toulon, Var, France.

Monsieur Clovis Carol, Graulhet, Tarn, France, désire correspondre avec des canadiennes.

Mademoiselle L. Miarlet, Administration Générale, Rabat-Résidence, Maroc, désire des amies canadiennes, elle est très sympathique.

Mademoiselle Yvonne Masson, "Les Lierres", Neuville-sous-Montreuil-sur-Mer, Pas-de-Calais, France, désire des correspondantes canadiennes pour échanger des timbres-postes.

Mademoiselle M. Met, Rue Pointeau du Ronceray, No. 12, Rennes, Ile et Vilaine, France, demande des correspondantes de son âge, 17 ans.

Mademoiselle G. Martel, Recette ruraliste, Rue Notre-Dame, Domfront, Orne, France, âgée de 38 ans, tante dévouée demeurée fille pour élever ses neveux orphelins, demande des correspondantes canadiennes de son âge.

Mademoiselle Simone Renevier, 41 Cours d'Herbouville, Lyon, France, demande des correspondantes de son âge, 20 ans; elle s'avoue très romanesque.

Madame Albert Caunègre, 16 Boulevard, Alsace-Lorraine, Bayonne, France, demande des correspondantes canadiennes.

Monsieur Henri Gassmann, chez Madame Bretey, Route d'Audicourt, Montbéliard, Doubs, France, demande des correspondantes canadiennes.

Monsieur Paul Garo, Quartier-Maître électricien, Bord du Condoret, Toulon, Vas, France, désire des correspondantes canadiennes.

Mademoiselle Ginette Moser, 28 Bis rue du Prot de Marne, Châlons sur Marne, Marne, France, désire des correspondantes de son âge, 18 ans.

Mademoiselle Marguerite Razes, 2 Place St-Ferréol, Marseille, France, désire des amies canadiennes aimant les sports, la littérature, les arts, pour échanger idées et impressions.

Capitaine André Rondot, Chefferie du Génie, 2 rue Philippe, Alger, 30 ans, demande à correspondre avec des amies canadiennes.

Un gentil garçonnet de 15 ans, désire rencontrer des amies de son âge en Canada, Maurice Violette, 10 rue de la Mouche, Lyon, Rhône, France.

Une demoiselle très distinguée demande des correspondants canadiens : Mademoiselle Yvonne Merlin, 49 Cours de La Marne, Bordeaux.

Monsieur Lionel Bal-Sollier, 317 rue de Vaugirard, Paris, (XVe), France, désirerait correspondre avec jeune fille sérieuse, demeurant à Montréal, pouvant causer sur les sports, théâtres et cinéma, de 16 à 17 ans.

Mademoiselle Suzanne Stéphan, à Plougoulm, par Saint Pol de Léon, Finistère, France, désire correspondre avec jeunes filles de 25 ans.

Monsieur Emile Paul Brouette, L. S. C., 46 rue de Tertre, Baudour, Belgique, désire correspondre avec un jeune homme s'occupant comme lui de critique littéraire.

Monsieur Charles Tessier, Caporal

Aviateur, 34e Regt. D'Aviation, 1er Groupe Le Bourget, Seine, France, demande pour lui et un de ses camarades, des correspondantes canadiennes.

Madame Louis Duchesne, Rue du Belnay, 67, Herstal-lez-Liège, Belgique, désire une amie canadienne.

Deux amies françaises désirent des amies canadiennes, Mlle Yvonne Renoux, et Mlle Lartaud Raymonde, Pâtisserie "Aux Délices", Boulevard de Courtais, Montluçon, Allier, France.

Mademoiselle Angèle Renaud, dans sa famille, 19 rue du Collège, Remiremont, Vosges, France, désire une petite amie sténo-dactylo comme elle, de 19 ans.

Monsieur Noceto Emyl, Caporal, 15e, R. T. C., Caserne Mangin, 3 E, B, 9e Cie. Philippeville, Algérie, désire des correspondantes canadiennes.

Monsieur Jean Teich, 28 Bis, Rue Rovigo, Alger, Algérie, demande des correspondants et des correspondantes canadiens.

Monsieur René Talque, armurier au 15e R. T. S. Djidjelli, Algérie, demande une correspondante canadienne.

Messieurs Pierre Gave et Pierre Hagelstein, Ecole Spéciale militaire, 2e Cie, 3e Section, Ecole Saint-Cyr, Seine-et-Oise, France, désirent des correspondantes canadiennes.

Madame André Grange, 49 rue de Bourgogne, Vienne, Isère, France, demande des amies canadiennes.

Soldat Meteo Armand Bouat, 39e Regt. d'Aviation, 8e Escadrille, Secteur postal 813, en Syrie, désire des correspondantes canadiennes de son âge, 21 ans.

Mademoiselle Yolande Cerebelaud, E. P. S. de filles, Hirson, Aisne, France, 18 ans, désire un correspondant canadien de son âge, aimant les sports.

Mademoiselle Marcelle Delmer, E. P. S. F. Hirson, Aisne, France, désire un correspondant canadien de son âge, 18 ans.

Mademoiselle Yvette Camus, Ecole Primaire Supérieure de jeunes filles, Hirson, Aisne, France, désire un correspondant canadien de 18 ans.

Mademoiselle Andrée Chêze, chez ses parents, Saint-Lucien, Dpt. d'Oran, Algérie, 20 ans, désire une correspondante canadienne de son âge.

Monsieur Gaston Carpentier, 19 rue Henri IV, Le Havre, Seine Inférieure, désire des correspondantes canadiennes.

Mademoiselle Madeleine Gaudin, Avenue de la Gare, Nantua, Ain, France, 16 ans, suisse, demande des correspondantes canadiennes de son âge.

Mademoiselle Nina Mazzotti Zotoli, Fur Dell, Fudi penderzer, N. 20, Bologna, Italie, désire correspondre avec des jeunes files canadiennes.

Mademoiselle Marcelle L. Nicolle, 10 Square du Croisie, Paris, (XVe), France, désire correspondre avec jeunes canadiennes.

Monsieur Pierre Allais, le R. T. M., 6ème Cie, Bou Nizer, L. P. 407, Maroc, Afrique, demande de nombreuses correspondantes canadiennes.

Monsieur Charles Piou, le R. T. M., 6e Compagnie, Bou Nizer, L. P. 407, Maroc, Afrique, demande des correspondantes canadiennes.

Mademoiselle Triolet, Place d'Alger, à Brioude, Haute-Loire, France, demande des correspondantes canadiennes de 30 à 35 ans.

Mademoiselle Buffier, Perception de Brioude, Haute-Loire, France, demande des correspondantes canadiennes de 30 à 35 ans.

Mademoiselle J. B. Molle, 19 rue Serret, Clermont, Ferrand, Puy de Dome, France, désire des correspondantes de son âge, 24 ans.

Tante MADELON.



Bavarde

(Monologue)

Je suis bavarde, *très bavarde*, paraît-il, et cette semaine, j'ai dit deux choses *affreuses* qui pouvaient — l'une d'elles surtout — causer des malheurs.

Quels malheurs! Je n'en sais rien. Ce que je sais bien, c'est que maman a pleuré, que Charlotte me boude, et que papa m'a passé au cou un lacet avec — Oh! c'est horrible!... — avec deux grandes langues en drap rouge. Je dois porter ces langues pendant un mois, pendant trente jours, si vous préférez.

Tout le monde les regarde, et Black, hier, s'est jeté dessus. S'il avait pu les manger! Hélas! non. Black est très fin. Il a vu tout de suite que ce n'était pas de la viande, et il est parti en faisant la moue.

Vous demandez ce que j'ai dit? La vérité. Mais les enfants doivent garder le silence quand il y a du monde et qu'on ne les interroge pas. Or, il y avait du monde, et... personne ne faisait attention à moi.

Voici: ma soeur Charlotte — Lotte, comme on l'appelle toujours — va se marier bientôt avec M. Francval, un charmant capitaine de chasseurs, dont l'uniforme me ravit. Lotte est très belle; un teint blanc comme du lait, une petite bouche comme une fraise mûre, de grands yeux bleus comme des myosotis, des cheveux blonds comme les épis d'août. Ce sont ces cheveux qui...

Lotte les frise par-devant pour les faire "mousser" et leur ajoute une queue longue, épaisse, que maman a payée très cher. Chaque matin, je m'amuse beaucoup à voir les différents chignons que Lotte fabrique avec cette queue. D'abord elle la peigne, la parfume d'essence de jasmin, puis elle la partage en quatre, six, huit, dix. Un jour, il y a des boucles; un autre jour, des tas de petits rouleaux; un autre jour encore — et c'est ce que je préfère, — un gros noeud dans lequel ma soeur pique des épingles superbes. Pour finir, elle prend sa glace à trois compartiments, se regarde au moins un quart d'heure et sourit. La coiffure est achevée!

Donc, lundi, nous étions en gran-

La

Page des Enfants



Par la brèche....

TOUT près de chez-moi, dans une grande cour s'alignent plusieurs minuscules chaumières de deux à trois pieds de haut. Dans chaque maisonnette vit toute une famille qui se compose de la maman et d'une douzaine de... petits poulets. Il y en a des noirs, des blancs, des gris, des jaunes; il y en a qui savent à peine marcher et d'autres qui essaient déjà leurs ailes.

J'aime à les voir en activité, courir de toute leur jeune force, se disputer un grain de blé, fouiller la terre de leurs pattes grêles ou se cacher sous l'aile maternelle pour dormir un somme.

Ce sont les blancs que je préfère... je leur trouve des airs de colombe mais depuis hier, non, je ne les aime plus les méchants poulets couleur de neige et je vais vous conter pourquoi...

Il s'était fait une brèche dans l'enceinte entourant le petit village. Un des aînés au plumage blanc l'ayant découverte s'est faulfilé sans permission... hors de chez-lui... L'exemple entraîne, n'est-ce pas?... Eh bien, toute la famille imita le déserteur...

La mère inquiète essaya bien de suivre ses petits mais la brèche était trop étroite et meurtrissant sa tête contre la broche au fin treillis, elle chercha en vain une issue tout le long de la clôture sans pouvoir s'évader pour rejoindre les désobéissants. Ses appels désespérés suppliaient les fugitifs de revenir au gîte, mais les blancs étourdis s'en allaient par la prairie faisant mine de ne pas entendre... Dans l'herbe reverdie, je ne distinguais plus que de petites tâches moelleuses comme si d'immaculés agneaux passant par là avaient semé leur laine en légers rouleaux...

Survint un gros chien noir qui n'avait pas diné, je gage! Doucement il s'approche des jeunes imprudents qui ne s'en souciaient guère ignorant encore le danger... Puis l'affamé caniche se saisit d'un poussin, là sous mes yeux, et le dévora tout entier...

Avec de petits cris apeurés, les autres poulets s'enfuirent à toute volée vers le nid où la maman tourmentée guettait encore le retour des enfants prodigues. Indulgente, elle les accueillit sous ses ailes et calma leur effroi mais elle savait bien la pauvre qu'un de ses petits n'était pas revenu. Longtemps, longtemps, elle l'appela et quand vint le soir, tout dormait dans les autres chaumières et j'entendais encore le lamento de la mère désolée...

Mes petits amis, n'imites pas les poussins blancs déserteurs! Restez au nid... là vous êtes en sûreté et n'avez pas à craindre le vilain dogue qui symbolise pour vous les périls qui vous menacent quand vous êtes sans protection loin du foyer et des yeux vigilants d'une bonne mère.

Par votre imprudence ou votre désobéissance, on pourrait vous rapporter à votre famille, sans vie, broyé par un véhicule ou noyé dans une eau traîtresse, si négligeant les sages conseils maternels vous vous exposiez au danger...

Et ce serait avec un désespoir qui ne peut se comparer à celui de ma jolie poule blanche, qu'une maman pleurerait jusqu'au dernier jour, la perte d'un de ses chers petits.

Marraine LINE.

de partie de campagne chez tante Vinière. Il y avait bien quarante personnes, et, après un beau dîner sur la pelouse, on s'était mis à jouer au croquet. Les gens âgés, Black et moi regardions les jeunes,

qui poussaient les boules, riaient et se disputaient gentiment. De l'avis de tout le monde, Lotte et M. Francval étaient les meilleurs joueurs: on les applaudissait tant et plus. Une partie allait finir

La grande sœur

COMME on est heureux quand on est [petit, D'avoir une soeur bien sage et bien [grande, Qui très gentiment, répond et sourit, A chaque discours, à chaque demande.

Une soeur qui sait, quand on est mé- [chant, Vous rendre honteux de votre colère; Qui vous montre à lire et qui vous [apprend, A bien réciter toute la prière.

Moi, petit tyran, je l'ai cette soeur Qui m'écoute avec patience. Je voudrais pouvoir de mon jeune [coeur, Pour elle exprimer la reconnaissance.

O ma grande soeur, quoique tout petit, Bébé va de toi se faire comprendre: Prends-le dans tes bras et sens qu'il te [dit, Par mille baisers, son merci bien [tendre.

quand, tout à coup, Marcelle Drien poussa un petit cri: la branche d'un lilas venait d'accrocher son chignon au passage et... patatras, tous les cheveux se déroulaient, brillants, et noirs comme un flot d'encre. Il y en avait si long, si épais, que c'était tout à fait joli.

—Un manteau royal, disaient les messieurs.

Bien vite, Marcelle ramassa les peignes, les épingles; plus vite encore, elle arrangea une coque, un diadème, je ne sais quoi de charmant. Cela m'intéressait beaucoup trop... puisque me voilà criant:

—Marcelle, vous ne vous coiffez pas du tout comme ma soeur. Lotte met ses cheveux sur son genou; quand ils sont bien peignés, elle les ajoute à ceux de sa tête.

Un grand silence!... Ensuite des rires. Maman était pâle, Lotte très rouge. Et M. Francval, qui regarde toujours ma soeur, tortillait sa moustache d'un air drôle, les yeux fixés sur la charmille. Pourquoi? Pourquoi? Je me le demande encore.

Au retour, tandis que ma soeur pleurait comme une fontaine, maman m'a grondée très fort, et a terminé ainsi:

(Suite à la page 31)

La Bonne Cuisine

SOUPE AUX POIS VERTS

Ingrédients:

2 boîtes de pois verts,
1 oignon,
1 cuillerée à thé de sucre,
1 cuillerée à soupe de sel,
3 cuillerées à soupe de farine,
2 tasses de lait chaud,
1 tasse de crème,
1 feuille de laurier,
1 bouquet de persil,
2 tasses de bouillon de poulet,
Petite quantité de macis

Mode de préparation:

Mettez de côté une tasse de pois et mettez le reste dans une casserole avec l'oignon, le poivre, le sel, le sucre et les herbes. Laissez mijoter pendant une demi-heure. Enlevez les herbes, écrasez les pois et ajoutez le bouillon. Laissez bouillir, puis ajoutez le beurre et la farine cuits ensemble, laissez encore mijoter dix minutes et coulez au tamis. Remettez sur le feu, ajoutez l'autre tasse de pois, le lait chaud, la crème et servez immédiatement.

BLANQUETTE DE POULET

Ingrédients:

La viande blanche d'un poulet,
½ cuillerée à thé de soda,
½ tasse de crème,
2 oeufs,
Sel et poivre.

Mode de préparation:

Mettez le soda dans la crème, faites chauffer et ajoutez le blanc de poulet coupé en petits morceaux; laissez bouillir cinq minutes et ôtez du feu, quand c'est froid, ajoutez les jaunes d'oeufs battus, assaisonnez avec sel et poivre, puis ajoutez les blancs battus en neige, brassez légèrement, mettez dans des petits moules beurrés et faites cuire dans un fourneau chaud. Servez immédiatement.

CARAMEL

Mode de préparation:

Prendre 1 tasse de sucre granulé ou sucre brun, le faire chauffer à sec dans un poêlon jusqu'à ce qu'il devienne d'un beau jaune doré ou couleur d'ambre; quand il est à ce point, retirer vivement du feu et ajouter deux cuillerées à table d'eau bouillante, laisser au chaud pour faire fondre le sucre qui serait durci en ajoutant l'eau. Faire refroidir et embouteiller.

NOUGAT ESPAGNOL

Divinity Fudge

3 tasses cassonnade blanche ou sucre granulé,
1 tasse sirop de maïs ou miel,
1 tasse d'eau,
2 blancs d'oeufs,
1 cuillerée à thé de vanille,
1 tasse amandes hachées grossièrement; quelques cerises confites coupées en deux, si on le désire.

Mode de préparation:

Faire cuire le sucre, le sirop et l'eau à 238° F., c'est-à-dire jusqu'à ce que quelques gouttes jetées dans l'eau froide fassent une boule très dure. Verser graduellement sur le premier mélange et battre quelques instants, ajouter la vanille et les noix soit assez épais pour l'étendre. Verser dans un moule garni d'un papier ciré, étendre la préparation, quand elle est froide, à couper en carrés ou en rectangles.

MACARONI AU JAMBON

Mode de préparation:

Faites cuire deux tasses de macaroni dans de l'eau bouillante salée; coulez, versez de l'eau froide dessus, et mettez dans un plat beurré. Prenez environ une tasse de jambon froid passé au moulin faites-le chauffer dans la poêle et ajoutez deux cuillerées à table de farine et deux tasses de lait graduellement. Brassez jusqu'à ce que cela bout. Versez ce mélange sur le macaroni et ajoutez une demi-tasse de fromage râpé. Faites cuire au four quinze minutes.

VINGT EMPLOIS DU CITRON

Peu de personnes se rendent compte de la valeur inestimable des citrons; en cas de fièvre, de mal de gorge, de torpeur du foie, ses qualités médicinales sont sans rivales.

Voilà vingt usages auxquels on peut l'employer:

- 1.—Deux ou trois tranches de citron dans une tasse de thé fort guérissent un mal de tête nerveux.
- 2.—Une cuillerée à thé de jus de citron dans une petite tasse de café noir guérit du mal de tête bilieux.
- 3.—Le jus d'un citron dans une tasse d'eau chaude prise le matin en s'éveillant, est un excellent régulateur du foie et économise bien des drogues.
- 4.—Quelques gouttes de citron dans de l'eau ordinaire font un dentifrice excellent, enlevant non seulement le tartre, mais parfument l'haleine.
- 5.—Une lotion de jus de citron et d'eau de rose enlève les taches de rousseur et blanchit la peau.
- 6.—Le jus de citron avec l'huile d'olive est bien préférable au vinaigre pour assaisonner la salade—il faut mettre parts égales.
- 7.—Le jus de citron sur un morceau de sucre est bon pour l'enrouement.
- 8.—L'application externe du jus de citron calme l'irritation des morsures d'insectes.
- 9.—On fait une boisson rafraîchissante en ajoutant un oeuf fraîchement battu à la limonade.
- 10.—Le même mélange congelé fait un sorbet délicieux.
- 11.—Si on met dans de la semoule ou du riz qu'on fait bouillir une cuillerée à thé de citron, les grains seront plus blancs et auront un goût exquis.
- 12.—Le miel et l'alun et un jus de citron constituent un remède ancien contre le croup.
- 13.—Tout le monde connaît la valeur du sel et du jus de citron pour enlever les taches de rouille sur les objets blancs.
- 14.—Après que le jus a été extrait, l'écorce du citron trempée dans du sel sert à nettoyer parfaitement le cuivre.
- 15.—Il enlève aussi les taches malpropres sur les mains.
- 16.—Le jus de citron est excellent pour assaisonner la cuisine.
- 17.—Une fois que la pulpe a été enlevée, les citrons font d'excellents réceptacles pour servir les salades, les glaces, etc.
- 18.—Une viande dure peut être rendue plus tendre en mettant une cuillerée de jus de citron dans l'eau où elle bout.
- 19.—Des tranches de citron peuvent servir de garniture à toute espèce de poisson.
- 20.—Une tranche de citron améliore beaucoup le thé, soit qu'on le prenne à la glace en été, ou qu'on le prenne à la russe dans une journée froide d'hiver.

Ce savant mélange sera
votre choix ultime

LE THÉ "SALADA"

Tout frais des plantations



Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.65
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited



Une peau et un teint ayant la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Une beauté qui fascine et attire irrésistiblement tous les regards. La Crème Orientale de Gouraud vous montrera comment vous pourrez obtenir aisément et en peu de temps, ce charme subtil et séduisant.

CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

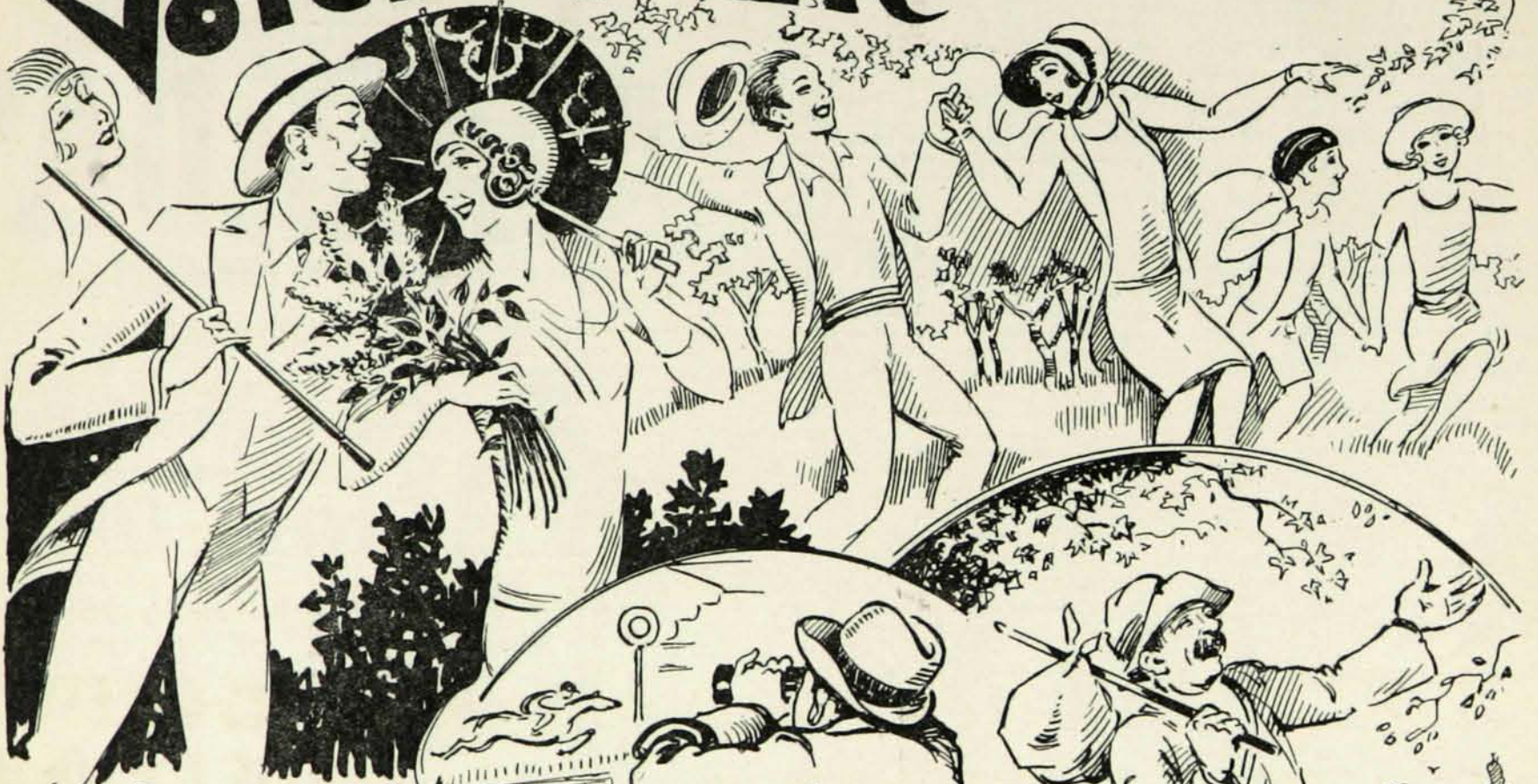
Donne une apparence douce, lisse et satinée au visage, au cou, aux bras, épaules ou aux mains, ce qui est un service indispensable pour les affaires de soirées. Étant astringente et antiseptique, cette crème est excellente pour faire disparaître les déficiences du teint et les rides et raffermir les joues. Se fait en trois teintes: blanche, chair et rachel.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial des préparations Gouraud pour la toilette, ou 10c pour un échantillon de Crème Orientale de Gouraud.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Qué.

Ferd. T. Hopkins & Son, 427, St-François Xavier, Montréal, Qué.

Voici l'Eté



les Citadins
s'envolent aux champs



d'autres préfèrent
les 'chands d'vin...

Certains s'en vont
vers les champs
de courses...



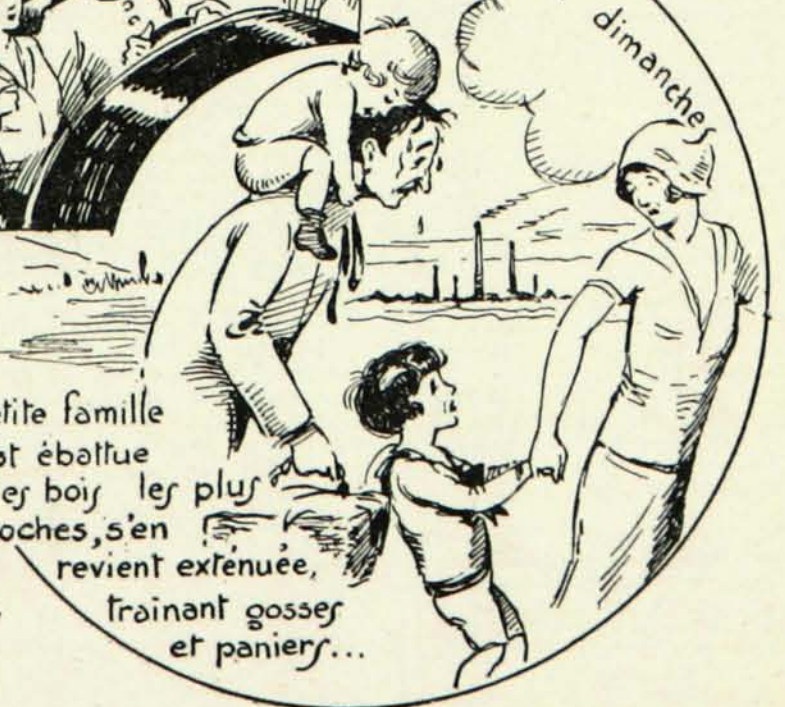
On vient visiter
la Capitale

l'hymne
au
matin clair !...

les beaux dimanches



et la petite famille
qui s'est ébattue
dans les bois les plus
proches, s'en
revient exténuée,
trainant gosses
et paniers...





Recevoir est facile lorsque l'hôtesse permet à la Cuisine CLARK de l'aider à pourvoir aux rafraîchissements —

LES SOUPES CLARK pour le bouillon.
LES VIANDES CLARK: La Langue de Boeuf ou Langue "Lunch" CLARK. Le Poulet désossé CLARK. Les Viandes en Pain CLARK. Pour les Sandwiches: Les Viandes en Pot CLARK — Pâté de Foie, etc.

Elles sont toutes prêtes à servir froides ou réchauffées si désiré.

QUALITE: — Les meilleurs produits des fermes Canadiennes préparés d'après les hautes traditions culinaires CLARK.

W. CLARK LIMITEE, MONTREAL

Bébé Dort Toute la Nuit



La Cie Borden Limitée, Montréal.

"En lisant mon journal, je me suis arrêtée à la lettre de Madame W. J. P., reproduite dans votre annonce et recommandant votre lait. J'ai mieux à dire qu'elle. Mon bébé a été allaité au Lait Eagle depuis l'âge de 3 mois. Elle dort bien la nuit et ne requiert qu'une tétée au moment du coucher. Elle pesait 6½ lbs. le jour de sa naissance, et à 7 mois elle pèse 17½ lbs. J'attribue cela au Lait Eagle que je recommande fortement."

(Lettre d'une mère résidant à Halifax. L'original est classé.)

**LAIT CONDENSÉ
EAGLE BRAND**

Depuis 1857 prime tous les autres aliments infantiles.

LA CIE BORDEN LIMITEE, Dept.
140 Ouest, rue St-Paul, Montréal.

Veuillez m'expédier gratis vos livrets "Le Bien-Etre de Bébé" et "Le Plus Beau Bébé."

NOM.....

ADRESSE..... 107

La Bonne Cuisine

POMMES PARISIENNES AU NID

Levez à l'aide de la cuiller ronde à légumes, des noisettes sur de grosses pommes de terre épluchées, mettez-les à l'eau froide salée, faite bouillir et égouttez-les. Dans une casserole plate, mettez moitié huile et moitié beurre, faites chauffer fortement, sautez les pommes noisettes et finissez de les cuire au four, à découvert. Entre temps garnissez de pommes paille un nid en fil de fer (ce nid se trouve chez les grands marchands de casserole), fermez le nid avec sa partie supérieure et faites le frire à grande friture. Egouttez-le, enlevez-le de son moule, et garnissez avec les pommes noisettes passées au beurre chaud. Dans le nid, on peut mélanger pâte à choux et pommes Dauphine (faites avec moitié pâte à choux et pommes Duchesse) ou encore des pommes de terre Duchesse en petites boules, parées à l'anglaise et frites. Ces nids servent de garniture aux grosses pièces de boucherie comme aux grosses pièces de volailles chaudes.

CONSEIL PRATIQUE

Si l'on veut faire bouillir le café, il faut le faire de la manière suivante:

Pour quatre tasses, battre la moitié du blanc d'un oeuf avec trois cuillères à table d'eau froide, ajoutez les trois quarts d'une tasse de café moulu, et brassez jusqu'à ce que ce dernier soit bien humide; mettre ce mélange dans la cafetière échaudée, ajoutez une pinte d'eau bouillante et faire bouillir cinq minutes. Ajoutez le quart d'une tasse d'eau froide et ne servez qu'après avoir laissé reposer trois minutes.

CONSEILS UTILES

Pour faire un bon café. — Il est une petite précaution que beaucoup négligent de prendre, et qui influe énormément sur la saveur du café: cette précaution consiste à passer au préalable de l'eau bouillante dans la cafetière, comme on le fait pour le thé.

LAIT ALBUMINE

½ tasse de lait,
1 ou 2 blancs d'oeufs.

Mode de préparation:

Ajouter les blancs d'oeufs au lait et battre très lentement avec une batteuse à oeuf Dover. Passer et assaisonner si on le désire. Servir froid.

Courrier Graphologique

ROSE MARIALE. — Il n'est pas encore formé votre caractère, c'est sans doute l'extirpation des mauvaises herbes qui vous paraît difficile car votre caractère lui-même n'est pas ce qu'on appelle un caractère difficile. Imagination très fertile qui nuit même au jugement parce qu'elle n'est pas encore assez bridée. La sensibilité est excessive chez ma correspondante qui souffre de tout et de rien, est facilement peinée comme facilement réjouie. Elle est tellement nerveuse que c'en est renversant... Je ne la crois pas très forte physiquement. Bien patiente, elle peut souffrir longtemps sans plainte ni révolte. La volonté est presque nulle, j'entends la volonté d'action, d'initiative, mais comme Rose a beaucoup de force d'âme, cette volonté encore faible finira sans doute par s'affermir avec les années. Il y a de la vanité chez ma correspondante, une vanité minutieuse s'arrêtant aux détails, craignant les qu'en-dira-t-on et engendrant même un peu de respect humain, cette vanité alors ne serait-elle pas parente avec sa grand-mère l'orgueil? Un peu, je le crois. De l'égoïsme encore par ci, par là, trop de retour sur elle, de la concentration beaucoup. Rose est craintive, hésitante, n'ose jamais agir de son chef, doutant toujours du succès de ses entreprises. Elle est un brin pessimiste, pas très gaie, plutôt portée à la mélancolie, la rêverie. De l'ordre, de la ponctualité mais manque de goût, d'harmonie. Dès qu'elle a confiance, cette petite fille, elle est très expansive mais elle regrettera l'heure suivante de s'être confiée tant elle doute toujours de ses amis et de l'amitié. Elle a dû souffrir, celle-là, si jeune soit-elle. Intelligence et jugement aptes à la culture encore et qui s'élargiront avec la vie car ma correspondante aime le sérieux et l'étude. Je crois que vous savez copier ou tout au moins transcrire cette composition si elle est vôtre. Cela nuit énormément à l'étude. Si mes correspondants pouvaient donc le comprendre et se soumettre à cette condition quasi essentielle. Rien ne vaut l'écriture naturelle sous la poussée d'une pensée spontanée. Néanmoins j'ai découvert un bon coeur, une nature généreuse, affectueuse. Surveillez votre sensibilité, elle menace de tourner en sentimentalité... fortifiez-vous, vous me paraissez surmenée et soyez courageuse, vos tristesses passées au-

ront sûrement une heureuse répercussion sur votre avenir.

AIMER, C'EST SOUFFRIR, C'EST VIVRE. — Ce que vous avez un long pseudo mademoiselle! Merci de votre lettre et de votre généreuse contribution, je vais apporter toute ma bonne volonté pour vous servir une étude aussi fidèle que possible. Votre écriture est sympathique et votre caractère de même, vous avez pour partage une de ces natures qui plaisent au premier abord, attirant la confiance et dont le contact a toujours des charmes. Vous me semblez inconstante mais pas sur toute la ligne... peut-être plus de sentiments que d'action car vous possédez une belle volonté énergique. Cette volonté est toute d'initiative et souple d'application, c'est une volonté ambitieuse qui vous entraînera haut et loin car l'âme qui l'inspire est pleine de bons sentiments. Intelligence au-dessus de la moyenne, sagement et finement stylée par un jugement droit et pénétrant. Réfléchie, sobre, sérieuse, elle ne s'emballa pas celle-là non qu'elle soit dépourvue d'imagination mais cette dernière est soumise à Dame Raison. Beaucoup de sens pratique, pas d'enthousiasme... inutile, n'agit pas à la légère, prudente, elle mesure ses paroles et ses actes et ne la joue pas qui veut... elle voit venir ses gens allez! et saisit les plus infimes nuances car elle a en banque intime beaucoup de perspicacité et de circonspection. Ma correspondante est une femme de coeur, sensible et délicate, une femme qui lutte beaucoup contre sa nature vibrante afin d'en souffrir le moins possible. Elle a vécu, s'est blessée à la vie et s'est taillée une mentalité raisonnable, si je pouvais m'exprimer ainsi, pour ne pas recommencer... et je crois qu'elle a presque réussi... Large d'esprit, elle voit clair et net; belle facilité de conception, ordre et logique dans les idées, beaucoup de pénétration. C'est une âme ouverte, communicative, aimante; franche, sincère, loyale, elle agit sans détour, sans dissimulation; simplement bonne, généreuse, elle ne donne pas à regret. Voici quelques ronces pour déparer le bouquet tant il est vrai qu'il n'est point de rose sans épines... L'égoïsme n'est pas totale-

(Suite à la page 29)



Voici la manière agréable de prendre le Levain

Trempez une galette de Levain Royal, avec un peu de sucre, dans un quart d'un verre d'eau tiède, toute une nuit. Remuez bien, filtrez et buvez le liquide. Beaucoup de personnes la préfèrent dans du jus d'orange.

LES GAULETTES DE LEVAIN ROYAL

LE MATIN...

...LE MIDI

et LE SOIR

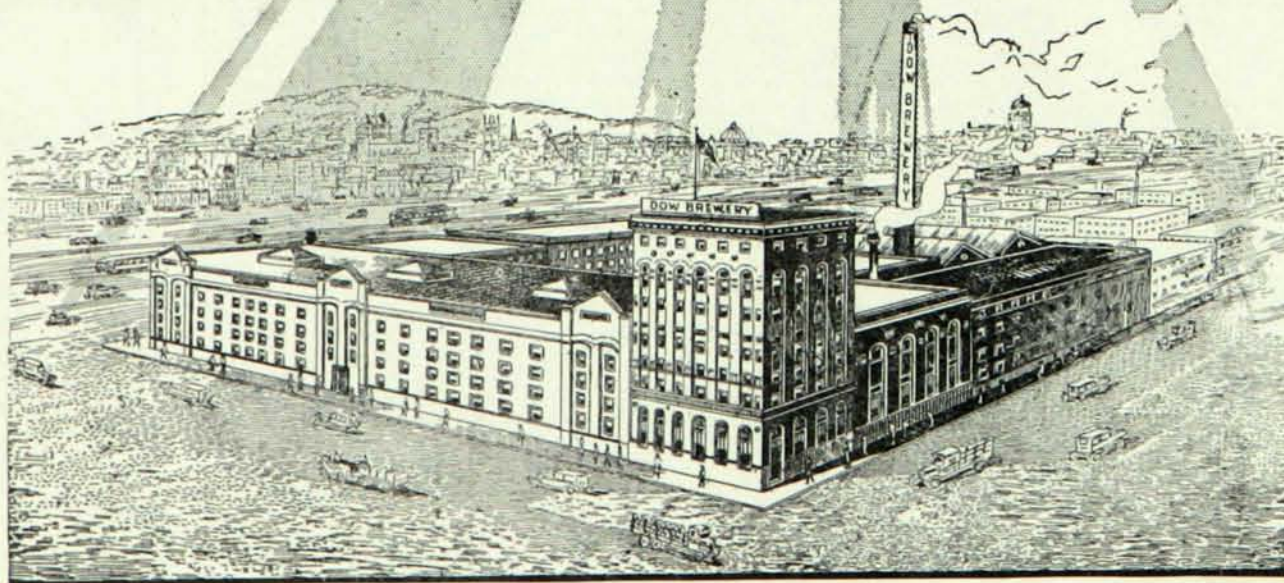
CAFÉ SEAL BRAND
Chase & Sanborn

En boîtes métalliques de deux, d'une et d'une demi-livre — en grains, moulu ou moulu fin pour l'emploi du percolateur.

La
Brasserie
qui
Produit

Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point



Prime par la force et par la qualité

Courrier Graphologique

(Suite de la page 27)

ment déraciné, il en est resté quelques vestiges encore, une touffe de vanité, d'orgueil peut-être, de l'obstination dans ses vues personnelles ce qui la rend un peu acerbé parfois, pas très patiente, je crois, et si elle a de l'empire sur soi pour ne pas toujours le laisser voir, rien n'empêche que tout bout en elle quand elle est mécontente... Elle est rieuse, taquine, ma correspondante, et tout en restant sobre et sérieuse, elle aime à s'amuser. Discrète, on peut compter sur elle; beaucoup d'ordre, de ponctualité, c'est une femme propre et de bon goût. Somme toute, vous n'avez pas à vous plaindre de votre partage, votre caractère est bienveillant et très sympathique et il me semble que l'on doit bien s'entendre avec vous et que votre amitié doit être sûre et appréciable. Non, mademoiselle, et je le regrette, je ne sais quasi jamais ce que pensent mes correspondants du plat que je leur sers...

CLEMENTINE. — C'est la volonté ferme et constante qui tout d'abord saute aux yeux dans votre graphisme. C'est une volonté qui ne connaît pas de défaillance, qui ne se laisse pas aisément influencer. Elle manque peut-être de souplesse et s'appliquera parfois rudement, avec entêtement, apâti, mais d'un autre côté en atténuant les angles un peu raides de cette volonté, ma correspondante reste en possession d'un véritable trésor, celui de "vouloir" avec tant de force et de persévérance qu'elle atteindra sûrement les ambitions où elle a fixé son avenir. Je crois ce travail recopié et cela me chagrine, car je ne puis vous fournir une esquisse satisfaisante; ne vous en prenez qu'à vous si le portrait est mal brossé... le photographe ne peut nécessairement photographier ce qui lui est présenté et si son sujet ne prend pas un "air" naturel, le résultat ne peut pas être "naturel". Tout de même, j'ai pu découvrir une personne rangée, apportant ordre et méthode dans tout ce qu'elle fait pratique, posée, prudente, d'habitudes régulières. Son orgueil semble lui jouer de vilains tours parfois, elle ne cédera pas facilement celle-là, tenace dans ses opinions et n'admet pas toujours ses torts. Toutefois sa volonté est si puissante qu'elle peut déraciner tout défaut de caractère si elle ne donne tant soit peu la peine de lutter. Discrète, pas très communicative, plutôt seule; nature bonne, indulgente, dévouée, compatissante. Jugement sain, esprit ouvert, intelligence cultivée. Légère tendance à la dissimulation, de la concentration, un peu d'égoïsme, instincts prodigieux, peut-être un brin d'indépendance. De la délicatesse, de l'élévation du cœur... Je regrette mais ne puis détailler ce caractère davantage étant donné l'application trop soutenue de la copie...

PETIT LIERRE. — J'écris Petit Lierre et j'ai désir d'écrire Petit Lutin tant vous êtes toute pétillante et coquette comme un Lutin. Venez que je vous conte tout ça... et ne bronchez pas quoique j'aie de tristes vérités à vous annoncer. Tout d'abord, ce n'est pas permis à votre âge d'être si femme que ça... et de vouloir faire tomber un vieux grognon comme Carol, dans vos filets... Je suis si gourde que je ne m'y comprendrais plus... Ayez pitié de moi, alors... Ah! la coquette petite femme, attirante comme un charme, fine comme une mouche et qui a tout plein son carquois de pièges pour arriver à ses fins. Avec ça, enjouée, malicieuse, toute d'entrain, de gaieté, taquine, tiens un vrai petit Lutin... Puis voilà, elle vous a une puissance de dissimulation qui la sert on ne peut mieux, elle conduit sa jeune vie comme elle l'entend et bien avisé qui saura d'elle si elle va à droite ou à gauche, si elle aime ou non... enfin ce qui se passe dans son moi... ça c'est pas pour les voi-

sins... Active, entreprenante, elle doit aller vite en besogne et quand Lierre est en oeuvre, ne vous y frottez pas car montée sur ses petits ergots, elle vous en fera voir de belles, la douceur et la patience n'étant pas à la mode chez elle. Imagination fertile, enthousiasme débordant, grand cœur affectueux. Quand elle aime, elle est "lierre" et se donne d'un cœur et d'un dévouement! La volonté est assez soutenue et si Lierre la soumet à son bon jugement, il n'y a pas à craindre, elle fera sa marque sur le grand registre des humains, car elle est femme intelligente et femme de bien aussi. Généreuse mais sobrement et économe sans pingrerie, ce qui revient à dire qu'elle ne grèvera pas son budget ni pour son plaisir ni pour ses prodigalités. C'est étonnant avec cette nature primesautière, communicative, affable, ma correspondante est très concentrée pour ce qui regarde ses intimités, rien ne se livre... d'elle-même, elle est défiante auprès de ses amis. Elle ne risque pas, en tout cas de se brûler ses ailes... c'est le nec plus ultra de la prudence, je dirais. Un peu de fierté orgueilleuse, une imperceptible admiration de sa personne et un tantinet d'égoïsme encore. Elle aime la contradiction mais c'est par malice, je crois. Elle est sensible et souffrira de la vie mais ne se laissera jamais abattre parce qu'elle est optimiste et courageuse. Enfin, c'est une chère petite fille que celle-là et je souhaiterais bien l'avoir souvent à mes côtés pour égayer ma solitude par son minois rieur et "lutin"... Oui, adressez-moi cette lettre et j'y accorderai toute mon attention pour vous fournir une bonne étude.

PIERRE DESC. — On m'a remis vos lettres pour étude graphologique. Je n'ai pas l'habitude des manuscrits de chez-vous et vous savez que chaque nationalité possède ses caractéristiques. Jusqu'à présent, je n'ai étudié que les nôtres mais je vais tout de même vous faire une brève esquisse et si je me trompe, vous me le direz simplement... Intellectuel d'une haute culture, d'une intelligence vive et pénétrante, d'un jugement droit et juste, d'une logique sûre. Habituellement concentré, c'est par accident qu'il se livre avec confiance. Une force d'endurance étonnante mais peu de volonté ou seulement par poussée, par période, une volonté entêtée s'exerçant sur certains points mais non dans tous les champs où elle pourrait produire ses fruits. Modeste et sans aucune prétention. Très généreux, trop même, me semble-t-il. Y aurait-il encore quelques racines d'égoïsme échappées à l'œil du maître?... Esprit d'observation largement développé, mais aime la critique. Il est d'une tenacité peut-être dissimulée mais qui existe néanmoins. Diplômé, il sait le chemin pour arriver à son but... Nerveux et peut-être un peu pessimiste. Bon cœur d'une sensibilité raisonnée, on dirait. Actif, rapide en conception et en exécution. Assez persévérant, par ailleurs, il se rebute peut-être en face de l'obstacle. Vous désiriez bien fort savoir ce que vous pouviez valoir "approximativement". Eh bien! voilà... Y suis-je au moins?...

Conditions. — Trois ou quatre pages d'écriture courante, composition personnelle, non recopiée, signée d'un pseudo; le tout accompagné de la somme de 0.50. Ceux qui désirent une étude personnelle sont priés d'envoyer \$1.00 en plus de l'enveloppe affranchie pour retour.

Adressez:

CAROL PREZEAU,

"Mon Magazine"

Beauceville, Qué.

UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES



Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement gratuit, suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse. Incluez 10c et adressez: Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.

EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES

TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de la circulation générale, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

PARIS

DIPLOME

LONDRES

L'ONDULATION PERMANENTE

— FAITE PAR —

Prof. BERNARD, Enrg.

Est la plus belle, la plus naturelle que l'on puisse voir. — Le vrai chic de Paris est dans son travail. — "Satisfaction Garantie". — Tout ce qui regarde la culture de la beauté.

4567, AVENUE DU PARC

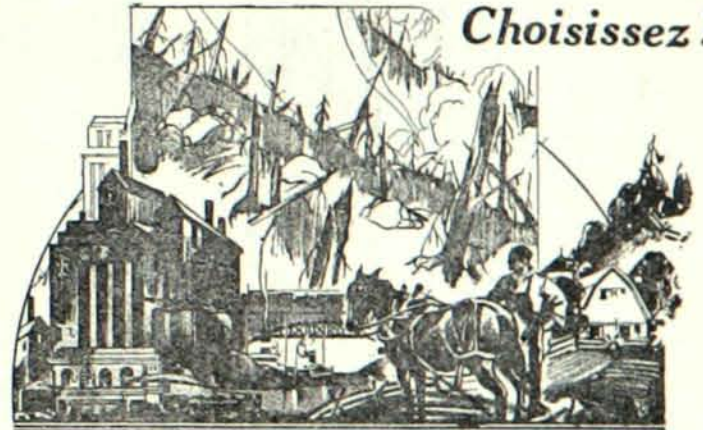
BELAIR 0433

(Près Mont Royal)

MONTREAL

NOUS ENSEIGNONS LA COIFFURE

Entre les feux de forêt qui détruisent,
et les feux de l'usine qui produisent
Choisissez?



VOUS NE POUVEZ AVOIR LES DEUX

Plus de la moitié des industries canadiennes dépendent du bois comme matière première. Quand les forêts sont détruites, les moulins s'arrêtent, les chemins de fer perdent de l'argent, le commerce languit et la prospérité disparaît.

Publié par ordre de
l'Honorable Charles Stewart,
Ministre de l'Intérieur.



Prévenez les feux de forêt.



ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL DE MUSIQUE "LA LYRE"

Paraît tous les mois, avec douze pages de musique valant plus de \$1.00 chaque fois. — En plus d'une littérature musicale choisie.

ABONNEMENT: Par An: \$2.50 — 6 mois: \$1.50 — Le Numéro: 25c

Muguets et faux muguets



CERTAINES fleurs usurpent maintenant la renommée séculaire du muguet.

Quand vient le printemps, selon les vers du poète:

Les muguets aux mille clochettes
Carillonnent pour son retour.

Après les giboulées de mars et les aquilons d'avril, les jours ensoleillés reparaissent enfin. Les doux effluves printaniers nous invitent à aller dans les

botanique. Examinons donc de près ces usurpatrices d'une renommée séculaire.

Au premier rang des faux muguets se distinguent d'abord deux *Polygonatum*, membres de la même

chacune d'elles s'aperçoit un minuscule pistil ivoirin surmonté d'un stigmate de même couleur autour duquel se pressent six petites étamines aux anthères jaune pâle.

Une Rubiacée, l'*Asperula odorata* (Lin.) imite moins bien le muguet des bois qu'elle concurrence actuellement, surtout en Allemagne, en Belgique et dans le nord de la France. Ses feuilles sont groupées par six ou neuf au même point, ses fleurs minuscules, blanches et évasées en forme d'entonnoir, exhalent une agréable odeur, ne rappelant d'ailleurs que de très loin celle du "Lys des vallées". Nos voisins d'outre-Rhin dessèchent l'*Asperula odorata* soit pour parfumer le linge, soit pour la faire infuser dans du vin blanc afin de fabriquer le "Maiwein".

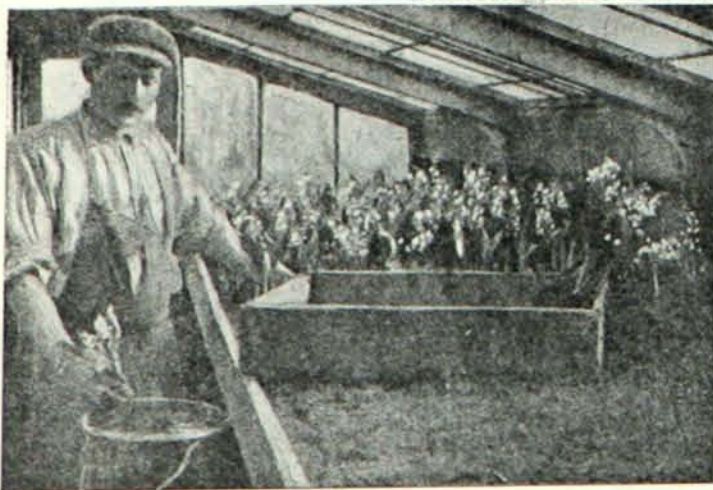
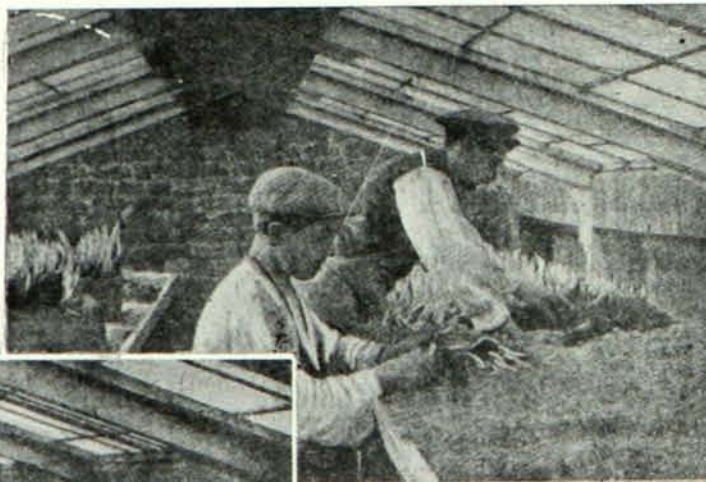
Mais ces diverses espèces de fleurs sauvages ne suffisant plus à satisfaire les amateurs de Liliacées printanières, on cultive aussi, de façon intensive, les diverses variétés de vrais muguets. Depuis la fin de l'automne jusqu'au mois d'avril on les rentre en serre où on les dispose, côte à côte, sur un lit de sciure de bois. Pendant toute la durée de ce forçage, on ôte quelques feuilles des "martyrs", afin de fortifier leurs bourgeons floraux et on maintient, dans l'ambiance surchauffée où il s'anémient, une température de 25 à 30 degrés. Au moment de la cueillette, on lave leurs racines puis on met les pauvres étiolés en bottes qu'on entoure de mousse avant de les vendre aux midinettes des grandes villes!



famille, qui fleurissent également à cette époque. L'un d'eux s'appelle vulgairement "Sceau de Salomon", probablement à cause des linéaments en forme de sceau que représentent les sections de ses rhizomes souterrains ou racines blanchâtres charnues, de la grosseur du doigt et divisées en un grand nombre de noeuds d'où son appellation de *Polygonatum* signifiant "à plusieurs genoux". Il diffère du muguet par ses feuilles plus nombreuses alternant le long de sa tige anguleuse et par ses fleurs allongées en tubes. La seconde variété de *Polygonatum*, le "multiforme", se caractérise par sa tige plus arrondie et ses fleurs plus grosses.

clairières humides ou les sous-bois ombragés, cueillir ces petites grappes blanches attachées du même côté à un léger pédoncule et d'où s'exhale un si suave parfum.

D'autant plus que dans notre province la mode se répand beaucoup d'offrir, en mai, en guise de porte-bonheur, un bouquet de ces jolies Asparaginées, comme on donne une branche de gui à "l'an neuf". Aussi les fleuristes citadins ont besoin, ce mois-là, d'une telle quantité de muguet, qu'ils vendent maintenant sous ce nom diverses plantes offrant quelques ressemblances extérieures avec lui, mais en différant notablement au point de vue



Comme les précédents, le vrai muguet des bois ou muguet de mai (*Convallaria maialis* Lin.) est aussi une Asparaginée. Ses deux feuilles d'un vert clair, semblables à des rubans de taffetas, entourent sa petite tige où pendent des clochettes blanc laiteux répandant une délicate odeur balsamique. Les bords de ses corolles sont découpés en six petits festons et au centre de

Pour les grandes fillettes

(Suite de la page 20)

A partir de l'épaule, la pointe-empiècement est maintenue par une piqûre de soie assortie à l'étoffe. Les manches toutes droites, ne sont cousues que jusqu'au cran qui forme manchette. A partir de là la manche est libre et réunie par deux couples de boutons de galathea jumelés.

La cloche est en feutre, vous pourrez la choisir d'un ton neutre, comme le manteau, ou, au contraire, la prendre dans un ton un peu vif, vert émeraude ou rouge, qui donnera une note gaie à votre costume. La petite jarrettière qui entoure la calotte sera assortie au ton du chapeau; vous la préférerez unie, ou simplement liserée d'un petit bord en couleur différente, par exemple rouge liseré de bleu marin, ou vert liseré de noir ou de beige.

Ce manteau se portera dans toutes les circonstances, aussi bien l'après-midi que le matin. Si vous voulez le rendre très habillé, il vous suffira de changer l'étoffe dans laquelle il est fait, au lieu de tissu anglais qui évoque toujours un peu le voyage, les sports ou les courses matinales, prenez un drap de jolie qualité, mais restez dans les tons clairs. Pour l'été, le noir est peu pratique; il verdit au soleil et la poussière se voit beaucoup sur lui. Ce sera donc un drap dans les tons beige ou gris, bleu marine ou châtaigne que vous choisirez.

Chapeaux d'été

(Suite de la page 21)

charpe sur laquelle vous aurez mis un bouquet semblable.

Si le chapeau est en feutre clair vous emploierez aussi les encres spéciales pour la peinture sur étoffe ou même l'aquarelle. Je vous engage, en tout cas, à essayer le procédé que vous emploierez sur un petit morceau de feutre pour ne gâcher votre casque.

Le modèle était en feutre noir avec un bouquet peint dans les tons des fleurs des champs. L'écharpe était de mousseline de soie peinte également et bordée à chaque extrémité par un picot, sur les côtés couraient les deux lisières.

Pour terminer, voici une cloche de feutre beige, avec un bandeau de paille de Manille du même ton entourant le bas de la calotte, noué par derrière et rabattu sur le devant.

La passe est fendue dans le dos et se retourne en deux petits revers au-dessous du noeud de paille.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R28F

BOITE 59 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

ROBES

Les plus derniers modèles à des prix de solde.

Toute femme devrait demander notre nouveau supplément illustrant toutes ces toilettes de qualité.

C'EST GRATIS

HALLAM MAIL ORDER
CORP'N. Limited

166 Hallam Building, Toronto



Lames de Sûreté "LE GRELOT"

La meilleure lame de sûreté jamais vendue au Canada.

Cette lame s'adapte à tous les rasoirs standards. Demandez-la à votre pharmacien, marchand de tabac, quincaillier, etc., et s'il ne l'a pas, appelez HARBOUR 2770, département d'importation et nous vous donnerons l'adresse du marchand le plus près de chez-vous qui les tient en stock.

Par poste 2 lames échantillons contre 15 cents, adressez à F. Bourcheix, importateur, 404 place Jacques Cartier, Montréal, agent général pour l'Amérique du Nord.

Ces lames sont strictement garanties.

Dépôtaires demandés partout, conditions libérales et toute l'aide possible.

Elle a une âme croyante, délicate,



BAVARDE

(Suite de la page 24)

—Lotte n'ayant pas beaucoup de cheveux en ajoute d'autres pour faire tenir son chapeau. Mais cela ne se raconte pas.

—Cela me serait bien égal de "raconter" qu'on m'ajoute des cheveux.

On n'a rien répondu. Mais, papa est allé chercher un de ses vieux pantalons, a taillé dedans une grande langue, y mis un cordon, et me l'a passé au cou.

—Voilà pour t'apprendre à garder le silence.

Le ton était celui qu'il prend pour donner des ordres à son bataillon. C'est à mourir de peur...

Pendant deux jours, je n'ai presque pas ouvert la bouche. Me voyant si sage, on a décidé que j'assisterais au grand dîner donné en l'honneur des fiançailles de Lotte...

C'était hier! J'étais contente. Songez donc: il y avait des écrivisses toutes rouges, une sauce toute blanche qu'on appelle sauce mousseline et pour le dessert, des petits pots de crème au chocolat; puis beaucoup de gâteaux et de bonbons. J'avais une robe rose et mes souliers découverts. On m'avait placé entre Miss et tante Jenny aussi sévère l'un que l'autre. Dès que j'ouvrais les lèvres pour parler, vite, un coup pied ou: —Taisez-vô.

Ceci était très ennuyeux, mais j'oubliais cet ennui en regardant la table, superbe, vraiment, avec tous ses plats, toutes ses lumières, toutes ses fleurs.

Les grandes personnes mangeaient beaucoup, buvaient beaucoup, parlaient beaucoup. Je ne comprenais pas ce qu'elles disaient: Les messieurs et les dames causaient à la fois. Cela faisait comme un grand murmure qui ne finissait jamais. Au dessert, pourtant, il s'est posé une question. Alors, chacun à son tour s'est mis à raconter ses achats "artistiques" de l'année.

M. de Vermont: une statue en marbre blanc. Le Dr Sonier: des faïences. M. Darnoy: un vieux livre, très ancien. Mme Dauvy: une lampe romaine. M. Assart: une médaille, toute verte à force d'être restée dans la terre. M. Francval: des armes japonaises. Mme d'Urie: des dentelles d'Alençon (je crois).

Quand ce fut le tour de maman, elle dit:

—Je n'ai rien acheté et suis presque honteuse de l'avouer.

Cette pauvre maman! J'ai eu pitié d'elle et me voilà criant:

—Tite mère, tu ne te souviens donc pas? Tu as acheté une dent très belle: une dent mécanique montée sur or.

Et... cela recommence comme pour le chignon de Lotte: un silence, des rires, la mine fâchée de papa, de maman, de ma soeur. En plus, un coup de pied de tante Jenny, et Miss sur le point de se trouver mal.

On ne s'est pas occupé de moi,

on ne m'a rien dit jusqu'à ce matin. Mais ce matin, maman n'a pas voulu m'embrasser. Papa est retourné chercher son pantalon rouge, taillé une deuxième langue, encore plus grande que la première, et, sans un mot, me l'a pendue au cou... près de l'autre... Je pleurais bien fort. Au lieu de me consoler, Lotte a pris ses grands airs:

—Petite peste! tu mériterais trente langues au lieu de deux, et un écriteau avec ce mot: "Bavarde".

A l'instant, je viens de me mettre à genoux devant la jolie Vierge qui sourit au milieu de mes rideaux blancs, et je lui ai dit... du fond du cœur:

"Sainte Vierge, je vous promets de garder le silence, à moins qu'on m'interroge. Je vous en prie: faites que mon papa m'aime encore; que maman me donne un gros baiser; que Lotte m'appelle "sa mignonne", et, puisque je n'ai pas assez d'argent dans ma bourse pour vous offrir un carré en marbre blanc, comme ceux que j'ai vus à l'église, je suspendrai à côté de vous mes deux langues en drap rouge. Ce sera l'ex-voto de votre "Rosel".

M. ALGUEPERSE

Le COURRIER de FRANCELIN

(Suite de la page 18)

sentiments et au prochain courrier une plus longue causerie.

MYOSOTIS. — Je vous affuble de ce joli nom de fleur en attendant de savoir votre récent choix. Comment va votre santé? Je m'intéresse toujours à vous de toute mon âme et regrette d'être forcée d'abréger ce billet pour la même raison que je donne à la précédente. Souvenir et amitiés en attendant plus.

COEUR VAILLANT. — J'ai reçu une lettre pour vous et comme je n'ai pas votre adresse, je vous serais obligée de me la faire tenir bientôt. Bonjour en passant et tous mes vœux pour ce que vous savez...

PERVENCHE. — Mais que se passe-t-il donc? Je ne comprends plus rien, rien. Venez vite m'expliquer, je m'inquiète et me chagrine. Je dois renoncer au projet ébauché et qui me rendait si heureuse d'avance. Une nouvelle tombe passant dans ma vie m'oblige à ce sacrifice. Plus tard, je pourrai peut-être me reprendre. Je ne bâtis plus, voyez comme tout est vain. Je vous aime toujours, chère Pervenche, et espère vous lire bientôt.

ESPOIR. — Votre seconde lettre m'arrive comme je fermais mon courrier. Je vous glisse néanmoins quelques mots. Suivez la même ligne de conduite imposée et soyez

(Suite à la page 35)

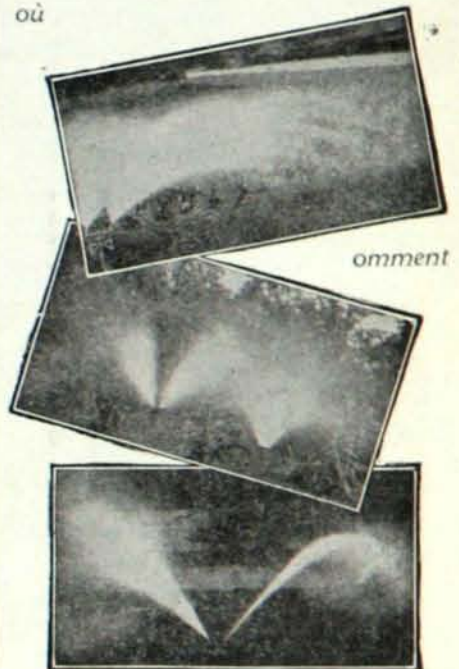
LA

Rain King

AJUSTABLE

PLEUT

où



comment

et quand

il faut de la pluie

Notez les illustrations:

Vue du haut. — Arrosage par la Rain King stationnaire. Double jet très écarté dans une même direction.

Vue du centre. — Deux arroseuses Rain King — l'une stationnaire — l'autre tournante.

Vue du bas. — La Rain King stationnaire. Large et fin ruissellement d'un bec, courant compact de l'autre.



RAIN KING STANDARD

Prix, \$4.75

Winnipeg et l'Ouest, \$5.00

— AUSSI —

Majestic Rain King l'arroseuse ornementale avec bain d'oiseau à sa base
15 pouces de hauteur. . . . \$6.25
Winnipeg et l'Ouest. . . . \$6.75
24 pouces de hauteur. . . . \$7.25
Winnipeg et l'Ouest. . . . \$7.75

— ET —

Giant Rain King, 4 pieds de haut.
Bras de 20 pouces. Quatre becs ajustables. Pour terrains de golf, grandes propriétés, parcs, etc.

Prix, \$16.50

Winnipeg et l'Ouest, \$17.50

Chez votre marchand ou écrivez à la Fabrique

FLEXIBLE SHAFT Co. Limited

341, Avenue Carlaw TORONTO 8

Héroïsme et Amour

(Suite de la page 16)

mensément doux, si à la bataille où sa poitrine s'offrait à l'ennemi, une balle avait troué son cœur... Ce lui aurait été moins dur, croyait-il, que la lame de sa déception fouillant toujours plus avant sa chair sensible...

V

Louise-Marie doute...

Le mois d'août 1759 touchait à sa fin.

La Nouvelle-France se mourait de l'abandon d'outre-mer et malgré la vaillance de ses soldats, les misères, les privations les luttes incessantes la minaient, l'épuisaient; les Français perdaient toujours du terrain et Bourlamaque avait dû capituler à Carillon et au Fort St-Frédéric tandis que Pouchot était défait à Niagara. Montcalm avait établi ses retranchements dans les environs de Québec et préparait courageusement la suprême attaque. Depuis le mois de juin, les Anglais s'étaient fixés sur la rive-sud et des hauteurs de Lévis, le général Wolfe bombardait Québec.

Au camp français, un soir, Montcalm causait avec quelques soldats pendant qu'un autre groupe faisait la sentinelle près des remparts.

Le général disait:

—Je suis content de mes soldats. La Côte Nord est bien gardée et tant qu'il y aura un français debout, l'ennemi trouvera résistance ici.

Un vieillard ajoutait fièrement:

—Ce que les Anglais doivent être déçus et mécontents d'avoir été repoussés à Montmorency!

—Ils se sont vengés aussi en dévastant Beaufort, l'île d'Orléans et toutes nos campagnes naissantes sur la rive-sud.

Un officier continue:

—Il paraît, Marquis, qu'ils ont offert 20,000 livres sterling au français qui leur ouvrirait les portes de la ville...

—Ils vont espérer longtemps s'ils attendent une trahison de notre part, pour pénétrer jusqu'à nous, répond Jean Bizet.

Vergor tressaille entendant discuter la question.

—Quoi! 20,000 livres sterling! Mais ce serait une fortune pour lui dont la modique solde est si loin de ses ambitions pour l'épouse choisie!

Il repousse l'affreuse tentation mais l'or magique, rançon d'une lâcheté, s'attachait à sa pensée comme une véritable obsession.

Les jours suivants, il rêve sans cesse de l'aisance que lui apporterait la monnaie maudite. Il lutte pourtant... lutte encore se trouvant vil d'avoir conçu un si noir projet, mais peu à peu, il en vint à croire à la possibilité d'une trahison sans vilénie.

—On sera fier, pensait-il, de rencontrer enfin les Anglais! On les attend depuis si longtemps. Et nous sommes bien entraînés pour le combat, nous résisterons à l'attaque et nous vaincrons sûrement l'ennemi quand même il viendrait au-devant de nous... Puis ce serait une autre victoire pour la France...

Il cajolait ainsi son étroite conscience pour endormir le remords qui tordait son âme...

Le soir du 10 septembre, Vergor accompagne Montcalm à l'Hôtel-Dieu et revoit Louise-Marie. Comme elle lui est chère et comme il voudrait la rendre heureuse.

—Elle ne le sera pas dans ma vie modeste, elle qui a connu des jours larges chez le Marquis, se disait-il. Oh! pour elle, je veux de l'or et j'en aurai!

En la quittant, il la baise et la presse plus tendrement que d'habitude contre son cœur.

Voulait-il lui demander pardon du forfait qu'il allait accomplir?...

Louise-Marie sent le baiser de son fiancé comme une brûlure sur sa joue.

—Qu'avait-il donc ce soir au fond des yeux? Du faux, on dirait. Elle ressent une instinctive peur, une crainte irraisonnée de Vergor. Les âmes blanches ne peuvent rôler la boue sans révolte...

Dans son cœur, c'est changé, il lui semble... Depuis plusieurs jours le porte-drapeau s'estompe dans sa tendresse... un mur s'élève entre leurs deux âmes et sur la route où elle a des désirs de reculer, elle serait heureuse, heureuse si Jean l'attendait encore...

Elle se reproche de penser ainsi... sa parole est donnée, elle doit être loyale à son serment. Un blessé l'appelle... elle court à lui pour sortir d'elle-même mais au bout de quelques instants tous ses patients reposent et de nouveau elle est seule et libre.

Elle se sauve à la lingerie, son refuge habituel... Une jeune fille y est déjà mais si absorbée dans sa lecture que Louise-Marie ne souffre pas de sa présence et là... la main sur son cœur, comme pour en étudier les battements, elle essaie d'analyser son désarroi...

—Mon Dieu! si elle s'était trompée! Si Jean était le meilleur et qu'elle l'eût méconnu!

Elle compare le regard franc, si droit de son frère d'adoption avec l'ombre fuyante surprise souvent ces derniers temps dans les yeux de Vergor. Son cœur a des palpitations délicieuses quand elle pense à Jean et il ne bat plus aussi vite pour son fiancé...

Tout à coup, une voix bien connue demande:

—Le Marquis est-il à l'Hôtel-Dieu, Louise?

—Non, Jean, il y a près d'une heure qu'il est retourné au camp...

Et comme Jean fait mine de s'en aller tout de suite, elle l'invite du geste et de la parole:

—Viens t'asseoir un peu avec moi et nous allons causer, veux-tu mon grand?

—Je ne puis pas, petite-soeur, j'ai un message très pressant à remettre au Marquis.

—Oh! Jean, rien qu'un moment... Je souffre...

—Louise, n'as-tu donc jamais pensé à ma souffrance à moi?...

—Jean, je souffre parce que je crains de m'être trompée et je voudrais mettre mes doutes en lumière... si tu voulais m'aider... Que penses-tu de Vergor? J'ai peur de lui...

Le jeune homme n'aimait pas le porte-drapeau non seulement parce qu'il lui avait presque volé la femme élue de son cœur mais une certaine intuition lui inspirait de la défiance autant que de l'antipathie pour lui... Il n'avait jamais communiqué ses soupçons craignant d'être taxé de vile vengeance.

Aussi, à la question de la jeune fille, le rouge lui monte au front... il se dérobe répétant sans le savoir les paroles de Louise-Marie au soir de leur adieu...

—Je ne puis pas t'entendre... je n'en ai pas le droit. N'insiste pas, je t'en prie!...

Et sans même se retourner, il repart abandonnant la jeune fille plus désorientée encore...

Cette nuit-là Mlle Saint-Yves ne dort pas tourmentée, angoissée, apeurée de l'avenir, portant douloureusement en elle des pressentiments de malheur...

Jean trop heureux de l'espoir qui voulait s'infiltrer malgré lui dans son cœur oublie de fermer sa paupière...

Et Vergor veilla jusqu'au matin combinant ses plans pour exécuter son misérable projet...

VI

La Trahison.

Toute la journée du 11 septembre, les heures semblèrent interminables à Vergor. Son dessein infernal brûlait son âme et comme Judas, il avait hâte de toucher en sa main les deniers de la trahison...

A la tombée de la nuit, il réussit à s'échapper du camp sans être remarqué. Il traverse en canot jusqu'à Lévis... Il se présente crânement à la sentinelle disant qu'il veut parler immédiatement au Général Wolfe.

Il va droit au but tremblant malgré lui de sa bassesse.

—Voulez-vous entrer à Québec et dès demain?

—C'est pourquoi je suis venu d'Angleterre jusqu'ici, répond le général Anglais.

—Donnez-moi 20,000 livres sterling. Gardez-moi le secret et demain vous serez à Québec.

Wolfe hésite et demande:

—Quels sont vos plans?

—Voici: je ferai la sentinelle de minuit à quatre heures dans la nuit du 12 au 13. Vous pourrez alors escalader les murs de la citadelle pourvu que ce soit sans bruit. Je vous laisserai passer sans vous signaler aux Français.

Wolfe craint un piège tendu... n'ose accepter... consulte ses officiers...

Le porte-drapeau insiste:

Je suis sincère, je vous le jure sur mon épée! J'accomplirai le pacte conclu si vous me versez la somme fixée et moi seul de l'autre côté serai au courant de votre entrée dans la ville.

Wolfe réfléchit encore puis finalement se dit que même s'il était trompé, il pourrait se défendre et la rencontre avec l'armée française ne serait pas trop tôt.

—Je vous paierai quand nous serons à Québec, annonce-t-il à Vergor haletant, la main tendue pour happer déjà la rançon de son ignominie...

Déjà, le jeune homme s'entête et commande:

—Donnez-moi l'argent ou je recule...

Une discussion s'engage mais Wolfe tient bon.

—Les 20 000 livres sterling seront à vous, à quatre heures sonnantes, le 13 au matin, quand nous serons sur la rive opposée. C'est ma seule condition et vous devez croire en moi comme je crois en vous.

Vergor cède enfin disant simplement:

—Soyez là, j'y serai.

Puis, en une heure vieillie de dix ans, le porte-drapeau s'en retourne avec un nom déshonoré.

Wolfe le regarde s'éloigner et sa droiture en révolte lui fait murmurer:

—Lâche!... Lâche!...

Etouffant la honte qui envahit son âme, le fiancé de Louise-Marie revient à Québec et pénètre au camp sans être vu comme protégé par le démon de l'or, vainqueur de sa faiblesse.

Dans la nuit du 12 au 13, Vergor monte la garde à l'heure convenue... Il a une peur fébrile, nerveuse que les Anglais soient en retard.

Enfin, il entend de légers clapotements dans l'eau... Les troupes ennemies traversent donc le fleuve? De son observatoire il discerne un défilé aussi noir que la nuit débarquant à l'Anse au Foulon.

Les minutes languissent comme des heures pour lui tant il craint d'être surpris dans son infamie...

Un peu plus tard Wolfe fait en silence escalader les murs de la citadelle à ses quatre mille huit cents soldats... Le fourbe voit les ombres se glisser sournoisement comme des fantômes...

Quatre heures sonnent... l'ennemi

est là... la trahison est consommée... Vergor est riche...

Il cède sa place à une autre sentinelle et tout grelottant se roule dans sa capote et essaie de fermer les yeux sur son crime...

Dans le matin rose, le soleil se levait splendidement, toute la nature était en allégresse, en beauté penchée sur la Nouvelle-France comme une mère caresse son enfant quand s'annonce l'orage qui l'apeure...

VII

Les derniers instants du Grand Vaincu.

Aux premières clartés du jour, le 13 septembre au matin, la sentinelle remplaçant Vergor réalise soudain que des troupes nombreuses sont rangées dans les Plaines d'Abraham.

Affolé, le soldat court donner l'alarme.

Mis au courant, Montcalm arrive de Beaufort immédiatement. N'écouterant que son ardeur, sa soif de terrasser l'ennemi, il mobilise à la hâte ses bataillons et à neuf heures et demie, il se trouve en face de Wolfe avec quatre mille hommes.

L'attaque avait été trop brusque... En dépit de l'héroïsme des Canadiens-Français la victoire est aux Anglais... Mais était-ce bien une victoire?... Et les nôtres n'étaient-ils pas plus grands dans leur défaite?...

Nul ne se doutait qu'un lâche avait souillé le drapeau à la blanche fleur-de-lys, vendu pour quelques pièces d'or la pauvre et chère Nouvelle-France qu'on défendait de tout son cœur... Non, personne sauf peut-être Jean Bizet qui avait rencontré Vergor affolé... fuyant comme Caïn après son homicide, les innocentes victimes tombées à l'honneur...

Wolfe et Montcalm avaient été tous deux mortellement blessés dans le combat. Le général anglais expira sur le champ de bataille.

Malgré sa souffrance, son épuisement, sa déroute, Montcalm veut revenir à Québec. Monté sur son cheval, soutenu par trois soldats, il entre dans la ville au milieu de la foule éplorée accourue sur son passage.

—Ce n'est rien, disait-il à tous, ne vous affligez pas, mes enfants...

Et le général va s'échouer comme une glorieuse épave aux quartiers généraux où l'accueille hospitalièrement la maison qui existe encore dans la vieille cité québécoise.

Au médecin qui sonde sa blessure, Montcalm demande:

—Combien me reste-t-il à vivre?

—A peine quelques heures.

—Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec.

Lévis et Bourlamaque s'approchent et implorent son conseil pour la tâche qui va passer entre leurs mains.

—L'heure est aux intérêts éternels, mes amis. Je vous recommande seulement de ménager l'honneur de la France.

Jean Bizet et Louise-Marie sont au chevet de leur père d'adoption.

Ils recueillent ses derniers conseils, ses dernières tendresses, ses dernières recommandations pour la famille lointaine.

Filialement et solennellement comme un serment juré à Dieu même, Jean Bizet dit à son père:

—Partez sans inquiétude, je veillerai sur les vôtres jusqu'à mon dernier jour, je les protégerai et vous remplacerai auprès d'eux en autant que je le puis...

—Je serai là moi aussi, et de tout mon cœur, achève Louise-Marie.

Dans la nuit, le Marquis reçoit les derniers sacrements, résigné, il répétait tout bas:

—Que la volonté de Dieu soit faite!

Le gouverneur Vaudreuil, un prêtre, quelques officiers entourent le général.

A genoux, Louise-Marie récite une prière; c'est le solennel précédant le départ d'un grand soldat, d'un grand chrétien... quand tout-à-coup apparaît un homme, avec la figure épouvantée d'un Iscariote, un homme qui râle plus qu'il ne dit:

—Marquis! Mon crime m'étouffe... C'est moi qui ai livré Québec aux Anglais pour les 20,000 livres sterling... C'est moi qui vous ai tué... Ah! je suis un misérable...

Montcalm se soulève un peu sur ses oreillers.

—Toi! Vergor! Toi!... Tu as trahi le Drapeau français?... Tu as vendu la Nouvelle-France?... Tu es un lâche! Arrière Judas!

Puis il retombe affaîssé. On entraîne le porte-drapeau... l'assistance est consternée... le silence est navrant dans la pièce... Louise-Marie la tête dans ses mains, est prostrée sur le lit de l'agonisant, abîmée dans sa honte...

Le Marquis pose sa main comme un pardon, une bénédiction sur l'enfant inclinée et dit simplement:

—Souviens-toi que tu es la fille de l'héroïque Saint-Yves et tant d'honneur effacera l'humiliation d'avoir été la fiancée d'un traître...

Le dernier mot passant sur ses lèvres fouetta le Marquis comme une injure à lui-même... La boue déshonorant le drapeau-français avait jeté son éclaboussure, lui semblait-il, jusqu'au front qu'il avait toujours porté haut et noble et le général souffrait intensément de cette dernière épine ajoutée à sa couronne.

La jeune fille répond fièrement: —C'est trop d'avoir été sa fiancée... je ne serai jamais son épouse!

Et arrachant de son doigt l'anneau de sa promesse, elle le lança dans le foyer où des braises rougeoyaient encore.

Montcalm approuve de la tête à ce geste et cherchant des yeux Jean Bizet qui muet n'avait pas changé d'attitude durant toute la scène, il l'appelle plus près, prend sa main et la réunissant à celle de Louise-Marie, il dit à celle-ci:

—La voici la droiture, la loyauté... Oh! mes enfants, si vous vouliez!...

Il ne peut achever sa pensée... un flot de sang passe entre ses lèvres comme un torrent... On continue la prière interrompue à laquelle le Marquis semble participer intérieurement puis, une plainte... un adieu du cœur dans "Ma femme... mes enfants..." un plus éloquent regard à ses deux protégés... un dernier "Mon Dieu! que votre volonté soit faite" et c'est tout... le Grand Vaincu est mort pour sa patrie, au matin du 14 septembre, 1759.

Le soir du même jour, à la lueur des flambeaux, le Marquis de Montcalm, le général des armées françaises en Canada, est enterré dans la chapelle des Ursulines comme un simple soldat mais sur son tombeau modeste, l'œuvre intrépide et glorieuse de ce chevalier avait dressé un monument d'honneur que les siècles ne pourront jamais renverser.

VIII

Le drapeau est vengé.

En sortant de la chapelle des Ursulines où elle s'était attardée à prier après la lugubre cérémonie, Louise-Marie croisa son fiancé qui dans l'ombre avait assisté aussi à l'inhumation du Marquis.

La jeune fille eut un recul d'effroi et de révolte.

Lui confus implora:

—Pardonnez-moi, Louise-Marie, c'était pour vous procurer une vie plus large et plus douce. Je n'ai qu'une excuse, je vous aimais trop!

—Vous m'avez bien méconnue et bien mal aimée, Vergor, si vous m'avez crue assez vile pour accepter un peu d'aisance à ce prix: la vie de mon père d'adoption et la trahison de mon pays!...

—Je vous en prie, pardonnez-moi! Vous finirez par oublier et nous...

Elle ne le laissa pas achever:

—Etes-vous tombé assez bas, Vergor, pour croire que je pourrais oublier la honte dont vous m'avez abreuvé par votre forfait? Tombé assez

bas pour penser que je pourrais recevoir avec joie les deniers trempés dans le sang des nôtres, les deniers qui ont été le pourboire de votre infamie? Ah que vous êtes loin de moi! Non... non... la fille de Jean Saint-Yves, la fille de Montcalm ne peut pas être et ne sera jamais votre épouse, jamais!

Puis elle passa droite, stoïque, digne enfant de ceux qui lui avaient tracé la route du devoir et de l'honneur.

Vergor comprit l'abîme qu'il avait creusé de ses mains trop avides entre l'âme loyale de sa fiancée et l'abjection de la sienne. Il comprit tout ce qui lui échappait... Puis... il eut peur... peur de la justice, peur du Conseil de guerre, peur d'expier sa faute, et lâche jusqu'au bout, s'évada de son camp et une nouvelle fois faillit à son pays et à son drapeau.

On rechercha en vain le déserteur. Personne ne sut jamais où il était allé cacher son crime...

Le lendemain de la mort de Montcalm, la vie militaire avait repris son cours. Lévis, nommé par le Gouverneur, remplaçait le Général fauché en pleine lutte. Jean Bizet était choisi comme porte-drapeau. Et toujours fidèles, malgré la déroute, malgré le deuil pesant sur tous les cœurs, malgré l'abandon toujours plus profond de la France, nos soldats se relevèrent pour venger la défaite des Plaines d'Abraham et retremper dans la gloire le drapeau roulé dans la fange par Vergor.

Mlle Saint-Yves écrivit longuement à la Marquise de Montcalm lui racontant sans restriction la dernière étape du grand soldat, et sans restriction aussi l'infamie de son fiancé.

Puis elle réunit dans un coffret les souvenirs que le général destinait aux siens afin de les remettre intacts à la famille lors de son retour en France. Tout au fond de l'étroite prison reposait un papier jauni, effrité par les années et tout tacheté de sang. C'était le legs sublime de Jean Saint-Yves. La jeune fille le baisa comme on baise une relique et le plaça contre la croix de guerre de son père d'adoption.

Refermant le bijou, elle l'entoura de ses bras comme si les deux braves eussent été vivants dans ces reliques et posant sa tête sur cet oreiller de souvenirs, elle dit inspirée sans doute par l'héroïsme de ces chevaliers de l'honneur:

—Dormez en paix, vrais fils de la Patrie! Je suivrai vos pas... et "nous" laverons la souillure au front de notre race! Nous réparerons pour "lui".

Dans ce "nous", elle associait à sa pensée et à son désir son frère d'adoption qui lui apporterait peut-être son appui dans cette œuvre patriotique... Elle rougit et reprit: "Oui, "je" veux... et pour cela je resterai encore au pays tant que durera la défense. Je me dévouerai pour les nôtres puis... je ferai davantage encore..."

Et la jeune fille sourit au rêve apparu soudain en son cœur... Jean se joindrait ainsi à son geste... Jean participerait comme elle à blanchir l'âme française un instant reniée par Vergor.

A ce même moment, Jean Bizet songait pendant que Lévis étoilait à sa poitrine l'insigne du nouveau porte-drapeau: "Nous vengerons Montcalm!... Nous vengerons l'odieux affront!"...

Et dans son intimité "lui" il ambitionnait de jeter assez de gloire sur son nom pour que Louise-Marie soit heureuse de l'accepter un jour, heureuse d'oublier près de lui, l'humiliante déception de ses premières fiançailles.

Louise-Marie tint sa promesse et fit à sa patrie un don magnifique. De ses économies, de son labeur elle acheta un drapeau pour remplacer l'ancien où elle voyait toujours une ombre d'ignominie et sacrifiant jusqu'à ses nuits de repos, elle broda elle-même les fleurs-de-lys, mêlant son cœur et sa foi patriote au délicat travail qu'elle offrit un jour au Chevalier de Lévis.

Celui-ci ému dit en remerciant la jeune fille:

—Il est impossible que la victoire ne soit pas à nous avec un tel étendard entre les mains de notre porte-drapeau.

Quand l'Evêque bénit ce don symbolique, il appela la protection d'en haut sur la petite française à l'âme magnanime et sur tous ces soldats du devoir marchant à la mort pour glorifier leur drapeau.

De fait, quand le 28 avril, 1760, Lévis rencontra Murray aux Plaines d'Abraham, le Ciel se pencha avec clémence sur les nôtres et les clairons chantaient la victoire quand revint à Québec la phalange de nos braves Canadiens-Français.

Montcalm était vengé, la Nouvelle-France palpitait à un renouveau d'espoir, et sur le drapeau neuf, Jean Bizet avait rougi le lys tissé par la Louise-Marie, purifiant ainsi à jamais la souillure du traître.

On trouva l'héroïque porte-drapeau roulé dans l'étoffe ensanglantée et quand Louise-Marie tomba en sanglotant près de son lit en lui disant: "Merci, mon Jean, je t'aime", il lui sembla que la blessure ancienne était guérie et qu'il mourrait heureux de la dernière blessure...

IX

Si Jean voulait encore...

Un soir d'octobre de la même année.

Un soldat frappe à la porte de l'Hôtel-Dieu où est encore Louise-Marie Saint-Yves et lui apprend:

—Monsieur Bizet m'envoie vous prévenir qu'un bateau part demain pour la France et si vous avez quelques messages pour là-bas, préparez-les, il viendra les prendre un peu plus tard.

La jeune fille remercie et s'installe immédiatement sur la petite table de la lingerie puis écrit à sa mère d'adoption:

Québec, ce 8 octobre, 1760.

"Ma bonne et chère Bienfaitrice,

"Un bateau laisse le port demain "pour la France et je veux lui confier "une longue lettre pour vous, la dernière que je vous écris de Québec, car "au prochain navire en partance, ce "sera notre tour à nous de quitter la "terre canadienne.

"Nous avons capitulé, Marquise, "oui nous avons dû capituler, il y a "tout juste un mois, ce présent jour. "Nous ne pouvions plus lutter; la "Patrie ne nous aidait plus, elle nous "abandonnait à nos propres forces et "nous étions épuisés, nous n'avions "plus de munitions, plus de vivres, plus "d'argent et nos armées décimées ne "pouvaient plus se renouveler, nous "avons tout pris ce qu'il y avait de "vies à offrir depuis les jeunes gars "de vingt ans jusqu'aux vieillards de "soixante ans. Mais je suis fière, ma "mère, de vous dire que nous avons "glorieusement capitulé. Lévis a accompli un geste qui l'immortalisera "quand à l'île St-Hélène, il brûla ses "drapeaux pour ne pas les livrer avec "leurs fleurs de beauté et de patriotisme entre des mains ennemies.

"Et si nos chefs ont dû céder ce fut "en braves vaincus. Les clauses de "la capitulation si elles sont loyales "ment observées par les maîtres nouveaux, accordent aux Canadiens la "liberté de leur foi, de leur langue, de "leurs lois. Les troupes sous les armes seront toutes transportées en "France aux frais de l'Angleterre, "les citoyens éminents et les canadiens-français qui désirent être rapatriés le seront aussi. Nous partons à tour de rôle. Moi... j'ai attendu Jean...

"Mais c'est dur la défaite, Marquise, "quand nous avons mérité la victoire. "Et nous avions tant espéré surtout "depuis le valeureux exploit de Lévis aux Plaines d'Abraham.

"Nous avons vengé notre cher "Montcalm mais la fourberie de Vergor est toujours attachée à ma pensée comme un crime commis par moi-même. Vous ne pouvez savoir "comme ce souvenir m'humilie encore... pourtant plusieurs mois ont (Suite à la page 35)



Enrayez-la avant qu'elle ne se complique. Chauffez et inhalez du Minard. Employez ce liniment pour vous frictionner la gorge et la poitrine. C'est une excellente mesure préventive.

Le Liniment Blanc Merveilleux 80F



Le Meilleur pour Bébé

Le Meilleur pour Vous

HOTEL CHESTERFIELD
130 West 49th St.
New York City

600 CHAMBRES
TARIF PAR JOUR

Chambre simple.	\$2.00
Chambre double.	3.00
Chambre simple avec bain.	\$3.00
Chambre double avec bain.	\$4.00

Taux spéciaux à la semaine
Eau courante à la glace.
Phone BRYANT 8000

Tonique Sardonol Enrg.

— DE —

Mme J. COUSINEAU

853 Ontario Est MONTREAL
Frontenac 4563

Excellent pour la faiblesse du sang et de la digestion.
DOSE: Une cuillerée à soupe avant les repas.

Soleil

Luxe et Confort



LE grand salon des nouveaux wagons-observatoire-solarium récemment mis en service par le Pacifique Canadien offre le summum du confort en chemin de fer.

Vous y trouvez de moelleux divans et de souples fauteuils, capitonnés de superbe velours multicolore... les lampes diffusent une lumière douce... d'épais tapis couvrent les planchers... les boiseries sont d'une grande richesse. Quel plaisir que de voyager entouré d'un tel luxe!

Dans ce même wagon, vous avez encore l'avantage de pouvoir, le matin, prendre une douche rafraîchissante et, après le déjeuner, d'aller faire la sieste dans l'observatoire-solarium, à l'arrière. Vous pouvez griller une cigarette au fumoir... emprunter un roman ou un magazine à la bibliothèque... faire une partie de bridge avec de charmants compagnons... conserver et admirer les panoramas. Et c'est ainsi que les heures s'écoulent agréablement... que la journée se passe... pendant que vous roulez de ville en ville, d'un océan à l'autre.

PACIFIQUE CANADIEN

EQUIPMENT *de Luxe*

PACIFIQUE CANADIEN

Héroïsme et Amour

(Suite de la page 33)

"roulé sur cette heure pénible et je rougis encore quand on prononce "son" nom devant moi, quand je croise Jean dont le franc regard me reproche de lui avoir préféré ce Bar-rabas..."

"Comme je m'étais trompée en liant mon cœur à cet indigne dont le visage était bien plus beau que l'âme et dont le charme m'avait affolée au point de fausser mon amour ainsi... Ah si j'avais compris Jean plus tôt... comme j'étais enfant et ignorante puisque j'ai vécu si longtemps de sa tendresse sans lui donner le nom d'amour... Nos cœurs se sont rencontrés seulement après... quand je commençai à douter de mon fiancé... mais il était trop tard. Jean ne voulait plus et il ne veut pas encore... malgré mon aveu le soir de la bataille de Ste Foye quand il nous arriva presque mourant, malgré mes soins bien plus dévoués et bien plus attentifs que pour l'autre, jadis... il ne m'a pas encore appelée à lui... pas encore tendu les bras pour que nous oubliions à deux ce passé de torture... Est-ce par orgueil? Se serait-il attaché à une autre. Je ne sais mais plus je m'éloigne du gouffre où j'ai failli m'engloutir, plus la lumière pénètre dans mon cœur et c'est Jean, ma mère, c'est Jean qui domine toute cette période de fièvre, d'exil, de malheurs. Jean qui se révèle dans toute cette ombre, Jean à qui mon père m'a recommandée avant de partir en plaçant ma main dans la sienne... Oui c'est ce Jean de loyauté, ce grand cœur de frère et d'ami, ce bon et tendre Jean que j'ai dédaigné et qui ne veut plus de moi maintenant. C'est celui-là seul qui m'apparaît comme l'unique ami et qui serait l'idéal époux... mais je ne veux pas mendier son amour une fois refusé et lui ne vient pas à moi... Je souffre, ma mère, mais je laisse les jours s'effeuiller... sans l'appeler, n'osant pas, ne sachant pas s'il consentirait encore..."

"Quand nous serons revenus sous votre toit, vous nous aiderez, voulez-vous, à nous comprendre et à fusionner nos deux vies si le Ciel les veut ainsi... car je vous le souffle à l'oreille, si Jean voulait encore de moi, je serais si heureuse d'être à lui..."

La jeune fille sursaute... Jean vient d'apparaître dans la porte. Comme une enfant prise au trébuchet Louise-Marie pose ses deux mains sur la lettre inachevée pour voiler l'aveu de sa tendresse.

Jean sourit: —"Quelle cachotière! Est-ce donc si mal ce que tu écris là, Louise?"

—Non, pourtant, j'écris à la Marquise.

—Mais que lui contes-tu de si affreux?"

Et soudain croyant qu'elle causait de Vergor, le traître qu'elle lui avait préféré, il dit un peu acerbe et pour la première fois faisant allusion au passé:

—Ah! je comprends... on ne peut parler de ceux-là sans rougir...

Mlle Saint-Yves riposte:

—Non, Jean, il n'était pas question de lui... mais de toi...

—De moi? Ah! ça, aurais-tu honte de moi, maintenant?"

—Non... tiens, je serai franche, je parlais de toi et fus surprise de te voir surgir juste à ce moment, c'est tout...

—Louise, tu me rends indiscret... Si tu voulais, tu me laisserais lire..."

—Oh! Jean, je ne puis..."

Elle rougit... puis soudain vaincue, elle se jette sur la feuille révélatrice et pleure tout fort.

Lui, tendre et plus intrigué que tout à l'heure s'approche de la jeune fille:

—Allons, petite sœur, ne te chagrins pas ainsi, je n'insisterai plus, mais tu as donc des secrets pour moi. Louise ne répond pas. Alors il se

penche plus près pour lui dire une autre douce parole et... oh! sans le vouloir, mais en un coup d'oeil, il lit: "Si Jean voulait encore de moi, je serais si heureuse d'être à lui..."

Suffoqué comme si une avalanche de joies fut descendue dans son cœur il prend la tête de Louise-Marie et l'appuie sur sa poitrine en disant:

—Sois heureuse, mon adorée... Je veux encore, je veux toujours... sois mienne enfin..."

FIN

Sévérine

Une grande voix vient de s'éteindre... Une des femmes qui honorèrent le plus le journalisme en France n'est plus... Les opinions politiques de Sévérine n'ont rien à voir avec nos sentiments. Elle fut noble, elle fut généreuse, elle battait toujours pour son idéal, elle se mit constamment au service de la misère et de l'infortune. Ah! comme il eut tort celui qui, voulant faire de l'esprit, lui donna, jadis, le sobriquet de "Notre-Dame-de-la-Larme-à-l'OEil"! Et pourquoi? Parce qu'elle fut pitoyable? Parce que le spectacle du malheur la trouva toujours vibrante et prête au combat, au bon combat?

Nous avons gardé le souvenir de ces inimitables chroniques qu'elle consacra aux mineurs comme aux chiffonniers, aux cantinières comme aux minettes, aux mutilés comme aux Petites Soeurs des Pauvres. Qu'on lui signalât une injustice et aussitôt elle entra en campagne. Avec cela, courageuse à l'extrême, ne reculant devant aucun effort. Ne descendit-elle pas, elle, femme, dans les puits de Courrières et de Villebeuf? Et ce n'était pas là gloriole de journaliste. Elle voulait mieux voir pour mieux décrire cette horreur et toucher à coup sûr le cœur des foules.

Les humbles l'entouraient d'un respect allant jusqu'à la dévotion. Que de touchants témoignages ils lui donnaient! Sévérine conservait chez elle les dons des travailleurs: une boule de verre des verriers de Pantin, une balle tirée sur les mineurs de Decazeville, un Christ effrayant de réalisme et de douleur, sculpté dans un os de boucherie par un ouvrier...

Le COURRIER de FRANCELINE

(Suite de la page 31)

indépendante tant que vous le pourrez, vous le détacherez et souffrirez moins. Voyez comme c'était urgent de vous soigner. Si vous vouliez, vous demanderiez une vacance pour l'été. Vous avez besoin de repos, il y a si longtemps que vous souffrez et vous dépensez quand même. N'objectez pas le travail, si vous ne vous ménagez pas, il vous faudra tout abandonner, ce serait bien plus triste encore. Une promenade dans une famille parente ou amie loin de chez vous vous vaudrait une cure précieuse. Loin de la lutte, loin de la peine, dans une atmosphère nouvelle, vous ressusciteriez, il me semble. Voulez-vous essayer? Ma chère enfant, vous n'avez pas de liberté à lui rendre, ne vous mettez pas cela en tête. Vous vous appartenez et il n'a aucun droit sur vous, vos paroles passées ne valent rien dans les circonstances. Une dernière tendresse pour ma chère grande.

FRANCELINE.

EN MARGE DE LA BAGARRE

L'éternelle émotion

LORSQUE je reviendrai, vous n'aurez plus besoin
D'enguirlander la porte,
Ni d'embellir le parc, ni d'apprêter au loin
Une amicale escorte.

Je ne me perdrai pas sur le sentier le soir.
Ne me faites pas signe
Je m'assoierai dans l'ombre où le buis est plus noir
Et moins verte la vigne.

D'ancien hymne éclatant, formidable et vainqueur
Ne troublez mon oreille;
J'adore le silence accoudé dans mon cœur
Et perdu sous la treille.

Laisse la paix clore nos lèvres et nos yeux
Il ne faut rien entendre.
Dans le recueillement, l'instant sera plus tendre
Et plus délicieux!

Ne me demandez pas des récits de bataille,
Ne me demandez rien,
Un peu de nonchaloir sur ma bouche défaille
Taisons-nous: tout est bien.

Comme il sera calme et pieux le paysage
Dans la nuit qui s'endort!
Entre mes doigts lassés penchera mon visage
Nous songerons aux Morts.

Et si je ne puis plus alors cacher mes larmes,
Ni taire mes regrets,
Si le jardin, pour moi, n'a plus ses anciens charmes
Vous me pardonneriez.

François BARON.

(Tué à dix-neuf ans à Moyennéville, en Lorraine, le 5 mai 1918).

UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS

Pour 25 sous vous recevrez mensuellement, pendant un an, le plus intéressant journal de broderie et musique qui existe au Canada, édité par la maison Raoul Vennat, de Montréal. C'est une offre exceptionnelle, à vous d'en profiter. Vous pouvez adresser ce montant de 25 sous par un mandat-poste ou en timbres. Utilisez le coupon d'abonnement ci-dessous.

Coupon d'abonnement

REVUE DE BRODERIE ET MUSIQUE
1723, Saint-Denis,
MONTREAL.

Veillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

DECOUPEZ CE COUPON

.....1929

"MON MAGAZINE",
1725, rue Saint-Denis, Montréal.

Messieurs:—

Veillez m'adresser gratuitement et franc de port les numéros de juin et de juillet de votre revue à titre d'échantillons. Il est convenu que si je ne décide pas de m'abonner à "Mon Magazine", je devrai vous en avertir, par écrit, avant le quinze du mois de juillet prochain; mais, au cas où je ne vous donnerais pas tel avis, veuillez me considérer comme abonné régulier à compter de votre livraison d'août, à raison de \$2.00 par année, avec droit à toutes primes qui seront alors offertes par votre revue.

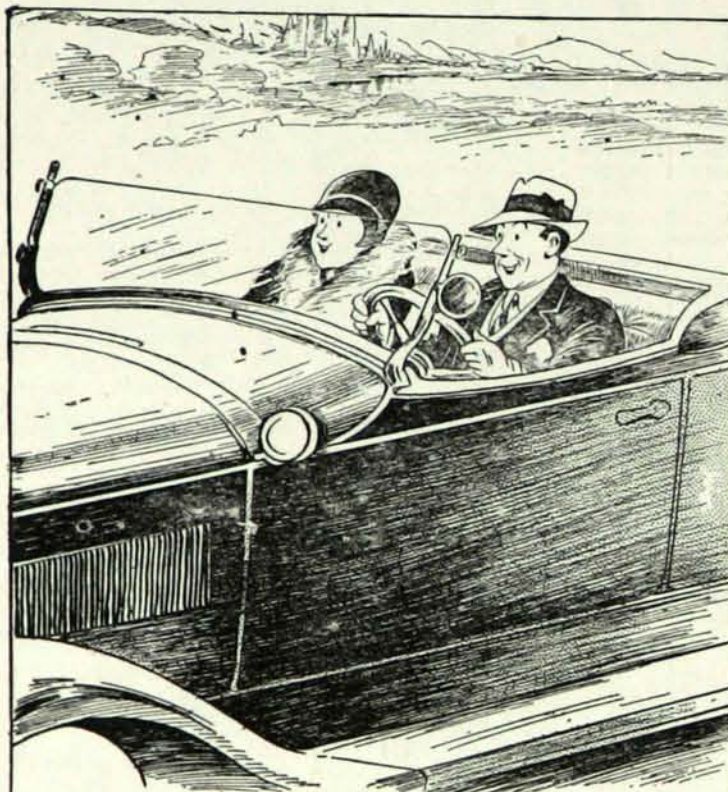
(Nom).....

(Adresse).....

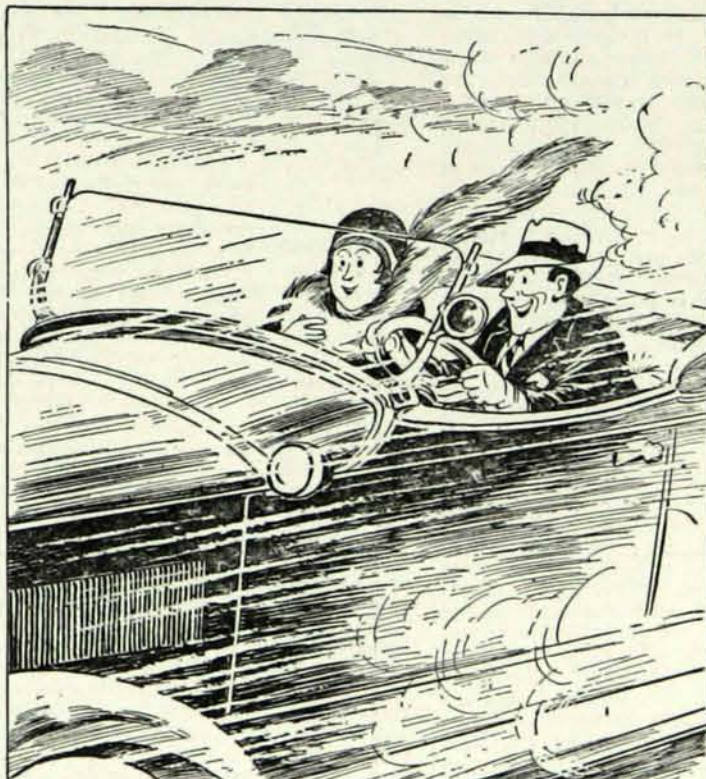
(Comté).....

T'a'pas ?

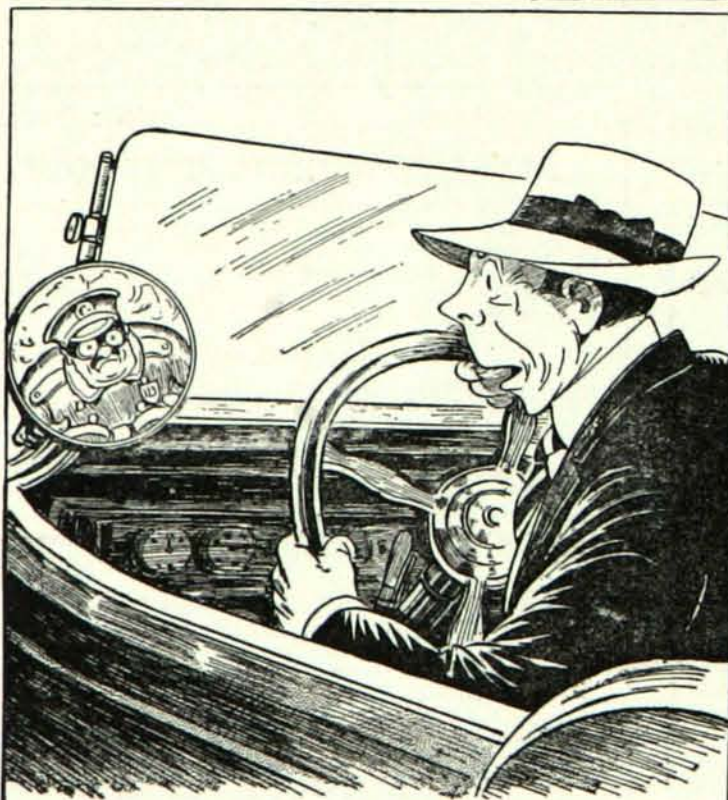
par RACEY



T'AS-PAS DÉJÀ ÉPROUVÉ LE DÉSIR D'APPUYER UN PEU PLUS FORT SUR L'ACCELERATEUR, UN JOUR QUE TU TE TROUVAIS SUR UNE BELLE ROUTE BIEN DROITE, SANS UN SEUL AUTO EN VUE—



LE VÉLOCIMÈTRE RÉPOND INSTANTANÉMENT ET TE VOILÀ BIENTÔT FILANT TES 45 À L'HEURE. GRISÉ PAR LA VITESSE, TU ACCÉLÈRES ENCORE À 50 ET JUSTE COMME TU COMMENCES À TROUVER LA VIE BELLE—



VOILÀ CE QUE TU APERÇOIS TOUT À COUP DANS TON MIROIR RÉTROVISEUR—ET TU EN ES POUR TES \$25. DE FRAIS.



T'AS-PAS DÉJÀ ESSAYÉ UNE BLACK HORSE POUR TE REMETTRE D'UNE FORTE ÉMOTION? S.V.P.

dites simplement—

"Bière **Black Horse** *Dawes*
s.v.p.!"

5è Centenaire de la délivrance d'Orléans

(Suite de la page 8)

—Ça vient? Ils viennent? Ça ne vient pas...

Coup de canon.

—Haaa...

Et ce cri couvre et fait peur.

C'est le cortège du 29 avril, le même, et encore frais à notre curiosité de vingtième siècle qui n'a pas chaque jour à contempler des guerriers en armure. Ces vieux visages d'une semaine me sont devenus familiers — une semaine de fréquentations johanniques et d'Histoire de France — je reconnais et je m'enthousiasme.

Dans le Guignol du Lycée de Garçon les Lycéens font les pitres.

"De mon temps", on ne nous invitait pas, au Lycée de garçons. De mon temps, c'était beaucoup moins chic. On autorisait peut-être cinq minutes de promenade, avant la fête — oh! alors, j'en veux mon saoul, et coups de Tom-Pouce dans les jambes des Misses oxygénées et les "puppies" en désordre et coups d'épaules dans les épaules des dandies trop bien cravatés, et sweetmeats dans la bouche et cris, et joie, vingt jeunes gens dansent en farandole autour de notre rang et nos surveillantes, dans l'incertitude, l'inquiétude, font le pas de cigogne. Seulement — youp! au lit.

Derrière ta vitre défendue, petite fille, pense au bruit, pense aux rires, et pense aux lumières dans le ciel, qui vont s'éteignant.

* * *

Mais sur le parvis de la Cathédrale, Mgr Courcoux, évêque d'Orléans, reçoit de M. Turbat, premier adjoint faisant fonction de Maire, l'étendard de Jeanne la Lorraine.

C'est dans cet instant qu'une fumée d'abord, et puis d'énormes feux rouges embrasent les tours, sur fond noir.

Que c'est grand! Que c'est rouge! Que les visages sont affreux dans ce rouge!

...Et la fumée retombe avec une mauvaise petite odeur.

* * *

Sur le quai désert de la gare, la Madone des Sleepings, accotée à une rampe de cuivre, tend sa main, ses lèvres, son pied à baiser — mais ses yeux se ferment sur son regret quand le train l'emporte.

* * *

La nuit est séparée par une porte enchantée d'un lieu sans fin où des anges ou des diables font du jazz, et des couples dansent et chuchotent et les robes aussi chuchotent, et le vin enivre, et la musique encore mieux.

Nuit adorable! Nuit folle et folle Josette! Nuit parfumée, nuit trouble et voilée, Nuit, Mensonge, Beauté de tous les Mensonges — j'aime!

8 mai.

Le soleil se lève gris, en grognassant. Tout de même, se lève. Luira, luira pas... Jusqu'au premier coup de canon, le temps, mon Dieu, est acceptable. Au vingt-et-unième il pleut à fendre l'âme.

—Fichu canon.

Enfin il pleut. Voilà. Les Orléanais, ça les fâche. Ils vous juront tous par leur sainte belle-mère que le soleil brille à chaque 8 mai. Or, la pluie n'a jamais manqué. Je vous le dis, moi, et c'est moi que vous devez croire...

Vous verrez comment tout le monde a raison.

Toutes les cloches de la ville sonnent ensemble, et même dans le ciel noyé — méchant ciel noyé, — cela fait un beau vol. Belles cloches de joie, din, dan, ailes allègres, félicité dans le matin, beau dimanche, chant bleu et blanc qui emplit l'air, qui emplit les oreilles de cadence céleste, carillon de toutes les aurores heureuses, sonnez, cloches, dong...

Du Beffroi, un vieux son rouillé, vieux, vieux, à la limite du temps, tinte de quart d'heure en quart d'heure.

Tout ce gai tintamarre tombe à pleins grelots sur la foule, entre dans les chambres par les fenêtres, éveille les paresseux au lit et leur persuade que "c'est fête".

A la gare, qu'on a peinturlurée, balayée, grattée pour Lui, et affichée de neuf (on a même renouvelé l'horloge), dans la gare vert-printemps qui s'empli pour Le recevoir d'un catafalque rouge, on attend M. le Président de Notre République, Gaston Doumergue, affable et grassouillet, irrésistiblement sympathique.

On l'attend pour la Cérémonie Religieuse, on l'attend et il est bientôt là, le chapeau à la main.

Vous savez qu'il est de Aiguemortes, du Gard, du Midi splendide.

—Vive Gastounet, crient des compatriotes en feu. L'accompagnent:

M. L'Ambassadeur de Grande-Bretagne.

M. le Président du Sénat

M. le Vice-Président de la Chambre.

M. Poincaré, Président du Conseil.

M. Painlevé, Ministre de la Guerre.

Le Maréchal Pétain...

Enfin, comme vous pensez, du monde bien.

Et sur le quai aussi de ces Messieurs qui ne sont à tout prendre, pas fait autrement que les autres — (de ça, maman n'en revient pas,) — et qui sont pourtant les maîtres de notre pays, les plus belles intelligences de notre époque.

On croit qu'on reconnaît des visages, pour les avoir vus photographiés sur des journaux, mais les clichés sont si rarement bons qu'on se trompe assez justement.

Le cortège Présidentiel fait un petit arrêt à l'Hôtel de Ville, et puis la Cathédrale.

La Cathédrale Ste-Croix d'Orléans est une chose belle, point trop une chose émouvante. Commencée en 362, continuée par morceaux, incendiée, écroulée, elle réussit à offrir un mélange élégant de tous les styles de toutes les époques. Elle est d'immenses proportions, ajourée et profonde. Quand on regarde ses tours — ("Lève, lève la tête"), — quand on regarde d'en-bas, en-bas, ses tours sur la nuit qui a la couleur des pierres, elles montent haut, ces deux masses carrées, haut dans le ciel, jusqu'au Ciel.

Aujourd'hui les bannières claquent au vent. Tout est prodigieusement décoré, la voûte pèse sur mes épaules. De grandes tribunes rouge sang-de-vieux-boeuf, cela hurle bien, et ces glycines au mur, et toute cette pourpre et cet or, couleurs d'Orléans, couleurs aussi d'aficionados.

Je te regrette, belle église nue...

La messe est célébrée par le très vénérable Cardinal Luçon à la tête blanche ainsi que pure neige. La cathédrale est pleine à craquer; il semble que les murs vont s'écarter autour de cette foule noble. Ces prélats, cette pompe, c'est impressionnant et c'est beau. Et vous savez quelle émotion jettent les orgues. De jeunes voix chantent comme un cristal, et la statue blanche de Jeanne D'Arc, derrière l'autel, s'irradie de musique et de lumière.

A la quête je reconnais la petite Jeanne de nos fêtes, et une jeune fille amie, et de grandes dames, et enfin la directrice de mon Lycée qui révolutionne toujours en moi un effroi de pensionnaire.

"Ecce Johanna"... chante le chœur.

Le panégyrique de Sainte Jeanne D'Arc est fait par Mgr de la Villerabel, Archevêque de Rouen. Il dit quels espoirs accueillait Jeanne dans la ville assiégée, il dit quelle flamme et quelle force, et quel élan, qui ne pouvait venir que de Dieu, et il dit aussi ce que nous voulions dire, que l'Angleterre ayant toutes les mers offertes à son ambition, c'était folie de se chercher une puissance continentale. Jeanne a été là pour empêcher l'erreur, et Jeanne a-t-elle uni en fraternelle étreinte les mains levées pour se battre.

M. le Président de la République, qui est de religion protestante, a écouté, et suivi la messe avec une grande élégance attentive. Il fait tout le monde content de lui, voyez-vous, il est sympathique et doux comme la France qu'il représente.

* * *

Et moi, maintenant que la cérémonie est terminée, que les éminents personnages s'éloignent dans des chants, je vous ferai faire le tour de cette cathédrale somptueuse.

Vous verrez le monument élevé à la mémoire du Cardinal Touchet, inauguré d'hier. L'évêque est représenté à genoux, dans une pose simple et grande, et la pureté du marbre l'éloigne et l'augmente à nos yeux qui l'ont connu.

Vous verrez le tombeau de Mgr Dupanloup, et la statue étendue vous donnera l'émotion qu'elle m'a donnée. Mais la pensée de la Récompense au-dessus de nous arrête les larmes au bord des yeux.

Vous verrez une chapelle blanche et noire, très sobre, que j'aime entre toutes.

Et peut-être vous attendrez-vous devant cette plaque discrète qui vous dit qu'une jeune femme deux fois noble, qui avait un mari, des parents, des enfants, est morte à Bagnère-de-Bigorre, il doit y avoir cent ans. Et son cœur qui devait contenir tant d'amours et qui a cessé de battre est là, dans le mur.

Mais non, ne demeurez pas avec moi et mes pensées facilement funèbres. Dehors, tout est plein de vie.

Le Cortège solennel passera sous nos fenêtres: le restaurateur en profite pour nous coller du saumon qui n'est pas de Loire, des bifsteaks de cheval et sauce pique-pique, un bout de pâte feuilletée desséchée, et "ça ira bien comme ça".

Ventres affamés, espérons le Cortège.

Les trottoirs sont noirs d'individus compressés que des piétinements de chevaux maintiennent à l'alignement. Une chaise verte, pour les "évanouissements", que tout le monde guigne.

On s'évanouit toutes les trois minutes. — peu ou prou... — Celle-ci se traîne par terre, découverte jusqu'à la ceinture, tragiquement sans pudeur. Mais cette autre minaude sous chapeau à grandes ailes.

Car, pour "tourner de l'oeil", comme on le dit grossièrement, il n'y a que les femmes. Ragez si

vous êtes féministe, et convenez-en, les femmes ne sont pas capables de s'étouffer pendant trois heures, les femmes ne sont pas capables de supporter des chaussures étroites et les mauvaises odeurs d'une foule échauffée qui digère, les femmes cherchent de suite un bras mâle où se cramponner, les femmes sont des FAIBLES, des INCAPABLES, hou... hou... qu'elles aillent donc se reposer et qu'elles taisent leurs revendications. J'ai dit.

Trois heures qu'on s'impatiente... cela rend méchant. On brandit les guéridons de marbre des terrasses des cafés et on se lance des siphons à la tête. Il arrive qu'on ait dans la main une poignée des cheveux de sa voisine — ou les poils de sa fourrure horripilante.

Une vieille femme qui n'avait pas mis de corset sûrement depuis l'autre centenaire, congestionnée, chapeautée comme une tour, s'affole sur la chaussée.

—Rangez-vous! Rangez-vous! lui crie un des gendarmes à cheval. Et il met sa bête à ses trousses.

Elle tente un pas vers le trottoir.

—Hou! Non! Non! On ne passe pas!

Proteste la foule. Et d'ailleurs vous ne trouveriez pas la place de poser un pied sur 600 mètres de bitume.

Alors, n'ayant pas mieux à faire, nous nous amusons de l'infortune de cette vieille femme éperdue sous le nez moite du cheval et les colères grossières du peuple.

Ah! voici apparaître de petits chevaux piaffants, des tambours et des trompettes, des bannières brodées d'or et lourdes de médailles — voici! voici ce qu'on attendait tant!

Chaque commune du département a envoyé sa fanfare ou ses jeunes gens sportifs, ses combattants de la Guerre ou ses pompiers. Et toutes les sociétés de la Ville et tout.

Les applaudissements crépitent autour des anciens combattants de 1870, infiniment vieux et touchants.

La Municipalité en deuil — Monsieur Chollet, maire, mort brutalement une nuit, à la veille de ces Fêtes pour lesquelles il avait donné tant d'efforts — répond aux saluts qu'on lui donne.

Domrémy, Vaucouleurs, Gien, Chinon, Poitiers, Tours, Blois, Reims, Compiègne, Rouen — les villes johanniques — sont représentés. Ainsi que la Ville-Soeur, la Nouvelle-Orléans, et la Belgique au grand cœur.

Des petits fusillers marins belges jouent de la trompette comme des anges.

Toutes ces musiques de cuivre, avec les cimbales qui scandent, ont beaucoup de grandeur.

Le public acclame ou se tait au hasard de ses sympathies, et toutes les sympathies se rencontrent autour du petit corps bedonnant de Gaston Doumergue, souriant et gracieux comme une Reine de Beauté. Il s'arrête à deux pas de nous et on attend de voir les gens se jeter par les fenêtres.

—Gastounet! Gastounet!

Ils sont tous fous.

Des petites filles gloussent de reconnaître le papa, ou le grand-oncle-qui-est-si-sévère en robe de trave, en robe de docteur, rouge ou violette, un peu fanée et chiffonnée.

Ces visages du dimanche, ces visages différents des visages que l'on connaît, point effrayants du tout, ce sont pourtant des visages de juges, les juges de nos corps et les juges de nos âmes, les juges des hommes et les juges des petites filles en classe, les plus terribles! les Inspecteurs.

Trompettes! Musettes!

Et voilà une Alsacienne. Je ne peux pas supporter les Alsaciennes — on les a mises à toutes les sauces — je ne peux pas supporter surtout les femmes qui, se croyant séduisantes, adressent avec des gestes ronds des bras, des sourires et des baisers, à la foule. Je ne peux pas supporter les femmes d'aucune manière.

A côté de moi, une enfant dit ingénument et avec un grand respect:

—Voilà les papes et les saintes Vierges.

C'est qu'elle a de bons yeux et cela annonce les Communiantes devant les Cardinaux — le Clergé.

De petits Enfants de Chœur, hauts comme une botte pas haute, très graves et attendrissants, mains jointes, nuques bouclées comme des nuques d'anges, ne disent pas leur lassitude et s'appliquent à marcher droit.

La pluie continue de tomber. Les communiantes ont ouvert des parapluies noirs au-dessus de leurs mousselines blanches. C'est triste, tout de même. Tout serait tellement plus jolie sous un rayon d'or...

Six jeunes gens de seize ou dix-huit ans, qui appartiennent tous à la haute bourgeoisie orléanaise, en costumes roses et verts (Six "Monsieurs Printemps") entourent la copie la plus authentique (je

(Suite de la page 38)

5è Centenaire de la délivrance d'Orléans

(Suite de la page 37)

ne saurai pas vous dire son degré d'authenticité) de l'Etendard de Jeanne.

Le rouge et le vert étaient les couleurs de Charles d'Orléans, prisonnier des Anglais en 1429. Jeanne les avait adoptées par grande coquetterie et par bravade.

Quand à l'Etendard, il est immense et lourd, moutonneux de broderies de laine. Celui qu'elle portait au-devant des armées était d'un même dessin mais plus petit — une sorte de fanion. Mais à Reims, au Sacre du Roi Charles, c'est celui qu'on nous donne — ou dans ses dimensions — qu'elle tenait dans sa fière puissante petite main.

Les prélats en grande pompe, les améthystes et les rubis, des aubes de toute beauté, de grandes traînes six fois soutenues, des figures puissamment intelligentes, le Cardinal Dubois, Archevêque de Paris; S. E. le Cardinal Bourne, archevêque de Westminster; S. G. Mgr Baudrillart, le plus grand cerveau du monde! S. G. Monseigneur Tissier, Evêque de Châlons, très beau, S. G. Mgr Foucault, immense regard, Mgr Ginisty; S. E. le Cardinal Lepicier, légat du pape, au milieu d'une garde en manteaux blancs. Et de douces bénédictions des mains fines levées.

Et des fanfares et des chevaux.

La procession s'achève sous un ciel qui ne pleut plus.

* * * *

Dans la cour de l'Hôtel de Ville fleuri, Mgr Courcoux rend au représentant du Maire l'Etendard que pour seize heures on lui a prêté.

* * * *

En principe je n'aime pas les cérémonies militaires, elles ont une beauté trop poignante — triste. Celle-ci débute par un discours de M. Gabriel Hanotaux, au nom de l'Académie Française qu'il représente.

Des hauts-parleurs ont mission de "diffuser" les paroles élogieuses et pacifiantes, et ne diffusent qu'un brouhaha.

Un chien s'est trouvé égaré au milieu de la chaussée nue; un titi l'a d'abord sifflé, et puis toute la foule qu'on oblige au silence, qui ne voit rien et n'entend pas. Et un grand cri est allé vers cette pauvre insignifiante bête, qui s'apeure et précipite sa course, comme les chiens font, allongés de vitesse, les quatre pattes qu'on ne voit pas. Les infirmiers sont accourus, les commissaires en gants blancs — un grand désordre pour un petit bâtard de fox.

Cependant M. Hanotaux parle, et M. Poincaré garde sa mine froide. Ce Monsieur Poincaré... vous avez entendu de ses discours?... il est ainsi renfrogné, sec et cassant — et quel homme! On n'a pas su encore se passer de lui.

Les régiments du 50 Corps d'Armée, sous le commandement du général Rampont, présentent leurs drapeaux à la statue de Jeanne par Foyatier, qui est le centre exact de la ville.

Ah! les drapeaux.

On ne peut pas être moins patriote que moi — seulement... par derrière. Les drapeaux Français! Qu'on sent son cœur battre! Une petite "Marseillaise" par là-dessus et vous voilà la larme à l'œil.

Les opérateurs de cinéma poussent comme des champignons sur les toits, sur les balcons, sur les marquises de verre et sur les fils électriques.

Sept avions survolent la place et la statue, et font dans le ciel des dessins adroits.

A l'instant où les drapeaux s'abaissent un marchand de ballons de baudruche lâche d'émotion tout son commerce bleu et rouge, ce qui pavoise un peu l'air; on libère en même temps un vol de pigeons, et le soleil envoie un rayon sur leurs ailes couleur du temps. Les parapluies sont devenus des ombrelles.

Les régiments défilent dans une harmonie de jambes cadencées; des marins marchent très vite et très exactement, les officiers sont beaux, les chevaux ont des jeux-de-dames sur la croupe; les saint-cyriens sont très fiers de leur pompon tout neuf de plumes, mais les élèves de Polytechnique bien plus contents d'eux encore, en noir barré de rouge. Et nos petits soldats bleu-horizon et nos petits soldats kakis (je n'aime pas du tout l'uniforme kaki), et les canons et les tanks, et tous ces souvenirs des heures où l'on se faisait tuer bravement. D'un bout à l'autre de la ville les Français respirent ensemble, pensent ensemble, s'émouvent ensemble. On ne dit plus de bêtises, on ne se fâche plus, on est silencieux et on ne sent pas si le voisin vous écrase un orteil.

Devant moi un monsieur sans cheveux à l'apparence étrangère mais parle le français mieux que tout le monde. Pourtant il est bien étranger puisqu'il me bouche la fenêtre de toute sa largeur.

Après le défilé la foule refoulée remplit je ne sais pas comment toutes les rues et toute la place, et c'est un grand fleuve noir qui s'écoule lentement avec des heurts. On ne peut pas croire que chaque individu ne fasse qu'un pas quand on voit tant de

têtes s'agiter, sautiller et rouler comme des balles. J'ai mal aux yeux.

J'achève la journée dans l'orgueil de ma robe de Jeanne D'Arc, blanche et bleue.

A 20 heures banquet à l'Institut; je n'y suis point admise. A 22 heures on reconduit M. le Président de la République à la gare, solennellement. — Commentaire: à ce régime de voyages, de marche et de banquets, il faut une bougre de santé!

9 mai.

Clair soleil et ciel bleu. Je vous donne d'abord la température.

La température est joie, contrairement à la plupart des lendemains de jours joyeux. C'est qu'on continue. Les programmes sont bien compris pour ne pas laisser tomber mon plaisir.

Jeanne est à tous. Aujourd'hui hommage des scouts à sa jeunesse, à sa hardiesse, à sa santé, à son habileté, à son courage jamais atteint. Hommage de l'Eglise Réformée. Hommage du Soldat Français de tous les temps.

De Louis XI à Henri IV, avec des chausses jaunes violent et des cottes serrées à la taille, des casques couvrant la nuque et les oreilles; les tubas rectilignes avec leur banderole bleue flottante sonnent sur une seule note. De Louis XIII à Louis XV, avec les grands panaches, des cols empestés et des bottes de sept lieues; avec des redingotes vertes, et puis des redingotes bleues sur de moulantes culottes blanches. D'autres sont agréablement gris rayés de rose, manches à crevés et genouillères bouffantes; les timbaliers scandent leur marche allègre. Les soldats de la Révolution sont crânement bleus blancs et rouges, avec le tricolore ou les premiers bonnets à poils; les tambours roulent, et sifflent les fibres aigus, sous les lèvres ou les poings des sans-culottes adorables de jeunesse fraîche, la chemise défaits et souple, le pantalon rayé, l'écharpe qui fait la taille fine, et le bonnet phrygien posé de biais sur ces petites têtes. L'Empire ressort le vert des lauriers, le blanc majestueux, l'or éclatant, la fourrure riche et les bottes vernies. Voici ceux-là qui ont fait la conquête de l'Algérie, et voici les bons zouaves, et les chasseurs alpins, les fiers dragons, les colons impeccables, les marins au grand col flottant; les casques et les panaches, des coquetteries de temps de paix. Mais là où tout le monde a senti comme un grand désastre un froid jusqu'aux os et l'envie des larmes, c'est quand sont apparus ces petits qui s'en sont allés faire tuer, le soldat de 1914, insouciant et jouant de la musique, l'uniforme encore tout présent à notre souvenir, sombre et galonné, et barré de rouge, les épaulettes fulgurantes et le pompon au képi. Eh bien tous ont marché sur tes traces. Jeanne, tous ont couru le rire aux lèvres et les regrets endormis "bouter l'ennemi hors de France".

Tournoi. — L'île Arrault n'est pas une île, mais un grand terrain plat de la rive gauche. Depuis 2 h. un monde fou grille au soleil, et on n'est pas trop sûr de retrouver sa place.

Le ciel a mis les couleurs de la Sainte, bleu uni avec un pavoisement, un léger moutonnement blanc de cumulus immobiles — des nuages qui n'ont pas de raisons.

A 4 h. le spectacle commence. Des cavaliers en costumes d'époque vont ressusciter les temps où, à briser les lances et à gagner une rose on gagnait une fiancée.

Le maître du Tournoi dirige sans broncher quatre groupes de dix petites bêtes élégantes et qui le savent, piaffantes et caracolantes. Le quadrille s'entrecroise et se coupe, va, revient, s'écarte et referme le cercle. Les chevaux blancs ont des harnais lilas, les chevaux noirs des harnais verts, les bruns des rouges et les blonds des jaunes. Les cavaliers sont assortis. Le soleil se plaît sur ces couleurs et ces jeux.

Le Carrousel terminé, écoutez le programme: Jeu de la Rose — Jeu des Bagues — Jeu du Dard — Jeu du Mail — Jeu de la Quintaine. Notre pauvre sport, avec ses brutalités, n'est pas grand chose après de la joliesse et de l'adresse de ces combats. Il s'agit, toujours à cheval, de dégrafer une fleur à l'épaule du partenaire. Et le gagnant la jette aux pieds de sa Reine (la Reine, aujourd'hui, c'est le vieux Général Rampont, faute de mieux). Il s'agit d'enfiler des anneaux, et de faire virevolter sur son pivot un mannequin monstrueux, la quintaine, mais si on le touche maladroitement, le coup qu'on lui destinait vous revient.

Maintes choses gracieuses, délicates et habiles, et partout où sont les chevaux, vous le savez, est la grâce. Leurs pattes sont légères, leur bondissement aisé, leur galop sans effort, et leur entrain n'a pas de limites. Leurs muscles travaillent souplement, on les voit luire au soleil, chacun dans sa force détachée. Nerveux, fringants, ils ne connaissent plus le bonheur qui les laisse à leur joie primitive de la course et du combat. Aux moments des joutes, tous ensembles, ils sont fous comme des enfants lâchés,

indépendants de celui qui les mène, heureux pour leur compte.

On finit par une mêlée, et les musiques militaires qui se sont relayées pendant tout le Tournoi éclatent ensemble de tous leurs cuivres.

Les "mouleurs de café" du cinéma braquent leur machine et n'interrompent pas leur manivelle. Je tourne aujourd'hui, ma foi, mon "bout d'essai", fière de mon renard blanc photogénique; demain, Hollywood!

La petite Nicole Chavanne de Dalmassy a — Dieu en soit béni par elle — une plus grande timidité que moi en face de l'objectif. La tête perdue, rose de confusion, blottie dans son épaule gauche, elle ramène du même geste la même mèche de cheveux. Son père en Dunois a naturellement plus de "cran", mais tous ces costumes gagnent à l'artifice du soir.

Pour moi n'existent au monde que les épaules du Capitaine. Je le crie sur les toits: Je l'aime dans dans le secret. Il ne me connaît pas, et qu'ai-je besoin qu'il me connaisse? Je m'émeus délicieusement quand je rencontre son profil d'épervier.

Je rentre chez moi avec son souvenir, deux heures de retard et une brassée de lilas.

Des Jeanne D'Arc

François Porché, qui a écrit une "Vierge au grand cœur" un petit peu prétentieuse et un petit peu fausse, mais qui aime Jeanne D'Arc, nous parle de Charles Péguy, poète de Jeanne D'Arc.

Oh, mais Charles Péguy "ce qu'il fait c'est si beau..." ...si on voyait seulement le commencement de votre règne. Si on voyait seulement se lever le soleil de votre règne. Mais rien, jamais rien. Vous nous avez envoyé votre fils que vous aimiez tant..." (Charles Péguy cité par Léo Larquier).

Charles Péguy est né à Orléans dans une humble maison d'une humble rue qui s'en va vers le Fleuve. Sa mère rempaillait des chaises et lui faisait de beaux devoirs avec une écriture appliquée. Son visage ressemble à son écriture, très grave, un peu mélancolique. Sa vie ressemble à son écriture, très droite, un peu triste. Minutieuse et attentionnée. Il grandit et il continua de faire de beaux devoirs appliqués. Et il écrivit le "Mystère de la Charité de Jeanne D'Arc".

Mme Simone, de la Comédie-Française, qui est Mme François Porché, récite de ses vers où les syllabes répétées font des chants. Je ne vous en dirai rien de plus.

Jeanne immense dans la littérature! Voltaire, Rousseau, France, Barrès, tous et encore mille et un ont voulu approcher de ce plus merveilleux conte des plus merveilleuses féeries. Tous, et ce n'est pas fini. Chacun apporte sa vérité, et il reste toujours à écrire. Jeanne emplit, emplira des livres.

Jeanne est au théâtre un nombre de fois que j'ignore. Il y a cette "Sainte Jeanne" de Bernard Shaw, qui me paraît une chose presque tout à fait bien. Ludmilla Pitoeff, menue et illuminée, prêtait dans la pièce son visage étranger à notre Grande Française.

Ici on nous a donné, au parc Louis Pasteur, le jardin sans arbres où l'amour rencontre le ciel, la toute première de "Jeanne de France", un "mystère lyrique" sur un poème de Léon Uhl, avec une musique de Jean Nougues, le scénariste tracé par Henri Merlet. La troupe est nombreuse, bonne avec Georges Petit, le grand mari de la petite Léda Ginelly, danseuse et Prix de Beauté aux concours de 1920 (elle arrivait bonne dernière avec le plus charmant visage exotique. Qu'il faut que les gens ait peu de goût); avec Manzoni, ce gosse montpelliérain qui sifflait comme un rossignol en livrant la marchandise de son brocanteur de père. Frais costumes et décors secoués. Oh! c'est une première, même peut-être un peu moins que cela. Mais vous verrez, à Vichy, au 15 août, quel succès légitime...

Jeanne est au cinéma, dans Falconnetti bien pathétique — un film tout en premiers plans ahurissants, j'aime ça, d'ailleurs — mais Falconnetti manque de cette jeunesse qui abat les murs; dans Simone Genevois, fraîche, simple, tout offerte. Et d'autres mauvaises pellicules, des films à la peau-de-toutou.

Jeanne est sur la toile, peinte, et dans la pierre, taillée. On a inauguré dans le jardin de l'Hôtel de Ville un monument couleur de brique, bien violent et pas beau du tout.

Et puisque nous en sommes à parler de monuments, je vous dirai quelle révolution celui de la Victoire a suscité par la ville. Or, il n'y a à lui reprocher qu'une disproportion, un trop grand éloignement du motif principal, qui est un homme nu mais pas suffisamment noble, pas suffisamment grand dans l'attitude, et le "socle". Mais c'est ce socle qu'on reproche, et ce socle c'est ce qu'il y a de

(Suite à la page 39)

L'IDYLLE DU REPOSOIR

(Suite de la page 11)

de Mirandol est un de mes vieux "amis". Ah! dans cette poignée de mains fiévreuse, tremblante, que de choses j'avais essayé de mettre, combien de tendre amitié, combien de regrets, combien de joie!"

Claude fronça les sourcils, éternu, raidi, comme un cheval prêt à se cabrer.

"Et votre main, continua-t-elle, est restée comme morte dans la mienne, vous m'avez glacée par votre indifférence méchante, accueillie en trouble-fête."

—Vous savez trop que ce n'est pas vrai, que je ne suis pas, hélas! guéri de vous!"

Guite fut secouée de tout son être par la violente réponse de monsieur de Mirandol, et les paupières entrecloses, elle s'assit sur le parapet, raya le sable du bout de son ombrelle.

"J'aurais donné je ne sais quoi, continua-t-elle pour être assise auprès de vous dans le mail-coach durant toute la promenade et je n'ai pas osé... Où et quand nous reverrons-nous, maintenant, seul à seul, comme ce soir, probablement jamais, puisque vous êtes marié!"

Il y eut un silence. Les flaques d'eau morte qui miroitaient entre les pierres vertes et dans les innombrables ridules de la grève avaient des teintes sinistres et tragiques, évoquaient, ainsi que ces bateaux immobiles, abandonnés sur le sable humide que léchait l'écume du reflux, quelque tuerie de trahison où le sang coule à grand flots des poitrines défoncées, des gorges pantelantes.

Et c'était aussi dans le ciel épeurant comme de rouges fumées d'incendie, comme les braises éparpillées d'un bûcher, comme des ruines de palais qui s'écroulent et d'où ruissellent des torrents d'or en fusion, de pierres précieuses liquéfiées. Puis le crépuscule glissa, paisible, étendit ses voiles de crêpe sur les suprêmes lueurs qui palpaient et agonisaient à la crête des vagues, vers l'occident, se décolora, se métamorphosa comme sous une pluie de cendres et de violettes, tout devint peu à peu d'un gris mauve, fané, les falaises, les nuages, les champs de goémons et de galets, les flaques figées, le sable, l'infini. Des voiles fantômes fuyaient à l'horizon comme des chauves-souris. Et les ténèbres s'épaissirent, les lignes des constellations scintillèrent incertaines, pâles, des éclats de lumière jaillirent d'un phare lointain trouèrent la brume. La mer semblait un abîme de tristesse. Des sanglots étouffés, des plaintes défaillantes montaient de cette nappe obscure, mêlés à l'immensité du ciel, se prolongeaient en échos dans la voix de Guite, la voix brisée qui pleurait l'Irrémédiable.

"D'autres se sont chargés de me l'apprendre, continua-t-elle amèrement, comme ulcérée de rancune, ce mariage si promptement décidé et dont le secret avait été si bien gardé... D'autres qui tenaient à savoir comment je supporterais un tel coup... Je vous suis reconnaissante de ne pas me l'avoir annoncé vous-même..."

Il la regarda bien en face, comme un ennemi dangereux dont on affronte les trahisons et les embûches.

L'heure précieuse

L'HEURE que je préfère est cette heure indécise Qui succède au couchant, alors que l'ombre grise Lutte avec la lumière et que l'on ne sait pas Si c'est encor le jour ou si la nuit est là.

La fièvre du travail baisse avec la lumière Et pendant que le jour renferme sa paupière La nature alanguie apaise sa clameur Et dans l'ombre, la paix, descend avec lenteur.

La terre songe et l'eau entre ses rives vagues Rêve aux ors du soleil engouffrés dans ses vagues. La cime des forêts oscille lentement Et s'offre au long baiser de l'ombre qui descend.

C'est le moment béni où l'âme libérée Des soucis trop nombreux qu'apporte la journée, Se livre tout entière au charme bienfaisant D'un rêve prolongé, berceur et caressant.

Dans le calme serein, l'esprit ouvre ses ailes, S'élance, monte et plane aux sphères immortelles, Oubliant de la vie, un instant la laideur, Appelant l'infini dans le jour qui se meurt...

Heure exquise et sublime et vraiment précieuse, Où l'on devient meilleur où l'âme généreuse, Efface en un instant, par un heureux retour, Tous les égarements et les oublis du jour.

MILLICENT

"Si vous avez souffert comme vous me l'affirmez, soyez certaine que votre douleur n'a pas été plus profonde, plus cruelle que la mienne... Je vous eusse aimée, je le jure, jusqu'à la mort; je ne suis parti que parce que vous me l'ordonniez, parce que vos lettres, vos impitoyables lettres..."

Elle crispa ses doigts comme un bâillon sur la bouche de Claude.

"Je vous en prie, Claude... Pardonnez-moi... J'ai été trop coquette, trop femme... Je jouais avec votre cœur si tendre, j'espérais, par ces comédies, par ces mensonges, vous retenir, vous river à moi, vous rendre l'aveu de mon entier amour plus désirable et meilleur."

Il la repoussa brutalement.

"Soit, oublions tout cela; n'est-ce pas d'ailleurs aussi loin de nous que les voiles qui s'enfoncent là-bas dans la nuit. Vous vous êtes consolée, je le suppose..."

—Non, Claude, je ne me suis pas consolée, et j'aime ma peine puisqu'elle me vient de vous..."

Elle le fascinait de ses yeux verts, de sa bouche charnue d'où les paroles tombaient une à une comme des gouttes de parfum.

Il chancelait, épuisé par cette lutte, et cria: "Taisez-vous, taisez-vous, je ne peux plus, je ne dois plus vous aimer."

Guite roucoula, souriante, d'un air de défi: "Elle est donc plus jolie, elle sait mieux aimer que moi, mon Claude?"

La trompe du guard sonnait le dîner, rappelait les couples égaillés dans la campagne et devant la mer. Madame de Noctis reprit le bras de monsieur de Mirandol, se dirigea du côté de l'auberge, et comme ils touchaient à la grille de l'enclos, elle s'exclama avec un accent persifleur: "Vous avez bien raison, cher ami... où cela nous mènerait-il?"

Mais, après le dîner, en lui offrant un verre de calvados, elle murmura, haletante: "Quand partez-vous?"

—Demain...

—Et vous ne reviendrez pas chez monsieur de Bayeux... bientôt... le plus tôt que vous le pourrez...

5è Centenaire de la délivrance d'Orléans

(Suite de la page 38)

moins mauvais — justement. Il est fait de quatre "symboles de femmes", à coups de hache, durement, architecturalement tracées, un peu comme ces statuettes asiatiques. C'est massif, c'est de la pierre, c'est adroit dans sa rudesse osée. Eh bien ils sont là ahuris, pépiants, scandalisés.

—C'est pas des femmes, gloussent de petites perches qui ne sont pas non plus des Vénus de Milo (Ces mêmes femmes, mal faites, rabougries et pas lavées, trouvent que Joséphine Baker fait rire d'être noire.)

C'est peut-être pas des femmes mais il suffit que les lignes arrivent à former une unité, un gros bloc, et si je préfère des monstres à vos languides nymphes des fontaines? Où est la Beauté? M'imposerez-vous votre beauté?

De la Beauté à Jeanne D'Arc, j'en reviens à mon beau souci. Jeanne D'Arc aux mille visages, personne n'a connu son visage. Visage de mon rêve, je pensais que la fille de mon épicière incarnerait Jeanne parfaitement.

Jeanne n'était point belle, il n'y a pas de raison. Ni laide, on n'est pas laid chez nous. Paysanne, robuste, un peu massive, mais avec ce que met la piété sur un visage. Jeanne était entièrement vivante, on nous a transmis ses rires et son humeur enfantine. Ah! multiple, j'ai beau chercher, Jeanne reste un mystère.

(La fête se poursuit par toutes sortes de manifestations sportives dont je vous épargne le récit. Je n'entends rien au sport, non plus qu'à la musique. Entends-je rien à rien?)

Se poursuit jusqu'au 20 mai.

Enfin un feu d'artifice éparpille en paillettes, lance au ciel et noie dans la Loire notre paresse de vingt jours, notre joie flaneuse, notre lassitude satisfaites. Demain on reprend la vie, Orléans délivrée livrée à la monotonie des heures, on reprend besoins sa besogne et on oublie l'histoire des capétiens-valois.)

JOSETTE CLOTIS.

—Vous le désirez donc vraiment, Guite?
—Je vous en supplie...

V

Lilette rêvait au milieu des coussins de pâle velours et de vieille soie fanée qui étaient amoncelés derrière sa tête blonde sur la chaise longue. Elle se souleva et fit un peu de place à Claude.

Et, l'entourant de ses bras comme d'un collier, joyeuse, puérile, ne s'apercevant pas, dans son bonheur, du pli de remords et d'angoisse qui se creusait entre les sourcils contractés du coupable et qu'il ne l'embrassait pas, qu'il semblait ne plus oser la regarder, avoir sur le cœur un poids qui l'étouffait, elle s'écria:

"Comme tu as eu raison, mon chéri, d'aller chasser chez cet excellent Bayeux... Nous ne nous étions jamais quittés depuis que nous sommes mariés, pas une minute de rien du tout, et je ne pouvais savoir la place que tu tiens dans ma vie et combien je t'aime, comme j'ai besoin de te posséder pour être heureuse."

Claude l'interrompit àprement:

"Tu n'aurais pas dû me laisser partir seul!"

Elle eut aux lèvres un délicieux sourire qui creusa les fossettes de ses joues, murmura:

"Tu penses que ce n'est pas l'envie qui m'en a m'en a manqué; mais ce n'aurait été ni sage ni prudent."

—Ni sage, ni prudent, je ne m'explique pas pourquoi..."

—Quand j'étais toute petite, te rappelles-tu les belles histoires que tu me racontais et que j'étais émerveillée... Elles débutaient toujours par la même phrase:

"Il était un roi et une reine", et elles se terminaient invariablement ainsi: "Ils s'aimèrent et ils eurent beaucoup d'enfants..."

Des larmes d'émotion affluaient aux paupières de monsieur de Mirandol et il avait la gorge si serrée qu'il lui eût été impossible de prononcer une parole. Et rougissant, baissant les yeux, Lilette lui confia le doux secret qui l'emparadisait.

"C'est moi qui raconterai l'histoire aujourd'hui... Ecoute bien... Il était une petite blonde qui aimait à l'adoration un grand fou qu'elle avait rencontré en chemin et le grand fou lui rendait cet amour au centuple... Du moins la petite blonde se l'imaginait... Ils passaient la vie à s'embrasser et à se répéter qu'ils s'aimaient... Et la petite blonde eut un baby qui ressemblait au grand fou."

Claude s'était effondré dans les coussins, couvrait de baisers les doigts, le front, les lèvres de Lilette, sanglotait, et des actions de tendresse, de ferveur montaient de son cœur à sa bouche comme s'il se fût guéri tout à coup d'un mal incurable dans une miraculeuse piscine, comme si quelque blanche apparition céleste l'eût délivré des sortilèges capiteux d'une magicienne.

C'est tout ce qui est

(Inédit)

CE sont vos jolis yeux qui pour toujours m'attirent, Vos yeux dont le brillant n'a rien d'artificiel Car ils ont su capter un lambeau du grand ciel. Oui, ce sont vos yeux bleus, qu'en ce beau soir [j'admire.

Ce sont vos cheveux blonds, ma "jolie", qui [m'enivrent, Quand ils ondulent au vent, après avoir quitté Leur prison de rubans qui sur eux miroitaient. Et quel plaisir pour moi, quand aux lèvres, ils se [livrent.

C'est votre douce voix qui suspend mon haleine, Et fait taire mon cœur où crépite l'encens Que j'y brûle pour vous, maîtresse de céans. C'est votre douce voix qui sait calmer ma peine.

C'est votre bouche aussi, que nul rictus démonte, Et vos lèvres sans fard, si pleines de fraîcheur, Qui font bien ressortir, du menton, la blancheur. C'est votre bouche aussi que j'aimerai sans honte.

C'est le sourire doux des lèvres gracieuses Qui avertit mon cœur, depuis le premier jour, Que vous m'appartenez, ma "Reine", sans retour. C'est le sourire heureux de votre âme amoureuse.

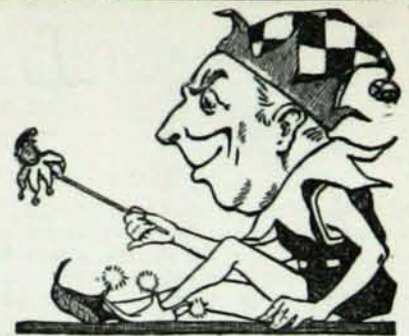
Eugène Evrial d'ERFLA.

Ce 28 avril 1929.



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire."

LE DERNIER MOT



MONNAIES DU PAPE

Aurons-nous prochainement l'occasion de contempler des pièces papales? La chose n'est pas impossible puisque le Souverain Pontife est maintenant chez lui. Comme nombre de ses prédécesseurs il battra donc monnaie et les numismates en seront les premiers ravis.

C'est le pape Benoît XIV qui bat le record avec sept cent quinze monnaies différentes à son effigie. Pie VI en fit frapper plus de six cents et Pie IX se contenta de trois cent trente-cinq monnaies, dont soixante-dix-neuf étaient en or.

Pour relever la mission du vil métal, les papes faisaient graver des devises morales sur leurs pièces. En tint-on vraiment compte? C'est une autre question. Toujours est-il qu'on pouvait lire sur les monnaies d'Innocent XII: "Ut detur" (pour être donné); sur celles de Benoît XII: "Solatium miseris" (pour soulager les malheureux).

"Quis pauper? Avarus." C'est la devise de Clément XII (quel est le vrai pauvre? l'avare). "Quod habeo, tibi do", déclare Innocent IX (ce que j'ai, je le donne). "Ne obliviscaris pauperem" (ne point oublier le pauvre), recommande Clément XIII.

"Multos perdidit aurum", constate enfin Innocent XI. Oui, l'argent a été la cause de bien des maux. Malgré cela, personne n'est fâché d'en posséder sa part, et même plus que sa part.

LE FEU A L'HOPITAL

Ceux d'entre nous qui ont vu, pendant la guerre, bombarder une ambulance ou un hôpital, s'imaginaient que rien de plus atroce ne pouvait se passer sur la terre. Pour les canons ou les avions ennemis, la souffrance ne comptait pas. Toute chair était bonne, même celle qui était déjà suppliciée par la souffrance ou mordue par l'agonie.

En pleine paix, le même spectacle affreux s'est renouvelé. Et la fatalité a dépassé en horreur ce que naguère imaginaient les hommes. L'hôpital de Cleveland s'inscrit dans la liste des grandes catastrophes qui désolèrent l'humanité.

Le nombre des victimes est trop grand, hélas! Il n'est pas comparable à celui qui suit une éruption volcanique, un raz de marée, un naufrage de paquebot, mais il est tristement imposant. Ce qu'il y a d'atroce dans ce désastre, ce sont les circonstances qui l'accompagnèrent. Les malades, couchés sur leurs lits, incapables de faire un mouvement, furent ou la proie du feu ou la proie des gaz délétères. Des malheureux qu'on conduisait à la salle d'opérations furent retrouvés sans vie...

Le Destin a des caprices terribles, nous le savons. Mais cette fois, il semble qu'il ait atteint le plus haut degré du tragique en s'acharnant ainsi sur des malheureux déjà marqués par la mort!

PUBLICITE

La publicité est de plus en plus nécessaire. Elle est entrée dans nos mœurs aisément et constitue l'un des rouages les plus essentiels de la vie moderne. Pour qu'une maison prospère, il faut qu'elle se fasse connaître. Pour qu'un conseiller municipal soit élu, il faut qu'il organise une bruyante réclamation autour de son nom. Pour qu'une pastille passe de la boutique du pharmacien à la bouche d'un enrhumé, il faut que cet enrhumé ait vu sur un mur, une palissade, l'écran ou le journal des placards vantant l'excellence de cette pastille.

On voit des firmes venir à la publicité alors qu'on pensait qu'elles n'en avaient nul besoin. Des maisons de chaussures ou d'alimentation organisent des concours. C'est à qui aura l'idée la plus ingénieuse, celle qui forcera l'attention du public.

Nous avons vu un marchand installer dans sa vitrine un immense cierge pascal. Une pancarte indiquait que le cierge serait allumé tel jour, à telle heure. N'importe quel client, quelle que fût l'importance de son achat, pouvait prendre part au concours, doté de prix alléchants. Il s'agissait d'indiquer la date exacte à laquelle le cierge, consumé s'éteindrait... La boutique de l'adroit commerçant n'a pas désempilé...

La polygamie bannie de Chine

UNE des conséquences les plus typiques de la révolution nationaliste chinoise est le progrès énorme de la cause féministe. De nombreuses femmes, remarquablement cultivées, prirent part au mouvement sudiste et contribuèrent au triomphe du Kuomintang (parti nationaliste). Il était donc naturel que, la victoire étant acquise, on récompensât les femmes en leur donnant plus de droits qu'elles n'en avaient jusqu'alors.

C'est ainsi qu'un certain nombre d'entre elles furent nommées à des postes éminents du nouveau régime. Mme Chang Kai Chek, par exemple, est maire de Nankin et conseillère du gouvernement. D'autres femmes occupent des situations enviables dans la diplomatie et dans les autres administrations de l'Etat.

Cependant, l'infériorité du beau sexe subsistera tant que le "concubinat" ne sera pas officiellement supprimé.

En Chine comme dans les pays musulmans, la polygamie est, en effet, autorisée. Les toupans (gouverneurs de province) ont des harems que leur eussent envié les anciens sultans de Turquie. Celui de Tchang Tso Lin, le défunt dictateur de Mandchourie, était des plus célèbres. Il comprenait, assure-t-on, plus de cent "concubines". Ce chiffre, il est vrai, constituait un record. Mais il n'est pas rare que de grands personnages aient jusqu'à quarante ou cinquante femmes.

Tel était le cas du général Tchang Chung Chang, lequel, quand il fut battu par les sudistes, l'an dernier, réunit toutes ses épouses au cours d'un grand dîner puis, après avoir donné à chacune d'elles la superbe dotation de dix mille dollars, les abandonna en leur souhaitant bonne chance.

Sans posséder de tels harems, il est fréquent que des fonctionnaires ou des Chinois de la classe moyenne aient deux ou trois femmes. Voici comment ils procèdent ordinairement:

Quand leur épouse atteint la trentaine, ils prennent une concubine. Quand celle-ci est un peu plus vieille, ils en prennent une seconde, etc...

Cette coutume, on le conçoit, est vivement combattue par les militantes féministes qui en demandent ardemment la suppression. Il est donc possible que la polygamie soit, un jour prochain, bannie de Chine.

La Turquie l'ayant elle-même abolie, elle ne subsistera plus, dès lors, que dans quelques pays musulmans.

... Et aussi nous allions l'oublier parmi les Mormons de Salt Lake City!

PREMIERE PLUIE D'ETE

Ce n'est plus la brume et pas encor l'orage,
Mais la féconde pluie, en averse, sans fin,
Qui détrempé le sol et verdit le pacage
A tout le velouté d'un duvet tendre et fin;

La pluie à flots, mais douce aux rares fleurs écloses,
Aux précoces muguet, aux lilas entrouverts,
Qui baigne les bourgeons et les boutons de roses,
Et met comme des pleurs aux cils des grands pins [verts].

Tranquille et pénétrante, elle tombe en silence,
Et dans l'apaisement des bruits et des rayons
L'herbe grandit, le pré s'émaille et la semence
Ecarter allégrement le linceul des sillons.

Et le grain sort touffu, du sol qu'elle harcèle,
Pendant que les grands boeufs, libres dans le gazon
Vont secouant leurs dos velus où l'eau ruisselle,
Et que les laboureurs fument à la maison.

Abbé Arthur LACASSE.

LA FORTUNE DE L'EXILE DE DOORN

Et il s'en trouve encore pour plaindre l'ex-kaiser; d'aucuns ont osé affirmer, sans rire, que la détresse de Guillaume II devrait intéresser les puissances étrangères.

Détresse dorée, si l'on en croit Rodolphe Martin, l'auteur bien connu de l'Annuaire des Millionnaires.

Celui-ci, en effet, s'est livré à une enquête approfondie sur la répartition des grosses fortunes allemandes et il a constaté qu'actuellement encore, comme avant la guerre, l'exilé de Doorn est l'homme le plus riche de Reich. Sa fortune actuelle peut être estimée à quatre cent trente millions de marks, ce qui équivaut à plus de deux milliards et demi de francs.

On se contenterait de moins...

Citons dans l'ordre les quelques millionnaires que compte la pauvre Allemagne:

Prince de Thurn et Taxis: 200 millions;

Mme Bertha Krupp: 320 millions;

Jacob Michael, chef de la maison du même nom: 100 millions;

Prince Hohenlohe-Oehringen, prince de Furstenberg, prince Henckel de Donnersmarck et prince de Pless: également 100 millions;

Fritz Thyssen, le plus riche industriel d'Allemagne: 50 millions;

Les propriétaires de la banque Mendelsohn et Cie: chacun 43 millions.

Et ceci n'est qu'une tête de liste; de moins gros millionnaires font suite, nombreux, à ces favorisés de la fortune.

Avant la guerre, la fortune de Guillaume II était 314 millions de marks, avec un revenu de 24 millions 200.000 marks. Venaient ensuite:

Grand-duc Adolphe-Frédéric de Mecklembourg-Strelitz: 355 millions;

Bertha Krupp von Bohlen et Halbach: 320 millions;

Louis III de Bavière: 318 millions;

Prince Guido Henckel von Donnersmark: 290 millions;

Baronne veuve de Rothschild: 163 millions de marks.

PAROLES PROPHETIQUES

On a beaucoup remarqué le geste du roi Albert venant saluer la dépouille du maréchal Foch.

Or, dans le magnifique volume que le commandant Bugnet vient de consacrer à l'illustre chef, se trouve relatée une anecdote émouvante.

En janvier 1926, le maréchal se rendit à Bruxelles pour les obsèques du cardinal Mercier. Il se trouvait à la tête des délégations étrangères, lorsque le roi le manda près de lui:

"La Belgique tout entière vous est très reconnaissante d'être venu aux obsèques du cardinal Mercier.

—Sire, il y a deux personnalités qui ont incarné la résistance de la Belgique: c'est Votre Majesté et le cardinal Mercier, d'un côté et de l'autre de la barricade... A la première qui est tombée, j'apporte le tribut de mon admiration très respectueuse, parce que pour l'autre, je n'y serai plus.

—Oh! On ne sait pas, fit doucement le roi Albert.

—Si, si!" répliqua le maréchal...
Et, en effet, trois ans plus tard, le roi chevalier, se souvenant de ces prophétiques paroles, franchissait le seuil de l'hôtel de la rue de Grenelle, où s'était endormi pour toujours le grand guerrier.

LA SAGESSE DES ANCIENS

Les malheureux sont moins à plaindre que les envieux; ils ne souffrent que de leurs maux, au lieu que les envieux sont tourmentés du bonheur des autres autant que de leur propre malheur.

Théophraste.

Pardonnez à vos ennemis et ne soyez inexorables qu'à vos amis.

Cicéron.

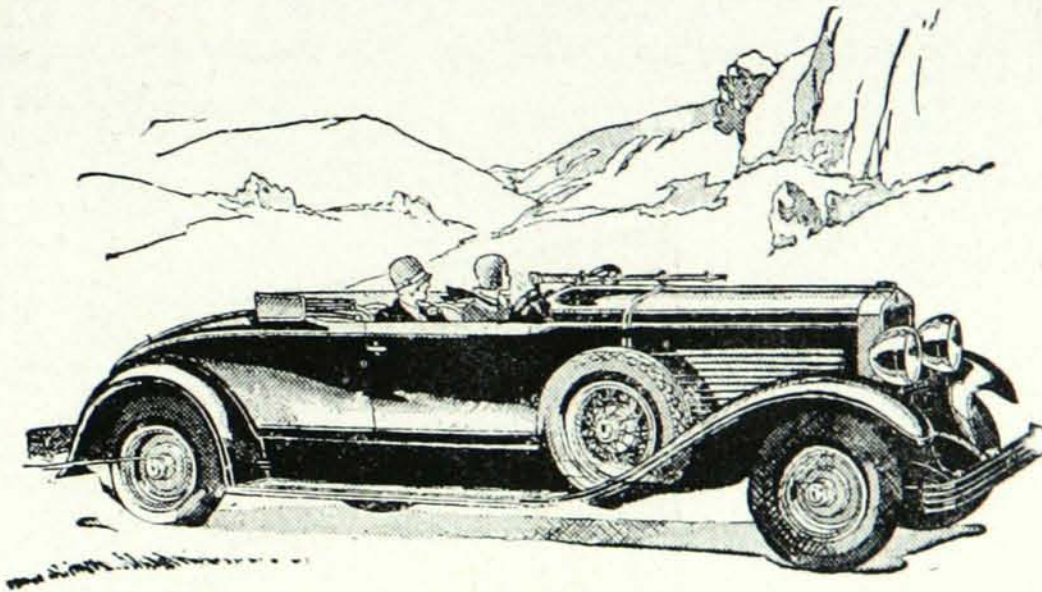
L'ostentation de franchise est un poignard caché.

Marc Aurèle.

Donne la confiance aux actions des hommes, ne l'accorde pas à leurs discours. On ne voit que des gens qui vivent mal et qui parlent bien.

Démophile.

PEERLESS



Vous avez probablement deviné la raison pour laquelle le nouveau Peerless Six-61 est si populaire. Apparence! Lignes! Vitesse! Vigueur! ¶ Beaucoup de puissance — avec un doux murmure sous le capot. Tout prêt à partir — tout prêt à vous mener quelque part ¶ Il possède tout ce que vous pouvez désirer dans un auto! Et son prix n'est que de \$1795 et plus.

Routière et coupé Six-61, \$1795; Victoria, \$1795; Sedan, \$1795; Six-81, \$2495; Six-91, \$2995; huit en ligne 125, \$3795; (Livrés à Montréal.)
Roues en broche moyennant un léger supplément.

Le nouveau

SIX — 61

\$1795

ET PLUS

Entièrement équipé et livré à Montréal

MODERN MOTOR SALES Limited

1400 DORCHESTED OUEST, au pied de BISHOP.

Téléphone UPTOWN 6920-6921

SUCCURSALES:

4076, rue Sainte-Catherine Est,
Angle Boulevard Pie IX, - Montréal

3386-90 Saint-Laurent, Montréal.
Valleyfield, Qué. - Saint-Jean, P. Q.

Vendeurs associés:

ROBERT MOTOR SALES,
3448, rue Saint-Denis, Montréal
SHERBROOKE OLDSMOBILE LTD.
Sherbrooke, P. Q.

QUEBEC DONNACONA AUTO SALES LTD.,
381, rue Saint-Paul, Qué., P. Q.
MICHAUD AUTOMOBILE,
Trois-Pistoles, P. Q.

PHIL LALONDE,
4280 St-Antoine, - Montréal

H. GUILLEMETTE,
Trois-Rivières, - P. Q.

H. ROBERT,
Saint-Hyacinthe, - P. Q.

Nous avons besoin de bons agents pour quelques territoires excellents où nous ne sommes pas représentés.

Vous devriez voir les nouvelles Pièces de 8 (Marque déposée) en Toilette de Paris!

Pouvez-vous vous figurer voir Johanna Silver, cette intrépide jeune fille pirate de l'ancien temps, surgir devant vous aujourd'hui en une robe de pirate dessinée à Paris? Avec un chic nouveau chapeau-foulard fait par une modiste fameuse et des bottes provenant d'un célèbre bottier? Avec son costume complet venant directement de la rue de la Paix? C'est justement ce qui est arrivé. Les "PIECES DE 8" en argenterie plaquée 1847 de ROGERS BROS., nous arrivent maintenant accoutrées à la mode de Paris. Car les "PIECES DE 8", une idée élégante et moderne, paraissent en coffrets et plateaux aussi élégants et modernes que "l'idée 8" elle-même. . . dessinés par Reynaldo Luza, artiste de Paris, autorité de la mode élégante. Fonds royal pour la gloire étincelante des 1847 ROGERS BROS., la plus belle de toutes les argenteries plaquées. "PIECES DE 8" dans tous les patrons avec huit articles essentiels de chaque genre (couteaux, fourchettes, cuillers) \$51.35. Et la vaisselle à thé et à dîner en patrons harmonisés et à des prix également modérés. . . Voyez ces nouvelles "PIECES DE 8" en services complets à tout comptoir d'argenterie, ou écrivez pour la brochure C-10 au Dépt. E, International Silver Co., of Canada, Limited, Hamilton, Ontario.



34 Pièces
\$51.35

Coffret Gratuit

VOICI LE PATRON ANCESTRAL D'APPARAT DANS LE NOUVEAU COFFRET DE PARIS, \$51.35. . . TOUS LES PATRONS SONT OBTENABLES, Y COMPRIS LE LEGACY, LE FLAIR MODERNE EN ARGENTERIE.

ARGENTERIE PLAQUEE

1847 ROGERS BROS.

INTERNATIONAL SILVER CO. OF CANADA, LIMITED

INTERNATIONAL SILVER COMPANY OF CANADA, LIMITED, HAMILTON, ONTARIO

